

Passager pour Francfort

Christie, Agatha

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Agatha Christie

Passager
pour Francfort



AGATHA CHRISTIE

PASSAGER POUR FRANCFORT

(PASSENGER TO FRANKFURT)

Traduction française de Jean-André Rey



LE MASQUE

À Margaret Guillaume

INTRODUCTION

L'auteur parle :

La première question que l'on pose habituellement à un auteur est la suivante :

— Où trouvez-vous vos idées ?

La tentation est grande de répondre :

— Chez *Harrods*, ou bien aux *Magasins de l'Armée et de la Marine*.

[1]

On croit, en règle générale, qu'il existe une source magique à laquelle les auteurs peuvent aller puiser leurs idées, et il est bien difficile de renvoyer le lecteur trop curieux aux vers de Shakespeare :

Dites-moi si l'imagination naît

Dans le cœur ou dans la tête.

Comment est-elle engendrée et nourrie ?

L'auteur répond donc :

— Dans ma tête.

Cela, bien sûr, ne satisfait pas la curiosité de l'interlocuteur. Mais, s'il est sympathique, on se laisse fléchir et l'on apporte quelques précisions.

— Si une idée particulière semble attrayante, et si on a le sentiment de pouvoir l'utiliser, on la tourne et la retourne dans tous les sens, on la creuse, on la façonne peu à peu. Ensuite, il faut évidemment la coucher sur le papier, et ce n'est pas la tâche la plus facile. En fait, c'est même là que commence le vrai labeur. Mais on peut aussi, parfois, la mettre soigneusement en réserve pour l'utiliser dans un an ou deux.

La seconde question – ou plutôt l'affirmation qui vient ensuite – est la suivante :

— Vous prenez la plupart de vos personnages dans la vie réelle, naturellement.

L'auteur nie alors avec la plus grande indignation cette monstrueuse hypothèse.

— Pas du tout ! Je les invente. Ils m'appartiennent en propre. Il est indispensable que ce soient des personnages bien à moi, que je puisse faire agir comme je l'entends. Ils prennent vie, ils semblent avoir leurs idées à eux, mais seulement parce que je leur ai donné l'apparence de la réalité.

L'auteur a donc fourni les idées et créé les personnages. Vient maintenant le troisième élément : le cadre. Les deux premiers

proviennent de sources internes, ce dernier se trouve à l'extérieur. On ne l'invente pas : il faut qu'il existe déjà.

L'auteur a pu, par exemple, faire une croisière sur le Nil et découvrir un cadre approprié pour son histoire. Il a pu aller manger dans un restaurant de Chelsea et assister à une querelle qui lui a fourni un point de départ pour son prochain ouvrage. Il a pu aussi voyager dans l'Orient-Express et songer combien il serait amusant de trouver là le cadre d'une intrigue qu'il a déjà conçue. Il a pu encore aller prendre le thé chez une amie qui, à son entrée, a refermé le livre qu'elle était en train de lire en s'écriant : « Pas mal. Mais pourquoi interroger Evans ? » L'auteur décide alors de donner à son nouveau roman le titre : « Pourquoi pas Evans ? » Il ne sait pas encore qui sera Evans, mais peu importe. Maintenant qu'il est en possession du titre, Evans fera son apparition en temps utile.

Donc, à dire vrai, l'auteur n'invente pas les lieux où se déroule l'action de son livre : il les découvre autour de lui. Il lui suffit d'étendre la main pour les prendre et les choisir. Un train, un hôpital, un hôtel de Londres, une plage antillaise, un petit village, une réunion mondaine, une école de filles...

Mais une autre question se pose. Comment obtenir d'autres renseignements, en dehors du truchement des yeux et des oreilles ? La réponse est fort simple. C'est la presse qui apporte chaque matin son complément d'informations. Que se passe-t-il dans le monde aujourd'hui ? Que pense-t-on ? Que dit-on ? Que fait-on ? Pour le savoir, il nous suffit de placer un miroir devant l'Angleterre de 1970, c'est-à-dire de lire chaque matin pendant un mois la première page de notre quotidien, de prendre des notes, puis de les examiner et de les classer.

Il y a tous les jours un meurtre, une jeune fille étranglée, une vieille dame attaquée et dépouillée de ses maigres économies, des jeunes gens qui se livrent à une agression, des bâtiments incendiés ou détruits par des explosions, de la contrebande de drogue, des enfants disparus que l'on retrouve, assassinés, à quelques pas de chez eux, des cambriolages et des hold-ups.

Tout cela peut-il être l'Angleterre ? Notre pays est-il *réellement* cela ? Nous sentons bien que non – du moins, pas encore. Mais *il pourrait l'être*.

Et alors, la peur apparaît – la peur de ce qui pourrait se produire. Non pas tant en raison des événements réels, mais des causes qui sont derrière : certaines connues, d'autres inconnues mais que l'on perçoit fort bien.

Cela n'est d'ailleurs pas spécial à notre pays. Dans les autres pages de notre quotidien, nous trouvons des nouvelles d'Europe, d'Asie, des deux Amériques. Et nous y découvrons des détournements d'avions,

des enlèvements, de la violence, des émeutes, de la haine, de l'anarchie.

Tout cela semble conduire au culte de la destruction, au plaisir de la cruauté. Mais quel en est le sens profond ? Des paroles surgies de l'époque élizabéthaine résonnent à nos oreilles :

*La vie n'est qu'un conte
Narré par un idiot,
Plein de bruit et de violence
Et qui n'a aucun sens.*

Cependant, nous savons quelle somme de bonté il y a dans le monde, quels actes de générosité, de compassion ou d'entraide s'y manifestent. Pourquoi, dans ces conditions, cette atmosphère angoissante des nouvelles quotidiennes, des choses qui se passent et qui sont des faits réels ?

En cet an de grâce 1970, pour écrire une histoire, il faut se mettre en accord avec la conjoncture actuelle. Si celle-ci est extraordinaire, le roman doit s'en accommoder, et l'histoire sera une fantaisie, une extravagance.

Mais est-il possible d'imaginer que les événements qui se déroulent dans le monde aient une cause extraordinaire ? Par exemple, une campagne secrète pour parvenir à une domination totale, un désir maniaque de destruction avant la création d'un monde nouveau ? Peut-on encore aller plus loin, et envisager la libération de ce monde par des moyens fantastiques et apparemment impossibles ? Mais la science ne nous a-t-elle pas prouvé que rien n'est véritablement impossible ?

La présente histoire est par essence une fantaisie, et elle ne prétend être rien d'autre. Cependant, la plupart des événements qui s'y déroulent arrivent parfois dans le monde actuel, ou pourraient arriver. Ce n'est donc pas une histoire impossible, mais seulement une histoire extraordinaire.

LIVRE 1
VOYAGE INTERROMPU

CHAPITRE PREMIER

Passager pour Francfort

— Veuillez attacher vos ceintures, s'il vous plaît.

Les passagers mirent un certain temps à obéir, persuadés qu'on ne pouvait être déjà sur le point d'arriver à Genève. Ceux qui sommeillaient se mirent à bâiller, et l'hôtesse dut réveiller ceux qui dormaient plus profondément.

— Vos ceintures, s'il vous plaît, répéta la jeune femme.

Puis une voix sèche se mit à expliquer en allemand, en français et en anglais qu'on allait avoir à subir une courte période de mauvais temps.

Sir Stafford Nye ouvrit sa bouche toute grande, bâilla et se redressa dans son siège. C'était un homme de quarante-cinq ans, au visage brun et entièrement rasé. Il y avait en lui quelque chose de l'homme du dix-huitième siècle, et il ne lui déplaisait pas de se faire remarquer. Il aimait à se vêtir de manière excentrique, ce qui faisait parfois sourciller ses collègues mais était pour lui une source de malicieux plaisir. Lorsqu'il voyageait, il s'affublait d'une sorte de grand manteau de brigands dont il avait fait l'acquisition en Corse, vêtement d'un bleu foncé un peu violacé, doublé de soie rouge et pourvu d'un capuchon qu'il pouvait, quand l'envie lui en prenait, rabattre sur sa tête.

Sir Stafford s'était montré, dans les milieux diplomatiques, assez décevant. Après avoir paru, dans sa jeunesse, destiné à accomplir de grandes choses, il avait singulièrement failli à ses promesses. Un sens de l'humour très particulier s'emparait toujours de lui aux moments les plus graves, et il s'apercevait alors qu'il aimait mieux s'abandonner à sa fantaisie plutôt que de sombrer dans l'ennui. C'était cependant une figure bien connue de la société, bien qu'il n'eût jamais pu atteindre une véritable notoriété. On se rendait compte que, si brillant qu'il fût, il n'était pas – et ne serait probablement jamais – un homme circonspect. Or, en notre époque où la politique et les relations internationales sont choses particulièrement complexes, la circonspection – surtout dans le milieu des ambassades – est préférable au brillant. C'est pourquoi il était un peu tenu à l'écart, bien qu'on le chargeât, de temps à autre, de missions qui exigeaient le sens de l'intrigue sans être de nature trop importante. Pourtant, les journalistes s'adressaient parfois à lui comme à une sorte d'éminence

grise de la diplomatie. Était-il déçu par cet état de choses et par sa carrière en général ? Nul n'aurait su le dire, et lui-même ne le savait sans doute pas.

Il revenait actuellement d'une commission d'enquête qui s'était tenue en Malaisie, et qu'il avait d'ailleurs trouvée singulièrement dépourvue d'intérêt, ses collègues ayant, à son avis, pris leur décision avant même de savoir ce qu'ils allaient découvrir. Ils regardaient et écoutaient, mais leurs idées préconçues étaient évidentes. Sir Stafford avait bien essayé de leur mettre quelques bâtons dans les roues, mais c'était plus pour le plaisir de les contrarier que par conviction profonde. Du moins, avait-il apporté un peu d'animation et de fantaisie, en regrettant qu'il n'y eût pas assez d'occasions de se manifester. Car, si ses collègues étaient des hommes sérieux et dignes de confiance, ils étaient aussi suprêmement ennuyeux. La célèbre Mrs. Nathaniel Edge elle-même, seule femme à faire partie de la commission et bien connue pour ses lubies, s'était contentée de regarder, d'écouter et de jouer serré.

Il l'avait déjà rencontrée, quelques mois plus tôt, à l'occasion d'un problème qui devait être réglé dans une des capitales des Balkans, et il avait émis certaines suggestions qui avaient été prises en considération. On avait ensuite insinué, dans une feuille à scandales intitulée *Inside News*, que la présence de Sir Stafford Nye dans cette capitale était intimement liée aux problèmes balkaniques, et qu'il était chargé d'une mission secrète extrêmement délicate. On avait même jugé à propos de lui faire parvenir un exemplaire du journal où le passage en question était soigneusement encadré de rouge. Sir Stafford ne s'était d'ailleurs pas décontenancé pour autant. Il avait même lu l'article avec un sourire, ravi de constater à quel point les journalistes étaient, en cette occasion, loin de la vérité. Sa présence à Sofiagrad était due à l'innocent intérêt qu'il portait aux fleurs sauvages d'espèces rares d'une part, et, d'autre part, aux instances d'une de ses vieilles amies, Lady Lucy Cleghorn, laquelle recherchait inlassablement ce genre de fleurs, toujours prête à escalader un rocher ou à bondir joyeusement en plein milieu d'un marécage à la vue d'une timide fleurette dont le nom latin était inversement proportionnel à la taille...

Dans l'avion, la voix métallique se faisait à nouveau entendre, annonçant que, par suite d'un brouillard intense au-dessus de Genève, l'appareil serait dirigé sur l'aérodrome de Francfort, d'où les voyageurs repartiraient pour Londres. Quant à ceux qui devaient s'arrêter à Genève, ils seraient rapatriés dès que possible. Mais ces modifications dans les itinéraires ne touchaient en rien Sir Stafford. Il savait que s'il y avait du brouillard au-dessus de Londres, on détournerait l'avion sur Prestwick. Il espérait, pourtant, que cela ne se

produirait pas, car il ne comptait plus le nombre de fois où il avait atterri sur l'aérodrome de cette ville. Ces voyages, songea-t-il, engendraient un ennui mortel. Et la vie en général n'était pas plus drôle. Si seulement... Seulement, quoi ?

*

* *

Il faisait chaud, à Francfort, dans le hall des voyageurs. Sir Stafford rejeta son manteau en arrière, laissant ainsi la doublure de soie rouge lui draper les épaules d'une manière fort spectaculaire. Il était en train de boire un verre de bière, tout en écoutant d'une oreille distraite les annonces qui retentissaient de temps à autre.

— Vol 4387 à destination de Moscou... Vol 2381 à destination de l'Égypte et de Calcutta.

Des voyages tout autour de la terre. Comme cela devait être romanesque ! Pourtant, il n'y avait, dans l'atmosphère de ce hall d'aéroport, rien de particulièrement romanesque. Trop d'objets à acheter, trop de fauteuils et de banquettes, trop de plastique, trop de gens, trop d'enfants pleurnichards. Sir Stafford essaya de se rappeler qui avait dit :

Je voudrais aimer la Race humaine,

Je voudrais aimer son stupide visage.

Chesterton, peut-être ? Oui, c'était lui, sans aucun doute. Réunissez un nombre suffisant de gens, et ils avaient l'air tellement semblables que c'en était insupportable.

Le regard de Sir Stafford tomba sur deux jeunes femmes remarquablement bien tournées, revêtues de l'uniforme national de leur pays – probablement l'Angleterre –, c'est-à-dire de mini-jupes ultra courtes. Puis il aperçut une autre jeune femme, encore mieux faite – en fait, elle était fort belle – qui portait ce que, croyait-il, on appelait un ensemble pantalon.

Cette fois, du moins se trouvait-il en présence d'une créature qui sortait de l'ordinaire. Car il ne s'intéressait pas particulièrement aux jolies filles qui ressemblaient à toutes les autres jolies filles.

La jeune inconnue vint s'asseoir près de lui, sur la banquette recouverte de cuir synthétique. Son visage attira aussitôt son attention, et il lui sembla le reconnaître. Il était incapable de se rappeler où et quand il l'avait vu, mais il lui était familier. Sa voisine, âgée de vingt-cinq ou vingt-six ans, avait un très beau profil, avec un nez délicat et légèrement aquilin, et une lourde cascade de cheveux bruns retombait sur ses épaules. Elle tenait un magazine à la main, mais elle n'y prêtait pas la moindre attention. En fait, elle regardait Sir Stafford. Et soudain, elle se mit à parler, d'une voix grave de

contralto, teintée d'une pointe d'accent étranger.

— Puis-je vous dire quelques mots ?

Il l'observa un instant avant de répondre. Non, il ne s'agissait pas, comme on aurait pu le croire, d'une femme en quête d'une aventure. C'était autre chose.

— Je ne vois aucune raison de vous en empêcher, car il semble que nous ayons du temps libre, ici.

— Le brouillard, reprit la jeune femme. À Genève, et peut-être aussi à Londres. Du brouillard partout. Je me demande ce que je vais pouvoir faire.

— Il ne faut pas vous inquiéter, répondit Sir Stafford sur un ton rassurant. Ces gens-là sont tout à fait à la hauteur de leur tâche, je vous assure. Où allez-vous ?

— J'allais à Genève.

— Eh bien, vous finirez par y arriver.

— C'est *maintenant* qu'il faut que j'y aille. Si je peux atteindre cette ville, tout ira bien, car je dois y retrouver quelqu'un, et je serai en sécurité.

— En sécurité ? répéta Sir Stafford en esquissant un sourire.

— C'est là un mot qui ne semble intéresser personne, de nos jours. Et cependant, il est très important pour moi. Voyez-vous, si je ne puis m'arrêter à Genève, si je poursuis mon voyage jusqu'à Londres sans avoir pu prendre les dispositions nécessaires, on me tuera.

Elle fixait son interlocuteur d'un regard pénétrant.

— J'imagine que vous ne me croyez pas ?

— Je dois reconnaître que non.

— C'est pourtant la vérité.

— Qui veut vous tuer ?

— Cela a-t-il quelque importance ?

— Pas pour moi, bien sûr.

— Vous pouvez me croire : je dis vrai. J'ai besoin d'une aide pour regagner Londres sans courir de risques.

— Pourquoi avez-vous jeté votre dévolu sur moi ?

— Parce qu'il me semble que vous devez savoir ce qu'est la mort. Vous l'avez certainement déjà rencontrée sur votre chemin.

Sir Stafford dévisagea la jeune femme en silence pendant quelques secondes.

— Est-ce la seule raison ? demanda-t-il ensuite.

— Non, avoua-t-elle, il y a encore ceci.

Elle avança sa main fine et bronzée pour frôler les plis du vaste manteau. L'intérêt de Sir Stafford commençait maintenant à s'éveiller.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'est pas tout le monde qui porte un manteau comme le vôtre. Il est vraiment inhabituel, et très caractéristique.

- C'est vrai. C'est là une de mes fantaisies, dirons-nous.
- Une fantaisie qui pourrait m'être tellement utile.
- Comment cela ? Je ne comprends pas.
- Vous allez probablement refuser ce que je vais vous demander.

Mais peut-être y a-t-il une chance pour que vous acceptiez, car je crois que vous êtes un homme susceptible de prendre certains risques.

— Je veux bien écouter votre projet, répondit Sir Stafford avec un sourire.

— Je voudrais que vous me donniez votre manteau, votre passeport et votre fiche d'embarquement. Tout à l'heure, dans une vingtaine de minutes, on va annoncer le départ de l'avion à destination de Londres, et je partirai à votre place.

— Vous avez l'intention de vous faire passer pour moi ?

La jeune femme ouvrit son sac à main et en sortit un petit miroir.

— Regardez-moi, dit-elle, et regardez ensuite votre propre visage.

Sir Stafford eut alors conscience de ce qui harcelait son esprit depuis un moment : c'était le souvenir de sa sœur Pamela, morte depuis vingt ans et qui lui ressemblait beaucoup. Il reporta son regard sur la jeune femme qui venait de lui tendre son miroir.

— Vous voulez dire, je suppose, qu'il existe une certaine ressemblance entre nous. Mais cela ne saurait abuser personne.

— Je m'en rends compte, mais ce n'est pas nécessaire. Je voyage en pantalon, et vous avez effectué tout le trajet avec votre capuchon rabattu sur votre visage. La seule chose que j'aie à faire, c'est de couper mes cheveux, de les envelopper dans un morceau de papier et de m'en débarrasser. Ensuite, j'enfile votre manteau, et à moins qu'il ne se trouve dans cet avion une personne vous connaissant tout particulièrement, je peux voyager sans risques à votre place. Lorsque je présenterai votre passeport, je conserverai le capuchon, de sorte qu'on ne verra guère que mes yeux, mon nez et ma bouche. Et, parvenue à destination, je pourrai quitter l'aéroport sans danger, puisque personne ne saura que j'ai voyagé dans cet avion. Il ne me restera plus qu'à me perdre dans les foules de Londres.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout ça ?

— J'ai une suggestion à vous faire, si vous avez l'audace de la mettre à exécution.

— Je vous écoute. Je suis toujours ravi d'entendre des suggestions.

— Vous vous éloignerez quelques instants pour aller acheter une revue, un journal, ou un objet quelconque, mais vous laisserez votre manteau ici, sur la banquette. Lorsque vous reviendrez, votre verre contiendra un narcotique. Vous irez vous asseoir en un autre endroit, par exemple sur la banquette d'en face, et vous vous endormirez.

— Et ensuite ?

— Vous aurez été victime d'un vol après avoir été drogué, et en vous réveillant, vous irez faire une déclaration aux autorités. Vous pourrez aisément prouver votre identité.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? Vous connaissez mon nom ?

— Pas encore, puisque je n'ai pas vu votre passeport. Je ne sais pas du tout qui vous êtes.

— Cependant, vous affirmez que je peux facilement prouver mon identité.

— Je sais distinguer les gens importants de ceux qui ne le sont pas.

— Mais pourquoi me prêterais-je à tout cela ?

— Peut-être pour sauver la vie d'un être humain.

— N'êtes-vous pas en train de me brosser un tableau un peu haut en couleurs ?

— Sans doute. Et je me rends compte qu'on pourrait parfaitement ne pas me croire. Mais vous me croyez, n'est-ce pas ?

Il la considéra encore d'un air pensif.

— Savez-vous que vous parlez comme une belle espionne dans un roman à sensation ?

— Seulement, je ne suis pas belle.

— Et vous n'êtes pas une espionne ?

— Peut-être pourrait-on me donner cette appellation, après tout, car je suis en possession de certains renseignements que je voudrais préserver. Et il faudra que vous me croyiez sur parole si je vous déclare qu'il s'agit de renseignements d'une importance capitale pour votre pays. Si cette histoire était mise par écrit, elle paraîtrait absurde, je le sais. Mais il y a tant de choses absurdes en apparence et qui sont cependant vraies !

Sir Stafford regarda encore la jeune inconnue. Incontestablement, elle ressemblait à Pamela. Sa voix elle-même, en dépit de son intonation étrangère, était semblable à celle de Pamela. Mais ce qu'elle proposait était ridicule, quasi impossible, et probablement dangereux. Dangereux pour lui. Malheureusement, c'était cela même qui l'attirait. Qu'en sortirait-il ? Il serait certainement intéressant de le découvrir.

— Qu'est-ce que je retire de ce projet, moi ? insista-t-il. J'aimerais bien le savoir.

— Une diversion qui vous éloigne des événements de chaque jour. Un antidote à l'ennui, peut-être. Et maintenant, à vous de décider. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

— Qu'advient-il de votre passeport à vous ? Dois-je m'acheter une perruque – en supposant qu'on en vende ici – afin de me faire passer pour une femme ?

— Il n'en est pas question. Vous avez été drogué et dévalisé, mais

vous restez vous-même... Décidez-vous. Le temps passe, et il faut encore que je procède à ma transformation.

— C'est bon. Vous avez gagné : je crois qu'il ne faut pas refuser l'insolite quand il se présente.

— J'espérais que vous réagiriez ainsi. Mais c'était un coup de pile ou face.

Sir Stafford tira son passeport de la poche intérieure de son veston et le glissa dans celle de son manteau posé sur la banquette. Il se leva, jeta un coup d'œil distrait autour de lui, et se dirigea d'un air désœuvré vers le comptoir où l'on vendait des objets de toutes sortes. Il acheta un livre broché, tripota quelques petits animaux en peluche... Finalement, il fit acquisition d'un panda. Puis il revint lentement vers la place qu'il venait de quitter. Le manteau avait disparu, et la fille aussi. Mais son verre de bière, à demi-plein, se trouvait encore sur la table. C'était maintenant, songea-t-il, qu'il fallait accepter le risque. Il trempa les lèvres dans sa boisson, qui avait exactement le même goût que précédemment.

Ayant avalé sa bière jusqu'à la dernière goutte, il reposa son verre sur la table, traversa le hall et alla s'asseoir à proximité d'une famille bruyante dont les enfants riaient et bavardaient à qui mieux mieux. Il bâilla et renversa sa tête contre le dossier. On annonçait un départ en direction de Téhéran. Des voyageurs s'avancèrent vers les grilles. Sir Stafford ouvrit son livre et bâilla à nouveau. Il avait sommeil, vraiment sommeil...

La Trans-European Airways annonça ensuite le départ de son avion : vol 309 à destination de Londres. Un certain nombre de voyageurs se levèrent. Un homme de taille moyenne, vêtu d'un ample manteau bleu foncé dont on apercevait la doublure rouge, traversa le hall pour aller prendre place dans la file des passagers pour Londres. Son tour venu, il exhiba sa fiche et franchit le portillon.

La British European Airways, à son tour, annonça un départ pour Athènes et Chypre.

Puis vint un message personnel.

— Miss Daphné Theodofanous est priée de se présenter au contrôle. Le départ à destination de Genève étant différé en raison du brouillard, les voyageurs emprunteront l'avion d'Athènes qui est prêt à prendre le vol.

Suivirent d'autres annonces destinées à des voyageurs se rendant au Japon, en Égypte, en Afrique du Sud. On appela encore Miss Daphné Theodofanous.

— Dernier appel avant l'envol de l'avion, précisa-t-on cette fois.

Dans un coin du vaste hall, une petite fille levait des yeux remplis d'étonnement vers un homme vêtu d'un complet sombre, profondément endormi et qui tenait dans sa main un panda en

peluche. La fillette avança la main vers le petit animal.

— Voyons, Joan, ne touche pas à ça, dit sa mère. Tu vois bien que ce monsieur dort.

— Où va-t-il, maman ?

— Peut-être en Australie, comme nous.

— Est-ce qu'il a une petite fille comme moi ?

— Je suppose qu'il doit en avoir une.

La fillette soupira en jetant encore un coup d'œil au panda.

Pendant ce temps, Sir Stafford Nye rêvait qu'il chassait le léopard. Puis, soudain, il se trouva transporté dans le salon de sa tante Matilda, où il était en train de prendre le thé avec la vieille dame, plus sourde que jamais...

CHAPITRE II

À Londres

Sir Stafford Nye brancha son percolateur électrique et alla voir ce que le facteur avait apporté pour lui ce matin. Mais il n'y avait que quelques factures et un petit nombre de lettres apparemment sans grand intérêt qu'il posa sur sa table de travail avec celles qui étaient arrivées au cours des deux jours précédents. Sa secrétaire s'occuperait de tout cela lorsqu'elle viendrait, dans le courant de l'après-midi.

Il retourna à la cuisine, se versa une tasse de café, puis revint s'asseoir devant son bureau et s'empara des deux lettres qu'il avait ouvertes la veille au soir, en rentrant à son appartement.

La lecture de l'une d'elles fit passer un léger sourire sur son visage.

— Onze heures et demie, dit-il. C'est parfait. Je ferais bien, maintenant, de réfléchir un peu avant d'aller voir Chetwynd.

À ce moment-là, il perçut le bruit caractéristique de la boîte aux lettres. Il se leva et passa dans le hall pour y prendre le journal qu'on venait d'apporter. Il ne contenait qu'assez peu de nouvelles. Une crise politique. Une rubrique étrangère dont le thème aurait pu paraître inquiétant si le journaliste n'avait donné la très nette impression de chercher à grossir les faits. Une jeune fille étranglée dans un parc : les filles se faisaient toujours étrangler, songea Sir Stafford, il y en avait au moins une par jour. Par contre, le journal ne faisait état d'aucun enlèvement d'enfant : c'était là une surprise agréable.

Sir Stafford se fit une tartine et but son café.

Un peu plus tard, il quittait l'immeuble et traversait Green Park en direction de Whitehall. Un léger sourire flottait encore sur ses lèvres : la vie, ce matin, lui paraissait particulièrement agréable. Il se mit à penser à Chetwynd : un imbécile si jamais il en fut un. Il arriva avec sept bonnes minutes de retard, ce qui, se dit-il, faisait ressortir sa propre importance par rapport à celle de Chetwynd. Ce dernier était assis, l'air très digne, derrière une table surchargée d'une montagne de paperasses.

— Bonjour, Nye ! dit-il. Content d'être de retour ? Comment avez-vous trouvé la Malaisie ?

— Extrêmement chaude.

— Oui, je comprends. Mais je suppose que vous faites allusion au climat et non aux affaires politiques.

— Bien entendu, je ne parle que du climat.

Sir Stafford choisit une cigarette dans l'étui que lui tendait Chetwynd, et il prit place dans un fauteuil.

— Avez-vous obtenu quelques résultats ?

— Rien qui vaille la peine d'être mentionné. Un tas de palabres ne peuvent guère amener des résultats tangibles. J'ai, d'ailleurs, fait parvenir un rapport à ce sujet. Mais, dites-moi, vous ne m'avez pas précisé, dans votre lettre, la raison pour laquelle vous désiriez me voir.

— Il ne s'agit que de faire un petit tour d'horizon, au cas où vous auriez ramené quelques tuyaux. Il nous faut être constamment prêts, car il peut y avoir à tout moment une interpellation aux Communes et autres choses du même genre.

— Oui, bien sûr.

— Vous êtes rentré par avion, n'est-ce pas ? J'ai cru comprendre que vous aviez essuyé quelques ennuis.

Stafford adopta aussitôt l'attitude qu'il avait calculée à l'avance : un rien de tristesse mêlée d'ennui.

— Oh ! vous en avez entendu parler ? Une affaire absolument stupide. Mais c'est extraordinaire comme la presse est vite au courant : il y avait déjà ce matin un entrefilet dans les nouvelles de dernière heure.

— Vous auriez préféré que les journalistes n'aient rien appris, j'imagine.

— Ma foi, cela me donne l'air un peu idiot, il faut bien le reconnaître.

— Qu'est-il arrivé ? Je me suis demandé si les journaux n'avaient pas exagéré.

— La vérité, c'est qu'il y avait du brouillard sur Genève et qu'on a dû diriger l'avion sur Francfort, où nous avons attendu deux heures.

— Et c'est là que cette aventure vous est arrivée ?

— Oui. Vous savez combien ces voyages par avion et ces attentes dans les aéroports peuvent être ennuyeux. Des appareils qui arrivent, d'autres qui partent. Des gens qui entrent, d'autres qui sortent. Et pendant ce temps, vous êtes là, désœuvré, en train de bâiller à vous décrocher la mâchoire.

— Comment les choses se sont-elles passées exactement ?

— J'étais assis en face d'un verre de bière, lorsque j'ai eu envie de lire quelque chose, afin de tuer le temps. Je me suis donc levé pour aller acheter un roman policier. J'ai d'ailleurs fait l'acquisition, en même temps, d'un petit animal en peluche pour une de mes nièces. Puis, je suis retourné à ma place, j'ai fini ma bière, et je n'avais pas plus tôt ouvert mon livre que je m'endormais. Je suppose qu'on a dû annoncer le départ de mon avion, mais je n'ai rien entendu. Et cela,

pour une bonne raison. Il m'est déjà arrivé de m'assoupir dans un hall d'aéroport, mais je suis tout de même capable, en règle générale, d'entendre une annonce qui me concerne. Cette fois, il n'en a pas été ainsi. Quand je me suis réveillé, il y avait à mes côtés un médecin et une infirmière. Selon toute vraisemblance, on avait versé une drogue quelconque dans ma boisson, probablement pendant que j'allais acheter ce maudit bouquin.

— Voilà une chose assez extraordinaire, me semble-t-il.

— J'avoue que semblable mésaventure ne m'était jamais arrivée, et j'espère bien que cela ne se reproduira pas. Car, ainsi que je le disais il y a un instant, j'ai l'impression de passer pour un imbécile. Et je ne parle pas de la gueule de bois que je me suis payée par-dessus le marché. On m'avait soustrait mon passeport, ainsi que mon portefeuille contenant une certaine somme – heureusement modique, car mes chèques de voyages se trouvaient dans une poche intérieure. Mais j'avais sur moi quelques lettres qui m'ont permis de prouver mon identité. Et, les formalités terminées, je suis reparti pour Londres dans l'avion suivant.

— C'est tout de même une aventure désagréable pour une personne de votre condition.

Le ton de Chetwynd était légèrement désapprobateur.

— Vous voulez dire que cela ne me montre pas sous mon meilleur jour, n'est-ce pas ? répondit Sir Stafford que cette histoire paraissait amuser.

— Je présume que ces choses-là ne se produisent pas souvent.

— Je ne le pense pas. Mais j'imagine qu'une personne douée d'un certain talent de pickpocket n'éprouve pas grande difficulté à glisser la main dans la poche d'un voyageur endormi pour lui soutirer son portefeuille ou tout autre objet.

— Il est toujours regrettable de perdre son passeport.

— Certes. Il va falloir que j'établisse une demande pour m'en faire délivrer un autre. Tout ça est absolument stupide.

— Bah ! ce n'est pas votre faute, mon vieux. Cela pourrait arriver à n'importe qui. Vous ne pensez pas que quelqu'un ait voulu délibérément s'emparer de votre passeport, n'est-ce pas ?

— Je ne le crois vraiment pas. Quelle raison aurait-on eue pour agir ainsi ?

— Avez-vous rencontré quelqu'un de connaissance, au cours de votre voyage ?

— Personne.

— Avez-vous parlé à quelqu'un ?

— Pas vraiment. J'ai adressé quelques mots à une brave grosse dame qui était en train d'essayer d'amuser son gosse. Elle venait de Wigan, je crois, et se rendait en Australie. Je ne me rappelle personne

d'autre.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui. Ah ! il y avait aussi une jeune femme qui voulait savoir comment il fallait s'y prendre pour aller étudier l'archéologie en Égypte. Je lui ai répondu que je n'en savais rien, et qu'elle devrait demander des renseignements au British Museum.

— On éprouve toujours l'impression, dit Chetwynd, qu'il pourrait y avoir quelque chose derrière une affaire comme celle-là.

— De quelle affaire voulez-vous parler ?

— De la mésaventure qui vous est arrivée, bien sûr.

— Ma foi, je ne vois pas ce qu'il pourrait bien y avoir derrière. Naturellement, les journalistes seraient capables d'inventer n'importe quelle histoire à ce sujet. Mais, je vous en prie, laissons cela.

La conversation se poursuivit encore pendant quelques minutes, puis Sir Stafford prit congé.

— Voyez-vous, j'ai des quantités de choses à faire, expliqua-t-il. Surtout des cadeaux à acheter. L'ennui, lorsque vous allez en Malaisie ou ailleurs, c'est que tous vos proches s'attendent à ce que vous leur rapportiez quelques objets plus ou moins exotiques. Je vais donc aller faire un tour au *Liberty*. C'est un magasin où on trouve des tas de choses en provenance d'Orient.

Après le départ de son visiteur, Chetwynd saisit le téléphone pour appeler son secrétaire.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, demander au colonel Munro s'il peut venir me voir ?

Le colonel ne tarda pas à faire son apparition, accompagné d'un homme entre deux âges.

— Je ne sais pas si vous connaissez Horsham, de la Sécurité du Territoire, dit-il.

— Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, répondit Chetwynd.

— Nye sort de chez vous, n'est-ce pas ? reprit Munro. Y a-t-il dans cette affaire de Francfort quelque chose qui doit nous inquiéter ?

— Je ne le pense pas. Nye a seulement l'air un peu ennuyé, car il a l'impression que cela le fait passer pour un imbécile. Ce qui est bien le cas, d'ailleurs.

— Mais ce n'est pas un imbécile, je puis vous l'assurer, intervint Horsham.

Chetwynd haussa les épaules.

— Ce sont là des choses qui arrivent parfois.

— Je sais, je sais, dit le colonel. Mais il me semble toujours que Nye est un garçon aux réactions imprévisibles, et que, en un certain sens, il n'a pas des vues très orthodoxes.

— Pour autant que nous le sachions, il n'y a rien à lui reprocher,

répondit Horsham.

— Oh ! ce n'est pas du tout ce que je voulais insinuer. Je voulais seulement dire qu'il ne prend pas toujours les événements très au sérieux.

— Vous ne croyez donc pas qu'il puisse y avoir, dans cette aventure quelque chose de louche.

— De la part de Nye ? Je n'en ai pas l'impression, affirma Chetwynd.

— Avez-vous étudié la question, Horsham ? s'informa le colonel.

— Ma foi, nous n'avons pas encore eu beaucoup de temps. Mais, apparemment, il n'y a rien d'anormal. Cependant, quelqu'un s'est servi du passeport de Sir Stafford Nye.

— Ah oui ? Comment le savez-vous ?

— Il a été contrôlé à Heathrow [2].

— Vous voulez dire que quelqu'un s'est présenté sous le nom de Sir Stafford Nye ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que le passeport se trouvait déjà en Angleterre alors que son légitime détenteur était encore à l'aéroport de Francfort.

— Il se peut donc que quelqu'un ait volé ce document à seule fin de pouvoir entrer en Angleterre.

— On peut le supposer, en tout cas, dit Munro.

— Cependant, en examinant le passeport, on aurait dû s'apercevoir que la photo n'était pas celle de la personne qui le présentait.

— Il faut croire qu'il existait une certaine ressemblance. Et puis, on n'avait pas signalé la disparition de Nye, ni la perte du document. Dans ce cas, on aurait évidemment prêté plus d'attention. D'autre part, on contrôle surtout les étrangers qui entrent, mais non les Britanniques.

— D'accord. Cependant, si on avait simplement cherché à s'emparer du portefeuille de Sir Stafford et de l'argent qu'il pouvait contenir, on n'aurait pas utilisé son passeport. Cela comporte trop de risques.

— C'est ici, précisément, que l'affaire devient intéressante, dit Horsham. Et c'est pourquoi nous procédons à quelques recherches.

— Quelle est votre opinion personnelle ?

— Il est encore trop tôt pour que j'aie pu me faire une opinion. Il ne faut jamais précipiter les choses.

Dès que Horsham se fut retiré, le colonel Munro se tourna vers Chetwynd.

— Ces gens de la Sécurité sont tous les mêmes, grommela-t-il. Impossible de leur faire dire quoi que ce soit. S'ils pensent être sur une piste, ils ne l'avouent jamais.

CHAPITRE III

L'employé de la teinturerie

Sir Stafford pénétra dans son appartement. Une grosse bonne femme bondit hors de la cuisine pour lui adresser quelques mots de bienvenue.

— Je vois que vous êtes bien rentré, ajouta-t-elle. Avec ces sales avions, on ne sait jamais ce qui peut arriver, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, Mrs. Worrit. Je suis arrivé avec plus de deux heures de retard.

— Ah ! c'est comme les automobiles : on ne sait jamais à l'avance ce qui va se détraquer. Seulement, quand vous êtes là-haut, dans les airs, c'est encore plus ennuyeux...

Lorsqu'elle fut essoufflée, Mrs. Worrit se retira dans la cuisine, tandis que Sir Stafford s'apprêtait à entrer dans sa chambre.

— À propos, Monsieur, reprit la brave femme, je suppose que j'ai bien fait de donner vos vêtements à l'employé de la teinturerie qui est venu les chercher. Vous ne m'aviez rien dit à ce sujet.

— De quels vêtements parlez-vous ?

— C'étaient deux complets. C'est un employé de chez Twiss et Bonywork qui est venu les prendre.

— Deux complets, dites-vous ? Lesquels ?

— Il y avait celui que vous portiez hier quand vous êtes rentré de voyage, et puis un autre, je ne sais plus lequel. Il y a bien aussi le costume à rayures qui aurait besoin d'un nettoyage, mais comme vous n'aviez pas laissé d'ordres, n'est-ce pas...

— Ce garçon a donc emporté ces deux complets.

— J'espère que je n'ai pas fait une bêtise, Monsieur.

— Ce n'est pas au costume à rayures que je pense, mais à celui que je portais hier.

— Il est un peu léger pour la saison. Il pouvait aller pour ces pays d'où vous arrivez, mais pour Londres, c'est différent. Et puis, un nettoyage ne lui fera pas de mal, c'est sûr. L'employé de Twiss et Bonywork a dit que vous aviez téléphoné pour qu'on vienne les chercher.

— Est-il allé les prendre lui-même dans ma chambre ?

— Oui, Monsieur. J'ai pensé que c'était aussi bien.

— Très intéressant, murmura Sir Stafford en pénétrant dans sa chambre.

La pièce était parfaitement en ordre, le lit était soigneusement fait, le rasoir électrique en charge... La main compétente de Mrs. Worrit était évidemment passée par là.

Sir Stafford ouvrit la garde-robe et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Puis il examina les tiroirs de la commode qui se trouvait près de la fenêtre. Ils étaient parfaitement bien rangés. Trop bien rangés.

La veille au soir, il avait rapidement vidé sa valise de voyage et avait jeté pêle-mêle des sous-vêtements dans l'un d'eux, avec l'intention de les mettre en ordre un peu plus tard. Car ce travail n'incombait pas à Mrs. Worrit. Quelqu'un d'autre avait donc ouvert ces tiroirs et remplacé ses affaires avec plus de soin qu'il ne l'avait fait lui-même. Ensuite, l'inconnu était reparti en emportant deux complets. L'un d'eux était manifestement celui qu'il avait sur lui à son retour de Malaisie. Quant à l'autre, fait d'un tissu léger, on avait dû supposer qu'il l'avait également emporté en voyage.

— On cherchait donc quelque chose, murmura Sir Stafford d'un air pensif. Mais quoi ? Et qui ?

Il se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à réfléchir. Puis ses yeux se portèrent machinalement sur le guéridon où se trouvait le petit panda de peluche. Cela lui donna une idée. Il décrocha le téléphone et forma un numéro.

— C'est bien tante Matilda ? dit-il. Ici Stafford.

— Ah ! tu es donc de retour ! J'en suis bien aise, car j'ai lu hier dans le journal qu'il y avait une épidémie de choléra en Malaisie. Je crois, du moins, que c'était de la Malaisie qu'on parlait, car je mélange un peu les noms de tous ces pays. J'espère que tu viendras bientôt me voir ? Non, ne prétends pas que tu es occupé : il n'est pas possible que tu le sois sans cesse.

— Puis-je vous rendre visite la semaine prochaine ?

— Tu peux même venir dès demain. J'ai le curé à dîner, mais je peux parfaitement le décommander.

— Ne faites pas cela.

— Bah ! c'est un intrigant qui s'est maintenant mis dans la tête qu'il lui fallait un orgue neuf. Celui qu'il possède est pourtant très bon. Je crois plutôt que c'est l'organiste qu'il faudrait changer. Mais le curé a pitié de lui parce qu'il vient de perdre sa mère qu'il aimait beaucoup. Aimer sa mère, c'est très bien, mais ce n'est pas cela qui fait de vous un bon organiste, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, bien sûr. C'est donc entendu pour la semaine prochaine. J'ai en ce moment certains détails dont il faut absolument que je m'occupe. Comment va Sybil ?

— Chère enfant ! Elle est parfaitement insupportable, mais tellement drôle.

— Je lui ai apporté un petit panda en peluche.

— C'est très gentil de ta part.

— J'espère qu'il lui plaira, dit Sir Stafford en prenant dans sa main le petit animal.

— Oui. De toute façon, elle connaît les bonnes manières, tu sais.

Sir Stafford trouva la réflexion quelque peu équivoque. Il n'avait pas plus tôt raccroché que la sonnerie se faisait entendre.

— Allo, Stafford ? dit une voix d'homme. Ici Eric Pugh. J'ai appris que vous étiez de retour de Malaisie. Que diriez-vous de dîner avec moi ce soir ?

— Rien ne pourrait me faire plus de plaisir.

— Eh bien, c'est d'accord. Voulez-vous au *Limpits Club*, à huit heures et quart ?

Au moment précis où Sir Stafford remplaçait le combiné sur son support, Mrs. Worrit apparaissait sur le seuil, tout essoufflée.

— Il y a, en bas, un monsieur qui désirerait vous voir, annonça-t-elle.

— Qui est-ce ?

— Un certain Mr. Horsham.

Un peu surpris de cette visite inattendue, Sir Stafford descendit. Mrs. Worrit ne s'était pas trompée. Horsham était bien dans le salon, robuste, rubicond, sûr de lui, imperturbable comme à l'ordinaire.

— J'espère, commença-t-il, que vous ne voyez pas d'inconvénient...

— Pas d'inconvénient à quoi ?

— À me revoir si tôt. Nous nous sommes rencontrés ce matin, devant la porte de Mr Chetwynd, si vous vous rappelez.

Sir Stafford poussa le coffret de cigarettes vers son visiteur.

— Asseyez-vous, dit-il en prenant place-lui-même dans un fauteuil.

— Un homme très agréable, ce Chetwynd, reprit Horsham. Je crois que je l'ai un peu tranquilisé. Lui et le colonel Munro étaient passablement émus par votre mésaventure.

— Vraiment ?

Sir Stafford sourit et se mit à fumer en observant Henry Horsham d'un air pensif.

— Où voulez-vous en venir exactement ? demanda-t-il.

— Pourrais-je me permettre de vous demander, sans faire preuve d'une curiosité exagérée, où vous comptez passer les quelques jours qui viennent ?

— Ravi de vous fournir le renseignement. J'ai l'intention d'aller rendre visite à l'une de mes tantes, Lady Matilda Cleckheaton. Je vous donnerai l'adresse si vous le désirez.

— Inutile, je la connais. Ma foi, je pense que c'est là une excellente idée. Elle sera contente de voir que vous êtes rentré sain et

sauf. Ç'aurait pu être plus grave, n'est-ce pas ?

— Est-ce là l'opinion du colonel Munro et de Mr. Chetwynd ?

— Vous savez bien ce que c'est : ils s'émeuvent facilement, dans ce service, et ils ne savent jamais s'ils doivent ou non vous faire confiance.

— Me faire confiance ? répéta Sir Stafford d'un air offensé. Que voulez-vous insinuer, Mr. Horsham ?

Le visiteur sourit, sans se laisser démonter.

— Vous avez la réputation de prendre les événements un peu à la légère.

— Oh ! je pensais que vous me croyiez communisant ou quelque chose comme ça.

— Pas le moins du monde. On prétend seulement que vous ne prenez pas les choses au sérieux, et que vous aimez bien vous divertir de temps à autre.

— On ne peut passer la vie entière à prendre les autres et soi-même au sérieux, répliqua Sir Stafford.

— Certes. Mais vous avez cependant encouru un risque assez grave.

— Je ne vois pas très bien de quoi vous voulez parler.

— Je vais donc vous le dire. Les choses se gâtent parfois, mais ce n'est pas toujours par la faute des humains. C'est quelquefois Dieu – ou le Diable, je n'en sais rien – qui en sont responsables.

— Feriez-vous, par hasard, allusion au brouillard de Genève ? demanda Sir Stafford, l'air soudain amusé.

— Exactement. Ce brouillard a bouleversé les plans d'une certaine personne qui s'est trouvée dans une impasse.

— Racontez-moi ça. Il ne me déplairait pas d'être au courant.

— Lorsque votre avion a quitté Francfort, hier, il manquait un passager – ou plus précisément une passagère – qui n'a pas répondu à l'appel de son nom. Mais, pendant ce temps, vous dormiez paisiblement dans votre coin.

— Et qu'est-il advenu de cette passagère ?

— C'est ce qu'il serait intéressant de savoir. En tout cas, votre passeport s'est retrouvé à Heathrow bien avant que vous n'y arriviez vous-même.

— Où est-il maintenant ? Suis-je censé l'avoir récupéré ?

— Non. Je ne le pense pas. Cela me paraîtrait un peu rapide. Cette drogue, en tout cas, était remarquable. Et bien dosée, si je puis dire, car elle vous a mis hors d'état de nuire sans avoir de conséquences néfastes.

— Elle m'a pourtant valu une fameuse migraine.

— C'était à peu près inévitable, étant donné les circonstances.

— Puisque vous semblez tout savoir, peut-être me direz-vous ce

qui se serait passé si j'avais refusé la proposition que l'on a pu – je dis bien « que l'on a pu » – me faire.

— Mary Ann aurait fort bien pu laisser la vie dans l'aventure.

— Mary Ann ? qui est Mary Ann ?

— Miss Daphné Theodofanous.

— C'est le nom qu'il me semble avoir entendu lorsqu'on appelait la passagère absente.

— Oui. C'est celui sous lequel elle voyageait. Mais nous l'appelons généralement Mary Ann.

— Qui est-elle exactement ?

— Dans sa spécialité, elle est plus ou moins au haut de l'échelle.

— Et quelle est sa spécialité ? Est-elle de notre côté, ou du leur ? Si tant est que vous sachiez à qui se rapporte le mot « leur ». En ce qui me concerne, je dois avouer que je m'y perds un peu.

— Oui. Il n'est pas tellement facile de s'y retrouver, n'est-ce pas ? Avec les Chinois et les Russes, cette faune étrange qui télécommande les révoltes d'étudiants, la Nouvelle Mafia, tous ces gens d'Amérique du Sud... Et j'allais oublier ce joli petit groupe de financiers qui semblent toujours avoir quelque chose de louche en réserve.

— Mary Ann, murmura Sir Stafford d'un air pensif. C'est là un nom bizarre, si elle s'appelle réellement Daphné Theodofanous.

— Sa mère était grecque, son père anglais, et son grand-père autrichien.

— Que serait-il arrivé si je ne lui avais... prêté un certain vêtement ?

— Elle aurait pu se faire assassiner.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Depuis un certain temps, l'aéroport de Heathrow nous donne quelque inquiétude. Il s'y est passé, récemment, des événements regrettables dont nous aurions besoin de trouver l'explication. Hier, si l'avion avait fait escale à Genève, comme prévu, tout aurait bien allé pour Mary Ann, qui aurait bénéficié de la protection organisée à l'avance. Mais, dans le cas contraire, on n'avait pas le temps de prévoir. Or, actuellement, on ne sait pas toujours de qui on doit se méfier, car tout le monde joue double jeu, quand ce n'est pas triple ou quadruple jeu !

— Vous me faites peur. Il ne lui est rien arrivé, n'est-ce pas ?

— J'espère que tout va bien pour elle, puisque nous n'avons entendu parler de rien.

— Si cela peut vous aider d'une quelconque manière, je puis vous apprendre que quelqu'un s'est introduit chez moi ce matin, pendant que j'étais à Whitehall. L'homme a prétendu que j'avais téléphoné à une teinturerie qu'il était censé représenter, et il a quitté mon appartement en emportant deux de mes complets – celui que je portais

hier, et un autre. Je présume qu'il était à la recherche de quelque chose, car les tiroirs de ma commode avaient été fouillés. Mais que pouvait-il espérer y découvrir ?

— Je voudrais bien le savoir, répondit Horsham d'une voix lente. Il se trame quelque chose... quelque part. On en aperçoit des bribes, comme s'il s'agissait d'un paquet mal ficelé. À un certain moment, on a l'impression que tout se passe au Festival de Bayreuth, et l'instant d'après, il vous semble que ça provient d'Amérique du Sud, puis des États-Unis. La vérité, c'est qu'il y a, en divers endroits, un tas d'affaires louches qui préparent quelque chose de plus important. Peut-être est-ce une révolution politique, peut-être autre chose de tout à fait différent... Vous connaissez Mr. Robinson, je crois ? En tout cas, lui vous connaît.

Sir Stafford réfléchit un instant.

— Robinson ? Un nom bien anglais. N'est-ce pas un type grand et fort, jaune comme un citron, qui semble toujours tremper dans quelque affaire financière ?

— Il nous a tirés de fort mauvais pas, à plusieurs reprises. Mais les gens comme Mr. Chetwynd ne l'aiment guère ; ils le trouvent trop coûteux. Il est assez enclin à l'avarice, notre cher Mr. Chetwynd. Très fort pour faire des économies mal placées.

— On disait autrefois « pauvre mais honnête », fit remarquer Sir Stafford. Il semble que votre Mr. Robinson, lui, soit coûteux mais honnête. À moins qu'il ne vaille mieux dire « honnête mais coûteux ». Quoi qu'il en soit, j'aimerais bien que vous puissiez m'apprendre de quoi il retourne exactement. Je parais être mêlé à quelque chose, sans savoir le moins du monde de quoi il s'agit.

Henry Horsham hocha la tête.

— Nul d'entre nous ne le sait. Pas avec précision, en tout cas.

— Que suppose-t-on que je cache, pour venir ainsi fouiller mon appartement ?

— Franchement, je n'en ai pas la moindre idée. À votre connaissance, vous ne détenez rien d'important ? Personne ne vous a rien donné à garder ?

— Absolument rien. Si vous pensez à Mary Ann, elle m'a simplement dit vouloir sauver sa vie, et rien d'autre.

— Et, à moins qu'il n'y ait un entrefilet dans les journaux du soir, vous lui avez véritablement sauvé la vie.

— Il semble bien que nous soyons parvenus à la fin d'un chapitre, n'est-ce pas ? C'est dommage, parce que ma curiosité commence à s'éveiller. Je voudrais bien savoir ce qui va se passer maintenant. Vous paraissez être, dans votre sphère, passablement pessimistes.

— C'est vrai. Je dois reconnaître que les choses vont assez mal, dans notre pays.

CHAPITRE IV

Le dîner avec Eric

Sir Stafford connaissait Eric Pugh depuis de nombreuses années, mais on ne pouvait pas dire que ce fût un de ses intimes, car il le trouvait par trop ennuyeux. Mais, d'autre part, c'était un ami fidèle et, bien que pas très divertissant, toujours à l'affût des nouvelles et au courant d'un tas de choses. Il emmagasinait littéralement dans son esprit tout ce qu'il entendait ou ce qu'on lui confiait, et il était souvent à même de fournir d'utiles renseignements.

— Vous avez donc assisté à cette conférence de Malaisie, dit-il en levant les yeux vers Sir Stafford assis en face de lui. En est-il sorti quelque chose ?

— Rien de plus que d'habitude.

— Je me demandais si... s'il ne s'était rien passé, si personne n'avait commis de gaffe. Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— À la conférence ? Non, il ne s'est rien passé que de prévu. Chacun a déclaré exactement ce à quoi on s'attendait, mais, comme à l'ordinaire, avec un invraisemblable et insupportable verbiage. Je ne sais pourquoi je continue à assister à ce genre de stupidités.

Eric Pugh fit une ou deux remarques plus ou moins banales sur l'attitude des Chinois.

— Je ne pense pas qu'ils veuillent entreprendre quoi que ce soit, répondit Sir Stafford. On n'entend guère que les rumeurs habituelles concernant les maladies que pourrait avoir le vieux Mao et des bruits plus ou moins fondés sur ceux qui pourraient intriguer contre lui.

— Et que pensez-vous du conflit israélo-arabe ?

— Il se déroule également selon le plan prévu. Selon leur plan, naturellement. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec la Malaisie ?

— Ma foi, ce n'est pas la Malaisie qui m'intéresse tellement.

— D'où vient, alors, cet air sombre que vous arborez ?

— Pardonnez-moi, mais je me demandais si vous n'aviez pas un peu failli à votre réputation.

— Ma réputation ? répéta Sir Stafford d'un air profondément surpris.

— Vous aimez bien, de temps à autre, causer une certaine émotion, voire même choquer un peu les observateurs, n'est-il pas vrai ?

— Je me suis conduit impeccablement. Qu'avez-vous entendu

dire à mon sujet ?

— Seulement qu'il était survenu un petit incident, au cours de votre voyage de retour.

— Qui donc vous en a parlé ?

— Le vieux Cartison.

— C'est un insupportable bavard, qui prend plaisir à imaginer des choses qui ne se sont jamais passées.

— Je le connais, certes. Cependant, il affirmait que Winterton paraissait penser que vous aviez encore fait des vôtres.

— Moi ? Je le voudrais bien, grand Dieu !

— Il existe, paraît-il, une quelconque affaire d'espionnage, et il était un peu soucieux au sujet de certaines personnes.

— Pour qui donc me prenez-vous ?

— Vous savez bien que vous êtes parfois un peu imprudent dans vos propos, et que vous tournez tout en plaisanterie.

— Il est parfois très difficile de résister à la tentation. Tous ces politiciens, ces diplomates et autres gens du même acabit sont tellement graves et ennuyeux qu'on ne peut s'empêcher d'avoir envie de les secouer de temps à autre.

— Votre façon de concevoir la plaisanterie est souvent étrange, avouez-le. Et il m'arrive de m'inquiéter à votre sujet. J'ai cru comprendre qu'on vous avait posé quelques questions sur cet incident qui aurait marqué votre retour en avion, et on semble penser que vous n'avez pas dit toute la vérité.

— Ah ! oui ? Très intéressant. Il va falloir que je m'occupe un peu de ça.

— N'allez surtout pas faire d'esclandre.

— Il m'est indispensable de me distraire de temps en temps.

— Allons, mon vieux, vous ne voulez tout de même pas porter atteinte à votre carrière uniquement pour le plaisir de vous abandonner à votre sens de l'humour.

— J'en arrive peu à peu à la conclusion qu'il n'y a rien au monde d'aussi assommant que le fait d'avoir une carrière.

— Je sais, je sais. Vous avez toujours été porté à soutenir ce point de vue, et c'est sans doute pourquoi vous n'êtes pas allé aussi loin que vous l'auriez dû. Vous aviez des chances d'être nommé à Vienne, à une certaine époque. Je n'aime pas vous voir ainsi tout bousiller.

— Ma conduite est extrêmement modérée et hautement vertueuse, croyez-moi.

Sir Stafford leva son verre.

— À votre santé, Eric.

La soirée était belle, et Sir Stafford prit la résolution de rentrer à pied à travers Green Park. Au moment où il traversait la route, à la hauteur de Birdcage Walk, une voiture qui descendait à toute allure le frôla et l'aurait renversé s'il n'avait eu la présence d'esprit de faire un bond de côté. Déjà, le véhicule avait disparu, et Sir Stafford aurait juré qu'on avait délibérément cherché à l'écraser.

Cela lui donnait à penser. D'abord, on avait fouillé son appartement, et cette fois, c'était à lui personnellement qu'on s'en prenait. Bien sûr, ce pouvait n'être qu'une coïncidence. Mais, au cours de sa vie, il lui était parfois arrivé de côtoyer le danger, et il avait appris à le flairer, pour ainsi dire. Or, il avait en ce moment la conviction qu'on était en train de le pourchasser.

Aussitôt rentré à son appartement, il s'empara du courrier que l'on avait apporté en son absence. Peu de chose, en vérité : deux factures et un numéro de *Lifeboat*. Il jeta la facture sur son bureau, puis déchira la bande du périodique. Il se mit à le feuilleter distraitemment, absorbé qu'il était par ses pensées. Soudain, il se figea. Entre deux pages, on avait collé quelque chose à l'aide de papier adhésif : c'était son passeport qu'on lui retournait de cette manière à tout le moins inattendue. Il détacha le document et l'ouvrit. Le dernier cachet y avait été apposé la veille même, à Heathrow. La jeune fille était donc rentrée à Londres, apparemment saine et sauve. Mais où était-elle en ce moment ? Il aurait bien voulu le savoir, de même qu'il aurait souhaité connaître son identité réelle.

Il se demandait s'il la reverrait jamais. C'était peu probable, et cela l'ennuyait un peu. Mais, au fond, pourquoi désirait-il la revoir ? Elle n'était pas d'une beauté exceptionnelle, mais elle avait évidemment de la personnalité, sinon elle aurait été incapable de le persuader, lors de leur rencontre à Francfort. D'autre part, elle avait l'air de bien connaître les gens, et elle avait deviné en lui un homme susceptible d'accepter un risque pour lui venir en aide. Elle n'était pas dépourvue, non plus, de sentiments humains, car elle aurait pu verser n'importe quel poison dans son verre de bière, et on l'aurait alors retrouvé mort dans un coin du hall de l'aéroport. Mais pourquoi songer à tout cela, puisqu'il ne la reverrait jamais ? Pourtant, il était incontestable que cette affaire le tracassait.

Après avoir réfléchi quelques minutes, il entreprit de rédiger une petite annonce destinée à son quotidien habituel : *Passagère Francfort 3 novembre. Prière prendre contact avec voyageur Londres.* Rien d'autre. Si ces mots tombaient sous les yeux de la jeune femme, elle saurait qui les avait fait paraître. Ayant eu son passeport entre les mains, elle connaissait son nom et son adresse et pourrait venir le voir si elle le désirait. Mais cela lui paraissait, somme toute, peu probable, car elle

avait déjà dû accomplir ce qu'elle avait à faire à Londres et repartir pour Genève, le Moyen Orient, la Russie, la Chine, les États-Unis ou l'Amérique du Sud.

*

* *

Le lendemain matin, tandis qu'il rentrait lentement chez lui après avoir remis son annonce au journal, en traversant St James's Park, il aperçut déjà quelques fleurs automnales : des chrysanthèmes couleur d'or et de bronze, dont l'odeur un peu âcre montait jusqu'à lui. C'était là un parfum qui lui rappelait les collines de Grèce.

Il marqua un temps d'arrêt avant de traverser une rue. Il n'y avait que peu de circulation. Seule une antique Daimler avançait lentement en cahotant un peu, avec l'allure digne et solennelle d'une vieille douairière. Il hocha la tête et entreprit de traverser. C'est alors que la voiture accéléra soudain, avec une vigueur surprenante, et fonça sur lui à une vitesse telle qu'il eut à peine le temps d'atteindre en courant le trottoir d'en face. Déjà, la limousine avait disparu au tournant de la rue.

*

* *

Le colonel Pikeaway était vautré dans son fauteuil, enveloppé comme à l'ordinaire d'une épaisse fumée qui montait de son cigare. Le bourdonnement de l'interphone le fit sursauter. Il ouvrit les yeux et allongea la main vers l'appareil.

— J'écoute, grommela-t-il.

— Le ministre désirerait vous voir, annonça la voix de son secrétaire. Dois-je l'introduire ?

— Je suppose que c'est cela qu'il attend.

Sir George Pakham apparut aussitôt sur le seuil et se mit à tousser en pénétrant dans l'atmosphère quasi insupportable de la petite pièce.

— Ah ! mon cher ami, il y a une éternité que je ne vous ai vu ! s'écria-t-il d'une voix joyeuse qui s'harmonisait fort mal avec son apparence lugubre et ascétique.

— Asseyez-vous donc, répondit le colonel. Un cigare ?

Sir George frissonna imperceptiblement.

— Non, merci. Merci infiniment.

Il regarda avec insistance en direction de la fenêtre fermée, mais le colonel ignore l'allusion.

— Euh... je crois que vous avez eu la visite de Horsham, reprit Sir George après avoir toussé une autre fois.

— Horsham est effectivement venu me raconter sa petite histoire, répondit le colonel en refermant les yeux.

— J'ai jugé préférable de vous rendre visite ici, car il est essentiel que les choses ne se propagent pas partout.

— Bah ! elles se propageront de toute manière.

— J'ignore ce que vous savez de cette récente affaire...

— Ici, nous savons tout. Nous sommes payés pour ça.

— Euh... oui, certainement. Je voulais parler – vous l'avez sans doute compris – de Sir S.N.

— Oui, le passager récemment débarqué de Francfort.

— C'est là une histoire extraordinaire. Vraiment extraordinaire. On se demande... On ne peut imaginer...

Le colonel écoutait patiemment.

— Le connaissez-vous personnellement ? poursuivit Sir George.

— Je l'ai rencontré une ou deux fois.

— On ne peut véritablement s'empêcher de penser...

Le colonel rouvrit les yeux et réprima avec difficulté un bâillement. Il commençait à être las du bafouillage de son interlocuteur dont il n'avait qu'une piètre opinion. Sir George était certes un homme plein de prudence, à qui on pouvait faire confiance pour diriger ses services avec le maximum de circonspection, mais il n'était vraiment pas d'une intelligence éblouissante. Peut-être, au fond, cela valait-il mieux, se dit le colonel.

— Il est difficile d'oublier complètement les déboires que nous avons subis dans le passé, et je me demande parfois s'il existe quelqu'un en qui on puisse placer une confiance absolue.

— La réponse est simple. Et négative. On ne peut se fier à personne.

— Prenons le cas de Sir Stafford Nye. Il est d'excellente famille, le père était honorablement connu, le grand-père aussi...

— Il y a souvent un pépin à la troisième génération, déclara le colonel.

— Parfois, il ne me semble pas du tout sérieux.

— Lorsque j'étais jeune, j'ai un jour emmené mes deux nièces visiter les châteaux de la Loire. Un homme était en train de pêcher sur la berge, et j'avais, moi aussi, ma canne à pêche. L'inconnu m'a alors déclaré : « *Vous n'êtes pas un pêcheur sérieux. Vous avez des femmes avec vous.* »[3]

— Voulez-vous insinuer que Sir Stafford...

— Non. Il n'a jamais eu d'histoires avec les femmes. Ce qui lui porte tort, c'est son ironie, son esprit caustique. Il aime à choquer les gens. Mais, à votre place, je ne me tracasserais pas outre mesure à son sujet.

Sir Stafford Nye repoussa sa tasse de café pour s'emparer du journal. Il jeta un coup d'œil rapide aux gros titres, puis tourna les pages à la recherche des petites annonces. C'était le septième jour qu'il les consultait, et chaque fois il était déçu, sinon surpris. Pourquoi diable s'attendait-il à avoir une réponse ? Ses yeux parcoururent lentement les colonnes. La moitié des annonces n'étaient guère que de la publicité plus ou moins déguisée.

Soudain, il se figea. Deux lignes venaient de lui sauter aux yeux.

Passager Francfort. Jeudi 11 nov.

Hungerford Bridge 7 h 20

Jeudi 11 novembre ! Mais oui, c'était aujourd'hui. Sir Stafford se renversa un peu contre le dossier de sa chaise et but une gorgée de café. Hungerford Bridge était le pont qui se trouvait à proximité de la gare de Charing-Cross.

Un vent glacial balayait le pont, et il bruina légèrement. Sir Stafford releva le col de son imperméable et poursuivit sa marche. Au-dessous de lui, il apercevait vaguement les eaux noirâtres du fleuve, et sur le pont se hâtaient des silhouettes emmitouflées. Il se dit qu'il allait être bien difficile de reconnaître la personne qui lui avait donné rendez-vous.

Tout à coup, une jeune femme enveloppée dans un manteau le heurta, glissa et tomba sur les genoux. Il lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Vous n'avez pas de mal ? demanda-t-il.

— Ça va, merci.

Au même instant, la femme lui glissait quelque chose dans la main avant de s'éloigner d'un pas rapide pour se perdre aussitôt au milieu des autres passants. Sir Stafford continua son chemin. Il ne pouvait essayer de la rattraper, car il était bien évident qu'elle ne le souhaitait pas. Il hâta le pas, les mains enfoncées dans les poches de son vêtement.

Quelques minutes plus tard, parvenu à l'autre extrémité du pont, il entra dans un petit bar et commanda un café. Puis il regarda ce qu'il tenait toujours serré dans sa main droite. C'était une petite enveloppe de plastique. Il l'ouvrit fébrilement.

Elle contenait un billet pour le concert du lendemain soir au *Festival Hall*[\[4\]](#).

CHAPITRE V

Un air de Wagner

Sir Stafford Nye s'installa confortablement dans son fauteuil pour écouter le martèlement obsédant des Nibelungen. Bien qu'il aimât Wagner, *Siegfried* n'était pas l'opéra de la Tétralogie qu'il appréciait le plus, ses préférences allant à *l'Or du Rhin* et au *Crépuscule des Dieux*.

Il était arrivé assez tôt, mais maintenant la salle était comble, bien qu'une place restât inoccupée tout à côté de lui. À l'entracte, le fauteuil était toujours vide. Il se leva pour aller boire une tasse de café en fumant une cigarette.

Lorsqu'il regagna sa place, cependant, le fauteuil était enfin occupé. Dès qu'il fut assis, il se rendit compte qu'il se trouvait bien à côté de la jeune femme qu'il avait rencontrée à l'aéroport de Francfort. Elle regardait droit devant elle, et en jetant un coup d'œil discret de côté, il apercevait son profil pur et bien dessiné. À un moment donné, elle tourna légèrement la tête, mais feignit de ne pas le reconnaître. Pourtant, lorsque les lumières commencèrent à baisser dans la salle, elle se tourna vers lui.

— Excusez-moi, dit-elle de sa belle voix grave de contralto, pourrais-je consulter votre programme ? J'ai dû laisser tomber le mien en gagnant ma place.

Il le lui tendit. Elle l'ouvrit et le parcourut des yeux. Les lumières baissèrent un peu plus. La seconde partie du concert débutait par l'ouverture de *Lohengrin*. À la fin de l'exécution, sa voisine lui rendit son programme avec quelques mots de remerciements.

Suivirent *les Murmures de la Forêt*, de Siegfried. Sir Stafford baissa les yeux sur le carton que venait de lui rendre la jeune femme. Il aperçut quelque chose griffonné au crayon au bas de la page, mais il n'essaya pas de le déchiffrer tout de suite, car la lumière eût été insuffisante. Il était certain de n'avoir rien écrit lui-même sur cette feuille. Il en déduisit que sa voisine, contrairement à son affirmation, avait conservé son programme, sans doute plié dans son sac à main, et qu'elle venait de procéder à un échange afin de lui faire passer le message qu'elle avait rédigé à l'avance. Il lui semblait sentir, une fois de plus, une atmosphère de mystère et de danger, provenant d'abord de cette rencontre secrète sur le pont, de ce billet glissé dans sa main, et maintenant du silence de cette jeune femme assise à ses côtés. À plusieurs reprises, il lui lança un coup d'œil oblique, mais sans

parvenir à capter son regard. Y avait-il quelqu'un, dans la salle, chargé de la surveiller, ou de le surveiller, lui ? La chose était possible, sinon probable. Cependant, elle avait répondu à son annonce du journal. Il devait, songea-t-il, se contenter de cela pour l'instant. Certes, sa curiosité n'était pas assouvie, mais du moins savait-il que Daphné Theodofanous – alias Mary Ann – se trouvait encore à Londres. Peut-être aurait-il la possibilité, dans un avenir plus ou moins proche, d'en apprendre davantage. Mais il devait laisser l'initiative des opérations à la jeune femme, et se laisser conduire, exactement comme il l'avait fait dans le hall de l'aéroport. Et il devait bien s'avouer que la vie lui paraissait soudain plus passionnante, plus intéressante en tout cas, que les ennuyeuses conférences qui jalonnaient sa carrière. Une voiture avait-elle réellement tenté de l'écraser à deux reprises ? Il en était maintenant convaincu.

— Ah ! ce jeune Siegfried ! dit la jeune femme en poussant un soupir.

Elle avait prononcé ces paroles sans tourner la tête vers lui, comme si elle se parlait à elle-même.

Le concert s'acheva sur la marche des *Maîtres Chanteurs*. Après de frénétiques applaudissements, les spectateurs commencèrent à quitter leurs fauteuils et à se diriger vers la sortie. Sir Stafford attendit un instant, mais déjà sa voisine s'éloignait dans l'allée pour disparaître bientôt dans la foule.

*

* *

Rentré dans son appartement, Sir Stafford étala sur sa table le programme du Festival Hall et se mit à l'examiner attentivement après avoir branché son percolateur. Il ne paraissait pas contenir le moindre message, en dehors de ces inscriptions au crayon qu'il avait déjà remarquées. Mais il ne s'agissait ni de lettres, ni de chiffres. Cela semblait être une suite de notes, comme si on avait voulu transcrire rapidement une phrase musicale. Un instant, il songea que le papier pouvait porter un message secret qui risquait d'apparaître si on exposait la feuille à la chaleur. Avec précaution, il la tint un moment à une petite distance du radiateur électrique, mais en vain. Il la reposa alors sur son bureau en laissant échapper un soupir de découragement. Il éprouvait une sorte de déception bien compréhensible. Ce rendez-vous sur le pont dans la pluie et le vent, ce concert au Festival Hall où il était resté muet aux côtés d'une jeune femme à qui il mourait d'envie de poser une douzaine de questions... Qu'avait-il retiré de tout cela ? Strictement rien. Pourtant, Mary Ann avait elle-même ménagé cette rencontre. Dans quel but ? Si elle ne

désirait ni lui parler ni prendre avec lui des dispositions quelconques pour l'avenir, alors pourquoi était-elle venue ?

Les yeux de Sir Stafford parcoururent lentement la pièce pour s'arrêter sur le rayon de la bibliothèque où il conservait des romans policiers et des œuvres de science-fiction. Il hocha la tête d'un air pensif. La fiction, songea-t-il, était infiniment plus captivante que la réalité : on y trouvait des cadavres, de mystérieux appels téléphoniques, de belles espionnes à profusion...

Pourtant, il se disait que cette jeune femme qui se dérobait sans cesse ne devait pas en avoir fini avec lui. Mais, la prochaine fois, il prendrait lui-même des dispositions. La partie, se dit-il, pouvait parfaitement se jouer à deux.

Il but une autre tasse de café, et ses yeux tombèrent sur le programme posé devant lui. Inconsciemment, il se mit à fredonner une phrase musicale qui lui parut familière. Il était assez bon musicien et capable de déchiffrer facilement l'écriture musicale. Or, cet air était connu, il n'en pouvait douter.

Il se mit à décacheter les lettres, toutes parfaitement dépourvues d'intérêt : une invitation de l'ambassade américaine, une autre de Lady Athelhampton, une troisième pour une représentation de bienfaisance. Il avait fort envie de les refuser toutes et, au lieu de rester à Londres, d'aller rendre visite à sa tante Matilda. Il l'aimait bien, quoiqu'il n'allât pas la voir très souvent. Elle habitait à la campagne, dans une aile d'un immense manoir qu'elle avait hérité de son grand-père. L'appartement comprenait un vaste salon admirable de proportions, une petite salle à manger ovale, une cuisine entièrement refaite à neuf, deux chambres d'amis, et une autre – avec salle de bains attenante – occupée par tante Matilda elle-même. Le reste de l'imposante demeure était inhabité, et on ne s'y rendait que pour des nettoyages périodiques. Sir Stafford éprouvait un véritable attachement sentimental pour cette maison où il venait passer ses vacances lorsqu'il était enfant.

Il se rappelait avec émotion les tableaux de l'époque victorienne qui recouvraient les murs, ainsi que certains autres – plus anciens – dus à des maîtres des siècles précédents. Il y avait là un Raeburn, un Lawrence, un Gainsborough, et même deux Vandyke d'authenticité douteuse. Mais certains, hélas, avaient dû être vendus, afin de procurer un peu d'argent supplémentaire à la famille, au cours de périodes difficiles.

Lady Matilda était une bavarde impénitente, et elle aimait beaucoup ses visites. Il se demandait, cependant, pourquoi l'idée d'aller la voir sans plus tarder lui était venue si soudainement, et surtout ce qui lui remettait les tableaux en mémoire. Était-ce parce qu'il y avait, dans le nombre, un portrait représentant sa sœur,

disparue vingt ans plus tôt ? Oui, il aimerait l'examiner de plus près, afin de se rendre compte s'il y avait véritablement une ressemblance entre Pamela et cette étrangère qui était venue bouleverser sa vie d'une manière aussi désinvolte.

Il reprit le programme du Festival Hall avec un rien d'irritation, et il se remit à fredonner les notes qui y étaient inscrites au crayon. Soudain, il reconnut cette phrase musicale : c'était le leitmotiv de Siegfried. « Le jeune Siegfried ». C'était là ce que la jeune femme avait dit. Elle avait l'air de se parler à elle-même, mais il comprenait maintenant qu'elle essayait, par ces paroles en apparence anodines, de lui transmettre un message. Le jeune Siegfried. Cela devait évidemment avoir un sens caché. Mais lequel ?

Il décrocha le téléphone pour appeler Lady Matilda.

CHAPITRE VI

Portrait d'une « lady »

— Tu as bruni, Staffy, déclara tante Matilda en dévisageant son neveu. Je suppose que c'est l'air de la Malaisie, du moins si c'est bien en Malaisie que tu es allé. N'est-ce pas plutôt le Siam ou la Thaïlande ? Avec cette manie que l'on a prise de changer sans cesse les noms de ces pays, je finis par m'y perdre. En tout cas, ce n'était pas au Vietnam. Je n'aime pas ce pays, tu le sais. C'est à ne pas s'y reconnaître : le Nord Vietnam et le Sud Vietnam, le Viet-Kong et le Viet... quelque autre chose, toujours en train de se faire la guerre sans qu'aucun veuille s'arrêter, et refusant de se rendre à Paris ou ailleurs pour essayer de discuter raisonnablement. Ne crois-tu pas réellement – j'y ai longuement réfléchi et je pense que ce serait une bonne solution – qu'on devrait aménager des terrains de football où ils pourraient aller se battre tout à leur aise, mais avec des armes moins meurtrières ? Simplement avec leurs poings, tiens. Ça leur plairait, ça plairait à tout le monde, et on pourrait même faire payer les places pour aller les voir. Je crois sincèrement que nous ne savons pas donner aux gens ce qu'ils veulent vraiment.

— Je pense que c'est, en effet, une excellente idée, tante Matilda, répondit Stafford en déposant un léger baiser sur la joue ridée mais parfumée de sa vieille tante. Et comment allez-vous ?

— Bah ! je suis vieille. Tu ne sais pas ce que c'est que de vieillir, toi. On a sans cesse quelque ennui : des rhumatismes, de l'arthrite, de l'asthme, une angine, une cheville foulée... Toujours quelque chose, quoi. Mais, dis-moi, pourquoi es-tu venu me voir ?

Sir Stafford fut un peu pris au dépourvu par cette question directe et inattendue.

— Je vous rends généralement visite toutes les fois que je rentre d'un voyage à l'étranger.

— Approche un peu ta chaise, veux-tu ? Je deviens de plus en plus sourde. Mais, dis-moi, tu as l'air changé. Que se passe-t-il ?

— Je suis un peu plus bronzé, vous me l'avez fait remarquer tout à l'heure.

— Sottises ! Ce n'est pas du tout cela que je veux dire. Tu ne vas pas me raconter qu'il s'agit d'une jeune fille, enfin !

— Une jeune fille ?

— Ma foi, j'ai toujours eu la certitude que cela finirait par arriver

un jour. L'ennui, avec toi, c'est que tu as un esprit critique trop aiguisé.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— C'est ce que tout le monde pense. Et on proclame : « Ce n'est pas un garçon sérieux »[5].

Sir Stafford se mit à rire, tandis que ses yeux faisaient le tour de la pièce.

— Que regardes-tu ainsi ? demanda Lady Matilda.

— Vos tableaux.

— Ah ! je les aime beaucoup, moi aussi. La plupart de ceux qui sont dans cette pièce ont un intérêt réel, parce qu'ils représentent des ancêtres. Je sais bien que les ancêtres, il n'en faut plus, de nos jours. Mais que veux-tu, je suis vieux jeu, moi. Ah ! tu regardes Pamela.

— Oui, je pensais justement à elle, l'autre jour.

— C'est surprenant la ressemblance qu'il y avait entre elle et toi. Plus grande que si vous aviez été jumeaux. D'ailleurs, ne dit-on pas que des jumeaux de sexe différent ne peuvent se ressembler ?

— Shakespeare a donc commis une erreur, à propos de Viola et Sebastien[6].

— Les frères et sœurs ordinaires, par contre, comme Pamela et toi, peuvent présenter d'énormes ressemblances.

— Nous nous ressemblions vraiment beaucoup ?

— Physiquement, oui. J'ai toujours pensé que vous teniez de la tante Alexa.

— Qui était-ce ?

— Ton arrière-arrière-grand'mère. Une comtesse hongroise – ou une baronne, je ne sais plus. Ton aïeul s'était épris d'elle, alors qu'il était à l'ambassade de Vienne.

— Avez-vous son portrait, ici ?

— Oui. Sur le palier du premier étage, en face de l'escalier.

— Il faudra que j'y jette un coup d'œil en montant me coucher.

— Pourquoi n'irais-tu pas maintenant ? Et tu redescendrais ensuite me faire part de tes impressions.

— Comme il vous plaira, répondit Sir Stafford avec un sourire.

Il quitta la pièce et gravit l'escalier. Le portrait se trouvait effectivement à l'emplacement indiqué, et c'était bien celui dont il se souvenait, celui de la belle étrangère ramenée en Angleterre par son ancêtre, alors qu'elle avait une vingtaine d'années. Elle était, avait-il entendu dire, intelligente et intrépide, montait à cheval à la perfection, chassait à courre et dansait divinement. Les hommes la courtoisaient, mais elle était toujours restée fidèle à son époux, qu'elle accompagnait partout et dont elle avait eu trois ou quatre enfants. C'était de l'un de ces enfants que Pamela et lui tenaient les traits de leurs visages. Et il se demandait si la jeune femme qui avait drogué sa

bière et emprunté son manteau ne pouvait pas être une cousine au cinquième ou sixième degré. La chose n'avait rien d'impossible.

*

* *

— As-tu trouvé ce tableau ? s'informa Lady Matilda quand il revint au salon. Un visage intéressant, n'est-ce pas ?

— Oui. Et fort beau, aussi.

— Mieux vaut un visage intéressant que beau. Mais tu n'es jamais allé en Hongrie ou en Autriche. Et ce n'est certes pas en Malaisie que tu aurais pu découvrir une femme comme celle-là. C'était, paraît-il, une créature exceptionnelle, à tous les points de vue. Elle avait une excellente éducation, mais elle était également sauvage et farouche, et elle ignorait le danger.

— Comment se fait-il que vous sachiez tant de choses sur elle ?

— Bien sûr, je ne l'ai pas connue, puisque je suis née plusieurs années après sa mort. Mais je me suis toujours intéressée à elle. Elle avait l'esprit aventureux, et il circulait d'étranges histoires sur son compte, ou plus exactement sur les événements auxquels elle aurait été mêlée.

— Et comment son mari réagissait-il en présence de cet état de choses ?

— Je suppose qu'il s'en tourmentait un peu, mais il lui était entièrement dévoué. À propos, as-tu lu le *Prisonnier de Zenda* ?

— Ce titre me dit quelque chose.

— C'était un des premiers romans que nous étions autorisées à lire, lorsque j'étais jeune fille. L'après-midi, naturellement. Pas le matin.

— Quel étrange règlement ! Pourquoi est-il mal de lire des romans le matin, et pas l'après-midi ?

— De mon temps, les jeunes filles devaient employer la matinée à se rendre utiles. Elles s'occupaient des fleurs, nettoyaient les cadres en argent des photographies, enfin... faisaient un tas de choses du même genre. Elles étudiaient aussi un peu avec leur gouvernante, bien entendu. Mais, l'après-midi, elles pouvaient lire. Et le *Prisonnier de Zenda* était un des premiers livres permis.

— Une histoire très convenable, n'est-ce pas ? Il me semble me la rappeler vaguement. Pas très sexy, si j'ai bonne mémoire.

— Sûrement pas. La mode n'était pas encore aux ouvrages érotiques. Le *Prisonnier de Zenda* était très romanesque, et nous tombions généralement amoureuses du héros, Rudolf Rassendyll.

— Je me souviens aussi de ce nom.

— Et je le trouve encore très romanesque, soupira la vieille dame.

Stafford lui adressa un sourire.

— Vous êtes restée très sentimentale.

— Eh oui ! les jeunes filles d'aujourd'hui ne savent plus être romanesques. Elles se pâment en écoutant gratter de la guitare ou beugler une chanson, mais elles ne sont pas sentimentales. Pourtant, moi, je n'étais pas amoureuse de Rudolf Rassendyll, mais de l'autre – son sosie.

— Ah oui ! Le roi de Ruritania. Rudolf s'était épris de la princesse Flavia à laquelle le roi était officiellement fiancé. C'est bien cela ?

Lady Matilda poussa un autre soupir.

— Oui, répondit-elle d'un air rêveur. Rudolf avait hérité ses cheveux roux d'une de ses aïeules, la comtesse Amélia, et à un certain moment, dans le livre, il contemple son portrait. Eh bien, tout à l'heure, il m'a semblé voir Rudolf, lorsque tu es sorti du salon pour aller examiner ce portrait et voir s'il te rappelait quelqu'un.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il pourrait me rappeler quelqu'un ?

— Tu sais, il est très facile de déterminer les mobiles qui poussent les hommes. Pour toi, en ce moment, c'est l'aventure. Mais je suppose que tu n'en diras pas un mot.

— Il n'y a rien à dire.

— Tu as toujours su mentir, Staffy. Mais peu importe. Tu me l'amèneras un jour, cette fille. C'est ce que je souhaiterais le plus, avant que les médecins ne soient parvenus à me tuer à l'aide de quelque nouvel antibiotique. Tu ne peux t'imaginer toutes les pilules, de différentes couleurs, que ces charlatans peuvent me faire avaler !

— Je ne comprends pas pourquoi vous parlez d'une fille, tante Matilda.

— Non ? Eh bien, moi, je sens qu'il y a, en ce moment, une femme dans ta vie. Ce que je n'arrive pas à saisir, c'est où et quand tu as pu la rencontrer. En Malaisie, autour d'une table de conférences ? Est-ce la fille d'un ambassadeur ou d'un ministre ? Une jolie secrétaire d'ambassade ? Non, ça me paraît assez improbable. Une femme rencontrée sur le bateau ? Bien sûr que non, puisque tu ne prends pas le bateau. Dans l'avion, alors ?

— Vous brûlez, tante Matilda, ne put s'empêcher de dire Sir Stafford.

— Ah ! Une hôtesse de l'air ? interrogea la vieille dame.

Son neveu secoua la tête.

— C'est bon, garde ton secret. Mais je le découvrirai, crois-moi. J'ai toujours eu du flair pour les choses qui te touchent de près. Bien sûr, je me tiens maintenant à l'écart de la vie mondaine. Mais je rencontre encore quelques vieux amis, de temps à autre. Et ils peuvent laisser échapper une allusion quelconque. Car les gens se préoccupent

de ce qui se passe autour d'eux. D'ailleurs, tout le monde est préoccupé et inquiet, actuellement, dans toutes les sphères de la société.

— Voulez-vous dire qu'il y a une inquiétude générale ?

— Ce sont surtout les dirigeants qui sont soucieux : le gouvernement, et en particulier ce vieux et léthargique ministère des Affaires Étrangères. Car il se déroule des événements qui ne devraient pas avoir lieu.

— Vous pensez probablement à l'agitation des étudiants ?

— Celle-là n'est pas spéciale à notre pays. Elle fleurit partout. Dans tous les pays, on se sert de la jeunesse, on l'excite, on lui fait hurler des slogans dont elle ne comprend pas toujours le sens... Et il est très facile de déclencher une révolution par de telles méthodes, car les jeunes ont toujours eu tendance à faire preuve de rébellion. Ils se révoltent, démolissent, veulent faire un monde nouveau, mais ils sont aveugles. Ils ont un bandeau sur les yeux et sont incapables de voir où on les entraîne. Que se passera-t-il ensuite ? Que trouveront-ils devant eux en ouvrant les yeux ? Et surtout, qui est derrière eux pour les pousser ? C'est là qu'il y a quelque chose d'effrayant. Vois-tu, il y a toujours quelqu'un qui tient la carotte pour faire avancer l'âne, mais il se trouve, en même temps, quelqu'un d'autre derrière pour l'exciter avec un bâton.

— Est-ce que ce ne sont pas là des vues un peu chimériques ?

— Des vues chimériques ? C'est aussi ce qu'on disait en parlant de la jeunesse hitlérienne. Mais on s'est aperçu ensuite qu'il y avait là un plan élaboré de longue date, une guerre étudiée dans ses moindres détails, avec sa cinquième colonne implantée dans différents pays et toute prête à accueillir les surhommes qui devaient être la fleur de la nation allemande. Hitler a disparu, mais il y a peut-être, en ce moment même, quelqu'un d'autre qui croit pouvoir réaliser le même rêve. Et cette croyance, on l'acceptera pour peu qu'elle soit présentée d'une manière suffisamment habile.

— De qui voulez-vous parler ? Des Russes, des Chinois ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais je suis convaincue qu'il y a quelque chose. Les Russes, je les crois embourbés dans leur communisme et déjà dépassés. Les Chinois, je pense qu'ils se sont égarés, peut-être avec leur culte pour Mao. Non, j'ignore qui prépare ces plans et pour quelle date, mais ils existent, j'en suis intimement persuadée.

— Très intéressant.

— Dis plutôt que c'est effrayant. L'histoire se répète, Staffy. La même idée revient sans cesse, et il y a toujours quelque part le jeune héros, le surhomme.

La vieille dame s'interrompt un instant, avant d'ajouter :

— Oui, toujours la même idée. Le jeune Siegfried.

CHAPITRE VII

Les conseils de tante Mathilde

Lady Matilda lui lança un regard perçant.

— Je me rends compte, dit-elle, que tu as déjà dû entendre ce terme.

— Que signifie-t-il ?

— Tu ne le sais pas ? demanda la vieille dame en haussant les sourcils.

— Je l'ignore absolument.

— Mais tu as déjà entendu cette expression, n'est-ce pas ?

— On l'a prononcée devant moi, c'est vrai.

— Quelqu'un d'important ?

— Peut-être.

Tante Matilda réfléchit un instant avant de reprendre :

— Tu as été chargé, récemment, de certaines missions officielles, je crois. Tu as représenté de ton mieux notre pauvre et malheureux pays autour d'une table de conférences. Mais je ne sais s'il peut sortir grand-chose de cela.

— Sans doute pas. Et on n'est guère optimiste, au départ.

— Mais on agit aussi bien qu'on le peut.

— C'est là un principe chrétien. Pourtant, de nos jours, on réussit généralement beaucoup mieux en agissant aussi mal qu'on le peut. Qu'est-ce que tout cela signifie, tante Matilda ?

— Je l'ignore.

— Vous êtes pourtant au courant de quantités de choses.

— Disons que je glane des renseignements par-ci, par-là, car il me reste quelques amis. Bien sûr, la plupart sont sourds comme des pots, à moitié aveugles ou impotents, mais ils ont encore quelque chose qui fonctionne là.

Lady Matilda se tapota doucement le front.

— Et une des choses que j'ai pu constater, c'est qu'il y a une bonne dose d'inquiétude et de découragement. Depuis longtemps, on sent venir le désordre, le chaos. Mais nous en sommes maintenant arrivés à un point où on a l'impression qu'on aurait peut-être pu faire quelque chose pour l'éviter. Car il existe un danger réel : il se trame quelque chose, non seulement chez nous mais dans de nombreux autres pays. Les responsables de cette situation ont recruté un service à eux, et ce qui est catastrophique c'est qu'ils ont choisi des jeunes,

c'est-à-dire des personnes qui iront n'importe où, qui croiront et feront n'importe quoi. Tant qu'on leur offrira quelque chose à démolir, à détruire de leurs propres mains, ils seront convaincus de travailler pour la bonne cause et d'être les artisans d'un monde meilleur. L'ennui, c'est qu'ils ne créent rien ; ils se contentent de détruire. Et lorsque les jeunes ont appris à détruire pour le plaisir, ils sont à la merci de n'importe quel mauvais guide.

— Lorsque vous dites « on », à qui faites-vous allusion ?

— Je voudrais bien le savoir. Si j'obtiens des renseignements, je t'en ferai part, et peut-être pourras-tu agir, dans la mesure de tes moyens.

— Je ne vois, hélas, personne à qui transmettre vos renseignements.

— Il ne faut surtout pas les communiquer à ces incapables qui sont au gouvernement et à ceux qui gravitent autour, avec l'espoir de faire partie d'une nouvelle équipe quand on aura réussi à renverser celle qui est en place. Les politiciens n'ont pas le temps de regarder le monde dans lequel ils vivent, car ils ne considèrent le pays que comme une vaste plate-forme électorale. Cela suffit à les occuper. Ils agissent en croyant honnêtement améliorer la situation, et ils sont ensuite tout surpris de constater qu'ils ont échoué. La raison en est que ce qu'ils ont fait ne correspondait pas aux désirs du peuple. On ne peut s'empêcher de penser qu'ils ont le sentiment de posséder le droit de mentir pour la bonne cause. Il n'y a pas si longtemps que Mr. Baldwin lançait sa fameuse répartie : « Si j'avais dit la vérité, j'aurais été battu aux élections. » C'est ainsi que raisonnent les premiers ministres. De temps à autre, nous avons – Dieu merci ! – un homme à la hauteur de sa tâche. Mais c'est rare.

— Que croyez-vous donc que l'on devrait faire ?

— C'est à moi que tu demandes cela ? Sais-tu seulement l'âge que j'ai ?

— Je suppose que vous allez sur vos quatre-vingt-dix ans.

— Pas tout à fait autant ! se récria Lady Matilda, légèrement offensée. Ai-je l'air de les avoir ?

— Pas le moins du monde. Mettons que vous en paraissiez soixante-dix.

— C'est mieux, beaucoup mieux. Mais tout à fait inexact. Donc, si j'obtiens un tuyau – de mes vieux généraux ou amiraux – je te le communiquerai. Ils ont encore des amis en place, avec qui ils peuvent échanger des idées... Le jeune Siegfried... Il nous faut découvrir ce que cela signifie exactement. Je ne sais s'il s'agit d'un haut fonctionnaire, d'un nouveau messie, d'un chanteur pop, d'un mot de passe ou du nom d'un club. Pourtant, ce terme cache quelque-chose. Et il y a aussi ce leitmotiv. Mais j'ai un peu oublié Wagner.

La vieille dame se mit à fredonner un air, d'une voix enrouée.

— Vous êtes adorable, tante Matilda. Je reviendrai vous voir, car je suis sûr que vous aurez encore des quantités de choses à me dire.

— Fais-moi savoir, de temps à autre, ce que tu deviens. Je crois que tu dînes à l'ambassade des États-Unis, la semaine prochaine, n'est-ce pas ?

— J'ai effectivement reçu une invitation.

— J'imagine que tu vas accepter ?

— Ma foi, c'est presque une obligation. Mais comment parvenez-vous à être si bien informée ?

— C'est Milly qui m'a mise au courant.

— Milly ?

— Milly Jean Cortman, la femme de l'ambassadeur.

— Oh ! vous voulez parler de Mildred !

— Elle a, en effet, été baptisée Mildred, mais elle a préféré se faire appeler Milly Jean. Je lui ai téléphoné à propos d'une kermesse de bienfaisance, ou quelque chose dans ce genre... C'est une créature extrêmement séduisante, très belle, en dépit de sa petite taille. C'est ce que nous appelions autrefois une Vénus de poche.

— Le terme est joli, dit rêveusement Sir Stafford Nye.

CHAPITRE VIII

Un dîner à l'ambassade

Tandis que Mrs. Cortman s'avavançait vers lui, la main tendue, Stafford Nye se rappelait le terme employé par sa tante. Milly Jean Cortman devait avoir entre trente-cinq et quarante ans. Elle avait un visage ovale aux traits fins, avec de grands yeux d'un gris bleuté. Son mari, Sam Cortman, était un homme grand et un peu lourd, qui parlait d'une voix lente et pleine d'emphase.

— Vous rentrez de Malaisie, n'est-ce pas, Sir Stafford ? dit la jeune femme. Le voyage a dû être passionnant, je suppose. Pourtant, ce n'est pas cette époque de l'année que j'aurais choisie pour me rendre dans ce pays. Quoi qu'il en soit, nous sommes tous très heureux de vous voir de retour. Voyons, vous connaissez Lord Aldborough et Sir John, je crois. Herr von Roken et Frau von Roken. Mr. et Mrs. Staggenham.

C'était là, effectivement, des personnes que Sir Stafford connaissait plus ou moins. Mais il y avait un Hollandais, accompagné de sa femme, qu'il n'avait jamais vu, car il venait juste de prendre possession de son poste. Staggenham était le ministre de la Sécurité Sociale, et Sir Stafford le trouvait absolument insupportable, au même titre que sa femme, d'ailleurs.

— La comtesse Renata Zerkowski, continua Mrs. Cortman. Elle m'a dit vous avoir déjà rencontré.

— Il y a environ un an, répondit la comtesse d'une voix grave et musicale. Lors de mon dernier séjour en Angleterre.

Sir Stafford fut abasourdi de se trouver en présence de la belle passagère de Francfort, très maîtresse d'elle-même, très à l'aise, élégamment vêtue d'une robe gris-bleu rehaussée de chinchilla. Elle était coiffée en hauteur – sans doute avait-elle une perruque, songea Sir Stafford – et elle portait autour du cou une chaîne à l'extrémité de laquelle pendait une croix de rubis.

— Signor Gasparo, poursuivit Mrs. Cortman. Le comte Reitner. Mr. et Mrs. Arbuthnot.

Les invités étaient au nombre de vingt-six. Au cours du dîner, Sir Stafford se trouva placé entre la triste et déprimante Mrs. Staggenham et la signora Gasparo. Renata Zerkowski était assise exactement en face de lui.

C'était un dîner comme tous ceux auxquels il avait assisté si

souvent, et les invités appartenait aux mêmes sphères de la société. Il y avait plusieurs membres du corps diplomatique, de jeunes sous-secrétaires d'État, deux ou trois industriels et un certain nombre d'hommes et de femmes du monde que l'on invitait parce qu'ils étaient d'un abord agréable et de bonne conversation.

La signora Gasparo était une jeune femme charmante, un tantinet bavarde et passablement coquette. Tout en conversant avec elle, Sir Stafford observait discrètement la comtesse, placée de l'autre côté de la table, et il se demandait pourquoi il avait été invité à ce repas. Était-ce simplement parce que son nom figurait sur la liste qui devait se trouver entre les mains des secrétaires de l'ambassade, ou bien y avait-il à cette invitation une raison spéciale ?

Peut-être se trouvait-il, parmi les convives, quelqu'un d'important à qui on avait pu demander de choisir certains invités. Mais qui cela pouvait-il être ? Cortman devait être au courant, bien entendu. Et il n'était pas impossible que Milly Jean fût également dans le secret. Avec les femmes, on ne pouvait jamais savoir. Certaines étaient meilleures diplomates que les hommes, tandis que d'autres n'avaient pour elles que leur charme, leur faculté d'adaptation et leur manque de curiosité.

Fallait-il voir dans ce repas autre chose qu'une banale réunion mondaine ? Le regard de Sir Stafford avait maintenant fait le tour de la table, et il avait repéré certaines personnes auxquelles il n'avait, jusque-là, prêté aucune attention : un homme d'affaires américain, assez sympathique mais peu brillant, un professeur d'université, un couple dont le mari était incontestablement allemand et la femme agressivement américaine. C'était d'ailleurs une splendide créature, physiquement très attrayante, se dit Sir Stafford. L'une de ces personnes pouvait-elle avoir une importance exceptionnelle ?

Ses yeux se posèrent sur la comtesse Zerkowski. Elle arborait un sourire poli, et leurs regards se croisèrent un instant, mais le visage de la belle étrangère ne révélait rien de ses sentiments. Que faisait-elle ici ? Sir Stafford l'ignorait, mais elle lui paraissait véritablement dans son élément, très à l'aise, et son attitude était celle de la parfaite femme du monde, très différente de la jeune femme en pantalon de l'aéroport de Francfort, avec son visage passionné et intelligent. Quelle était la personnalité véritable de la comtesse, et laquelle de ces deux femmes jouait un rôle ?

Milly Jean se levait, maintenant. Les autres femmes l'imitèrent. C'est alors que, soudain, on entendit monter de la rue des cris et des clameurs. Puis il y eut un tintement de verre brisé, suivi de deux détonations sèches.

La signora Gasparo saisit nerveusement le bras de Sir Stafford.

— Mon Dieu ! ce sont encore ces affreux étudiants, dit-elle. C'est

la même chose dans notre pays. Pourquoi s'en prennent-ils aux ambassades ? Je me le demande. Ils se battent contre la police, défilent en criant des slogans stupides, se couchent en travers de la chaussée... Nous avons des manifestations semblables à Rome et à Milan, et ce fléau s'étend à toute l'Europe. Mais que veulent-ils donc ?

Stafford Nye buvait son cognac à petites gorgées, tout en écoutant pontifier l'insupportable Charles Staggenham. Au-dehors, l'agitation avait diminué : la police avait dû emmener quelques-uns de ces jeunes énergumènes. Autrefois un incident de ce genre aurait paru extraordinaire et même alarmant, mais c'était maintenant monnaie courante.

— Une police plus forte et plus efficace, voilà ce qu'il nous faut ! continuait Staggenham. Le problème est le même dans tous les pays. C'est ce que me disait l'autre jour Herr Lurwitz. Il se produit des troubles du même ordre en Allemagne, et en France également. Seuls les pays Scandinaves paraissent relativement épargnés. Que souhaitent ces jeunes gens ? Cherchent-ils seulement à semer la panique ? Je vous assure que si je pouvais agir à ma guise...

Stafford Nye revint à d'autres pensées, tout en faisant semblant de suivre la théorie de Staggenham et de s'intéresser aux solutions qu'il proposait.

— Ils s'élèvent également contre la guerre au Vietnam. Mais que savent-ils du Vietnam ? Y en a-t-il un seul, parmi ces énergumènes, qui y soit allé ?

— C'est assez peu probable, reconnut Sir Stafford.

— Et quelqu'un me disait, ce soir même, qu'il y a en ce moment des troubles en Californie, dans les universités. Si on avait une police vraiment efficace...

Peu après, les hommes rejoignirent les dames au salon. Stafford Nye traversa la pièce d'une démarche nonchalante pour aller s'asseoir auprès d'une jeune femme aux cheveux d'or, qu'il connaissait vaguement et qu'il savait particulièrement bavarder. Il était à peu près sûr qu'elle ne dirait rien de très profond, mais elle était toujours remarquablement bien informée sur toutes les personnes de sa connaissance. Il ne lui posa aucune question directe, mais au bout de quelques minutes, sans que la femme se fût rendu compte de la façon dont il avait aiguillé la conversation, il était parvenu à la faire parler de la comtesse Zerkowski.

— Elle est toujours aussi belle, n'est-ce pas ? Mais elle ne vient pas très souvent à Londres. Elle passe une grande partie de son temps aux États-Unis – à New York, je crois. Ou bien dans cette ravissante petite île... Vous savez bien celle dont je veux parler ? Pas Minorque. Une des autres îles de la Méditerranée. Sa sœur a épousé un des rois du savon. Pas le Grec, non. Je crois qu'il est suédois. Ils roulent sur

l'or naturellement. Et puis, la comtesse passe aussi pas mal de temps dans un château des Dolomites – ou près de Munich, je ne sais plus. L'avez-vous déjà rencontrée ?

— Oui, il y a un ou deux ans, je crois.

— Lors de son dernier séjour en Angleterre, probablement. On murmure qu'elle a pris part aux événements de Tchécoslovaquie – ou de Pologne. Je me perds dans tous ces noms bizarres où il y a tellement de Z et de K et dont on ne sait jamais comment il faut les orthographier. Elle est très musicienne, et elle s'intéresse aussi aux lettres. Elle a même fait signer des pétitions pour obtenir le droit d'asile en faveur de certains écrivains, mais je ne sais si on y a prêté beaucoup d'attention. À quoi, en effet, a-t-on le temps de penser aujourd'hui si ce n'est à la manière dont on pourra payer ses impôts ? On se demande même comment les gens arrivent encore à avoir de l'argent. Et pourtant, il y en a en circulation.

La jeune femme blonde abaissa complaisamment son regard vers sa main gauche où brillaient un diamant et une émeraude, ce qui semblait prouver qu'on avait dépensé pour ses beaux yeux une coquette somme d'argent.

La soirée se prolongeait, mais Sir Stafford avait conscience de n'en savoir guère plus qu'auparavant sur l'énigmatique passagère de Francfort. La comtesse paraissait véritablement avoir une double personnalité : d'une part, elle s'intéressait à la musique, soutenait les écrivains et avait ses entrées dans le monde, et d'autre part il était fort possible qu'elle fût affiliée à quelque mouvement politique. Elle allait de pays en pays, fréquentait les gens riches, et les milieux littéraires, et il songea un instant qu'il se pouvait fort bien qu'elle se livrât à l'espionnage. C'était la réponse la plus vraisemblable aux questions qu'il se posait à son sujet, et cependant elle ne le satisfaisait pas.

La soirée était manifestement à sa fin. Mrs. Cortman s'approcha de lui.

— Il y a une éternité que je cherche l'occasion de vous accaparer, dit-elle. Je voulais vous entendre parler de la Malaisie. Que s'est-il passé ? Des choses intéressantes ou horriblement ennuyeuses ?

— Je suis persuadé que vous connaissez d'avance la réponse.

— Oui, je me doute que ce ne devait pas être très drôle. Mais peut-être n'avez-vous pas le droit de le dire ?

— Oh si ! Je le pense, et je le dis. Je n'étais pas du tout à mon affaire.

— Pourquoi donc y êtes-vous allé ?

— Je ne pouvais guère me dérober, et puis j'ai toujours aimé voyager, voir des pays nouveaux.

— Vous êtes, à bien des points de vue, un personnage déroutant. Bah ! la vie diplomatique est toujours affreusement monotone. Je ne

devrais pas le dire, et je ne le dirais pas à tout le monde. Mais, avec vous...

Elle le fixait de ses grands yeux bleus qui la faisaient un peu ressembler à un chat siamois. Elle avait un fin profil de médaille, et sa voix douce était celle d'une méridionale. Qu'était-elle véritablement ? se demanda Sir Stafford. Pas une sotte, en tout cas. Et si elle désirait quelque chose, elle devait savoir se montrer assez adroite pour l'obtenir. À ce moment, il eut conscience de l'intensité du regard qu'elle faisait peser sur lui. Se pouvait-il qu'elle eût besoin de lui ? La chose paraissait assez peu probable.

*

* *

Le calme régnait maintenant dans Grosvenor Square[7], mais il y avait encore sur le sol des débris de verre, des fragments de métal, et même des tomates écrasées. Une à une, les voitures venaient s'arrêter devant la porte de l'ambassade pour prendre les invités qui rentraient chez eux. La police était encore sur les lieux, mais elle faisait preuve de discrétion.

— Vous n'habitez pas très loin d'ici, me semble-t-il ? dit une voix, tout près de Sir Stafford.

Une voix chaude de contralto qu'il eût reconnue entre mille.

— Je puis vous déposer, ajouta la jeune femme.

— Je vous remercie, mais je peux parfaitement rentrer à pied. Je n'en ai que pour une dizaine de minutes.

— Cela ne me dérange pas le moins du monde, je vous assure, reprit la comtesse Zerkowski. Je loge au St James's Tower.

Le St James's Tower était un des hôtels les plus récents et les plus modernes.

— Vous êtes très aimable.

Le chauffeur ouvrit la portière de la somptueuse voiture de louage. La jeune femme monta, suivie de Sir Stafford, et ce fut elle qui donna au chauffeur l'adresse de son compagnon. La voiture démarra.

— Vous savez donc où j'habite ? demanda Sir Stafford.

— Pourquoi pas ?

Il se demanda ce que signifiait cette réponse.

— Pourquoi pas, en effet ? répéta-t-il, vous êtes au courant de tant de choses ! En tout cas, je vous remercie de m'avoir retourné mon passeport.

— J'ai pensé que cela valait mieux, mais je crois qu'il serait bon que vous le brûliez. Car je présume qu'on vous en a délivré un autre.

— C'est exact.

— Quant à votre manteau, vous le trouverez dans votre penderie.

On l'y aura remplacé ce soir. J'ai pensé que vous ne voudriez peut-être pas en acheter un autre, et surtout qu'il pourrait vous être difficile d'en trouver un semblable.

— Maintenant qu'il a traversé certaines... aventures, il n'aura que plus de valeur à mes yeux. Il a bien rempli son rôle, n'est-ce pas ?

Le moteur de la voiture ronronnait doucement dans la nuit.

— Oui, répondit la comtesse. Il l'a rempli admirablement, puisque je suis encore en vie.

Sir Stafford ne dit rien, car il supposait – à tort ou à raison – que la jeune femme souhaitait lui entendre poser des questions sur ses activités et le sort auquel elle avait échappé. Elle désirait certainement le voir faire preuve de curiosité, mais il prenait un malin plaisir à ne pas tomber dans le piège. Il l'entendit rire doucement dans l'ombre, et il eut l'impression que son rire exprimait la satisfaction.

— Cette soirée vous a-t-elle plu ? demanda-t-elle.

— Elle était sympathique. D'ailleurs, les soirées de Milly Jean sont toujours réussies, n'est-ce pas ?

— Vous la connaissez donc bien ?

— J'avais rencontré cette Vénus de poche à New York, avant son mariage.

— Une Vénus de poche ? C'est ainsi que vous la voyez ? demanda la jeune femme sur un ton de surprise.

— À vrai dire, c'est une expression que j'ai entendue dans la bouche de l'une de mes tantes.

— Ce n'est pas, en effet, un terme que l'on emploie beaucoup pour désigner les jeunes femmes modernes. Pourtant, il lui va assez bien. Seulement...

— Seulement quoi ?

— Vénus est séduisante. Mais... est-elle aussi ambitieuse ?

— Vous croyez Milly Jean ambitieuse ?

— Oh oui ! Au plus haut degré.

— Pensez-vous que le fait d'être la femme de l'ambassadeur des États-Unis ne suffise pas à satisfaire ses ambitions ?

— Certainement pas. Ce n'est là qu'un début.

Sir Stafford ne répondit pas. Il regardait à travers la vitre. Il ouvrit la bouche pour parler, mais la referma aussitôt. La jeune femme lui lança, dans la pénombre, un regard pénétrant, mais elle ne souffla mot, elle non plus. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent franchi la Tamise que Sir Stafford se décida à parler.

— Ainsi donc, vous ne me reconduisez pas chez moi, et vous n'allez pas non plus au St James's Tower, puisque nous venons de traverser le fleuve. Où me conduisez-vous ?

— Cela a-t-il une telle importance pour vous ?

— Certes. Naturellement, vous êtes tout à fait dans la note : les

enlèvements sont à la mode, aujourd'hui. Mais pourquoi agissez-vous ainsi avec moi ?

— Parce que, une fois encore, j'ai besoin de vous. Et d'autres que moi ont également besoin de vous.

— Vraiment ?

— Cela n'a pas l'air de vous plaire.

— Ma foi, j'aurais mieux aimé être consulté d'abord.

— Si je vous avais demandé votre avis, seriez-vous venu ?

— Peut-être oui, et peut-être non.

— Je suis désolée.

La voiture poursuivait sa route dans la nuit. Elle avait quitté Londres, et on roulait sur la grande route, à travers la campagne solitaire. De temps à autre, les phares éclairaient un poteau indicateur, et Sir Stafford se rendait parfaitement compte de l'itinéraire qu'on suivait. Le Surrey traversé, on atteignit les premières zones résidentielles du Sussex. Parfois, on empruntait une déviation ou une route secondaire, et Sir Stafford faillit demander à sa compagne pourquoi on agissait ainsi, puisqu'on avait parfaitement pu les suivre depuis Londres. Mais il avait décidé de garder le silence. C'était à Mary Ann de parler et de lui fournir des explications. Pourtant, en dépit des quelques mots qu'il avait réussi à lui arracher, il lui trouvait une attitude plutôt énigmatique.

Il était persuadé que tout avait été combiné d'avance, et qu'on n'avait rien laissé au hasard. Mais il saurait sans doute bientôt où on l'emmenait, à moins qu'on n'allât jusqu'à la côte, ce qui n'était pas impossible. Il aperçut bientôt un autre poteau indicateur, mentionnant le nom d'Haslemere. Puis on contourna Godalming. On se trouvait maintenant dans la banlieue riche de Londres. Au bout de quelques minutes, la voiture ralentit. On devait arriver à destination.

Sir Stafford aperçut une grande grille flanquée d'un petit pavillon blanc, et la voiture s'engagea dans une large allée bordée de rhododendrons. À l'extrémité, elle décrivit une grande courbe avant de venir s'arrêter devant une vaste maison d'habitation de style Tudor.

— Je suppose que nous sommes arrivés, dit Sir Stafford en se tournant vers sa compagne.

— L'endroit n'a pas l'air de vous plaire outre mesure.

— Les jardins et le parc paraissent bien entretenus, répondit-il en suivant des yeux le faisceau des phares. Il doit falloir beaucoup d'argent pour tout cela. La maison doit évidemment être agréable à habiter.

— Elle est confortable, mais pas très belle. Je crois que son propriétaire préfère le confort à la beauté.

Sir Stafford mit pied à terre devant le porche éclairé et offrit le bras à sa compagne pour l'aider à descendre. Pendant ce temps, le

chauffeur avait gravi les marches du perron pour aller sonner.

— N'avez-vous plus besoin de mes services ce soir, Milady ? demanda-t-il en se tournant vers la comtesse.

— Non, ce sera tout. Nous téléphonerons demain matin.

— Bonne nuit, Milady. Bonne nuit, Monsieur.

Un bruit de pas se fit entendre à l'intérieur, et la porte s'ouvrit. Sir Stafford s'attendait à voir apparaître un vieux maître d'hôtel digne et compassé, et il fut étonné de se trouver en présence d'une femme de chambre à allure de grenadier.

— Je crains que nous ne soyons un peu en retard, dit la comtesse.

— Monsieur est dans la bibliothèque, répondit le grenadier à cheveux blancs, et il a donné l'ordre de vous introduire dès votre arrivée.

CHAPITRE IX

La maison près de Godalming

L'imposante femme de chambre s'engagea dans le grand escalier, suivie des deux visiteurs. Au premier étage, elle s'arrêta devant une porte, l'ouvrit et s'effaça pour laisser entrer la comtesse et Sir Stafford.

Il y avait quatre personnes dans la pièce. Assis derrière un vaste bureau couvert de papiers et de documents divers, se tenait un homme gros et gras, au visage jaunâtre. Sir Stafford se rappelait l'avoir déjà rencontré quelque part, mais il était incapable, pour l'instant, de retrouver son nom. L'homme se leva, apparemment avec quelque difficulté, et il tendit la main à la comtesse.

— Vous voilà donc, dit-il. C'est parfait.

— Permettez-moi de faire les présentations, répondit la jeune femme, bien que vous vous soyez déjà rencontrés, je présume. Sir Stafford Nye. Mr. Robinson.

Il se produisit comme un déclic dans le cerveau de Sir Stafford. Ce nom lui en rappelait un autre : Pikeaway. Dire qu'il savait beaucoup de choses sur Mr. Robinson eût été faux. Il croyait que son nom était véritablement Robinson, bien que, d'après son apparence, il pût être d'origine étrangère. Cependant, personne n'avait jamais rien insinué de tel, apparemment. Il avait le front haut, les yeux sombres et mélancoliques, une grande bouche et d'impressionnantes dents blanches – probablement fausses. Sir Stafford savait aussi que Mr. Robinson représentait le Capital avec un grand C. Le capital sous toutes ses formes : la finance internationale, les grandes banques et la grosse industrie. Sans doute était-il fort riche, mais là n'était point l'essentiel : ce qui importait surtout, c'est qu'il était un des grands manitous dans le monde de la finance.

— J'ai entendu parler de vous il y a un ou deux jours par mon ami Pikeaway, déclara-t-il en serrant la main de son visiteur.

Stafford Nye se rappelait maintenant fort bien que, la seule fois où il avait rencontré Mr. Robinson, le colonel Pikeaway était présent. Et il se rappelait aussi que Horsham lui avait parlé de lui.

Son regard se posa sur les trois autres personnes présentes. L'homme qui était assis dans un fauteuil d'invalides, à proximité du feu, était très connu dans toute l'Angleterre, bien qu'on le vît maintenant plus rarement qu'autrefois. Il était physiquement très handicapé et ne pouvait faire que de très brèves apparitions en public,

au prix d'un effort considérable. C'était Lord Altamont. Il avait un visage maigre et émacié, un grand nez proéminent, des oreilles décollées, des cheveux gris qui dégageaient largement son front mais retombaient sur sa nuque, semblables à une épaisse crinière. Il regarda Sir Stafford de ses yeux perçants et lui tendit la main.

— Excusez-moi de ne pas me lever, dit-il d'une voix faible et lointaine de vieillard, mon dos ne me le permet pas. Vous rentrez de Malaisie, je crois ?

— C'est exact.

— Ce voyage a-t-il été intéressant et fructueux ? Je suppose que vous pensez le contraire, et vous avez probablement raison. En tout cas, je suis heureux que vous ayez pu venir ici ce soir. Grâce à Mary Ann, j' imagine.

C'était donc de ce nom qu'il appelait la jeune femme, lui aussi, et c'était ce même nom qu'avait employé Horsham. Elle faisait donc partie de leur organisation, il ne pouvait y avoir le moindre doute. Sir Stafford n'ignorait pas que Lord Altamont soutenait l'Angleterre de toutes ses forces, et qu'il la soutiendrait jusqu'à son dernier souffle. Il la connaissait à fond, ainsi que tous les hommes politiques, y compris ceux avec qui il n'avait jamais eu de contacts directs.

— Je vous présente notre collègue Sir James Kleek, dit-il.

Stafford Nye ne connaissait pas Kleek. Il n'avait même jamais entendu parler de lui. C'était un homme à l'air agité et nerveux, au regard perçant et soupçonneux à la fois, qui faisait penser à un chien de chasse attendant un ordre de son maître pour s'élancer. Mais qui était son maître ? Altamont, ou Robinson ?

Le quatrième des hommes présents, assis à proximité de la porte, venait de se lever.

— C'est donc vous ! dit Stafford Nye d'un air surpris. Comment allez-vous, Horsham ?

— Très heureux de vous voir ici, Sir Stafford.

On avait placé un fauteuil pour la comtesse non loin du feu. Sir Stafford remarqua qu'elle avait avancé sa main gauche, et que Lord Altamont l'avait saisie entre les siennes.

— Vous prenez trop de risques, mon enfant, dit-il. Vous prenez trop de risques.

— C'est vous qui m'avez appris cela, répondit-elle en levant les yeux vers lui, et c'est maintenant ma seule façon de concevoir la vie.

Lord Altamont tourna la tête vers Sir Stafford.

— Mais ce n'est pas moi qui vous ai appris à choisir votre collaborateur. Vous avez fait preuve d'un génie propre.

Puis, s'adressant à Stafford Nye :

— Je connais votre grand-tante.

— Lady Amelia ?

— Elle-même. Je ne la vois plus très souvent : une ou deux fois par an, peut-être. Mais je suis toujours frappé par sa vitalité, bien qu'elle ne soit plus de première jeunesse.

— Puis-je offrir quelque chose à boire ? demanda Sir James Kleek. Que prendrez-vous ?

— Un gin tonic, si c'est possible.

La comtesse refusa d'un petit signe de tête l'offre qu'on lui faisait. James Kleek apporta le verre de Nye et le posa sur la table. Mr. Robinson leva les yeux vers Sir Stafford, mais ce dernier n'avait pas l'intention de parler le premier.

— Des questions ? demanda enfin Mr. Robinson dont le regard perdit un peu de sa mélancolie.

— Beaucoup trop, répondit Sir Stafford. Ne vaudrait-il pas mieux d'abord mettre les choses au point et réserver les questions pour un peu plus tard ? Cela pourrait, me semble-t-il, simplifier les choses.

— Comme il vous plaira. Commençons donc par un simple exposé des faits. On a pu ou non vous demander de venir jusqu'ici. Dans le second cas, il se peut que cela vous ait blessé.

— Il aime toujours mieux qu'on prenne d'abord son avis, intervint la comtesse. Il me l'a déclaré tout net.

— Bien entendu, répondit Mr. Robinson.

— J'ai été purement et simplement enlevé, reprit Sir Stafford sur un ton désinvolte. Oh ! je sais bien que c'est très à la mode. Cela fait partie des méthodes modernes.

— Ce qui va sûrement nous valoir une question de votre part.

— Elle tient en un seul mot : pourquoi ?

— Nous formons ici un comité privé, une commission d'enquête, en quelque sorte. Et cette enquête a une portée mondiale.

— Très intéressant.

— Plus encore que vous ne l'imaginez, dit Lord Altamount. C'est d'une actualité angoissante. Bien que je ne prenne plus une part active aux affaires de notre pays, on me fait encore l'honneur de me consulter. Et on m'a demandé de présider cette commission d'enquête qui a pour objet de découvrir ce qui se passe dans le monde, en notre an de grâce 1970. Car il se passe quelque chose ! James, ici présent, a aussi sa tâche : il est, en quelque sorte, mon bras droit et notre porte-parole. Jamie, expliquez donc à Sir Stafford les grandes lignes de notre action, voulez-vous ?

— S'il se passe quelque chose en ce monde, commença Kleek, il faut en rechercher les causes. Les signes extérieurs sont faciles à déceler, mais ils sont souvent trompeurs et sans grande importance. Il en a, d'ailleurs, toujours été ainsi. Prenons quelques exemples. Une chute d'eau fournit l'énergie indispensable au fonctionnement d'une turbine. On tire l'uranium du péchurane et, en temps utile, on obtient

la puissance nucléaire jusqu'alors inconnue. Lorsqu'on a découvert le charbon et les minerais, on nous a donné les transports, la puissance, l'énergie. Il y a toujours des forces qui nous fournissent certaines choses. Mais, derrière chacune d'elles, il y a *quelqu'un pour la contrôler*. Il nous faut découvrir qui contrôle les puissances qui prennent un ascendant de plus en plus grand dans presque tous les pays d'Europe, et jusque dans certaines parties de l'Asie. Elles ont, semble-t-il, un peu moins de poids en Afrique, mais elles en ont énormément dans les deux Amériques. Il nous faut aller au-delà des événements qui se produisent et découvrir la force qui les déclenche. Une des choses qui mène tout, c'est l'argent.

Il se tourna vers Mr. Robinson.

— Vous en savez sur ce point plus que n'importe qui au monde, j'imagine.

— Il est certain que de grandes forces sont en mouvement, et qu'il faut obligatoirement qu'il y ait de l'argent derrière. Il nous faut trouver d'où provient cet argent, qui s'en sert, à qui il est versé, et pourquoi. Il est exact, comme vient de le dire James, que je connais bien les questions financières. Mais il y a aussi ce qu'on peut appeler les orientations. C'est un mot que l'on emploie beaucoup de nos jours. On parle sans cesse d'orientations, de tendances. Il existe également d'autres vocables, dont le sens n'est pas exactement le même, mais qui sont cousins germains. On voit actuellement apparaître une tendance à la révolte. Cependant, si nous nous tournons vers le passé, nous constatons que cette révolte est apparue périodiquement tout au long de l'histoire, et cela selon un processus immuable : le désir de rébellion, les moyens, et enfin les formes que prend cette rébellion. Cela n'est spécial à aucun pays. Si la révolte gronde dans un pays déterminé, elle interviendra dans d'autres, à un degré plus ou moins grand. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Il s'était tourné vers Lord Altamount pour prononcer la dernière phrase.

— Oui, votre exposé est parfait, James.

— Je le répète, c'est un processus immuable et que vous reconnaissez aussitôt. À une certaine époque de l'histoire, on a connu, dans tous les pays d'Europe, un engouement irrésistible pour les croisades. Tout le monde semblait vouloir s'embarquer pour aller délivrer la Terre Sainte. Tout paraissait parfaitement clair, cela semblait être un exemple parfait de conduite volontaire. Mais, en réalité, *pourquoi* ces gens-là portaient-ils ? Voyez-vous, c'est là l'intérêt de l'histoire. Il faut découvrir les raisons profondes de ces désirs et de ces actes. Toutes sortes de choses peuvent être des causes de révolte : le désir de liberté, la liberté de parole, la liberté de religion, et toute une série d'aspirations plus ou moins connexes. Cela a conduit les

peuples à envisager des émigrations vers d'autres pays, à former de nouvelles religions – très souvent aussi tyranniques que celles qu'on abandonnait. Mais, si vous considérez attentivement tout cela, vous comprendrez tout ce qui a engendré ces actes. C'est un peu comme une maladie virale. Le virus peut en être transporté, à travers mers et montagnes, jusqu'aux confins de la terre. Il paraît se déplacer sans que personne ne l'ait délibérément propagé, mais on ne peut être absolument certain que ce soit vrai dans tous les cas. Il peut y avoir, là aussi, des actes délibérés. Une personne, deux personnes, quelques centaines de personnes ont pu déclencher le mouvement. Ce n'est donc pas le résultat final qu'il faut considérer, mais la première personne qui est à l'origine de tout. Outre le fanatisme religieux et le désir de liberté, il y a bien d'autres sujets de mécontentement. Cependant, il faut voir plus loin que cela. Derrière les conséquences matérielles, il y a les idées. Les visions et les rêves. Le prophète Joël le savait bien lorsqu'il écrivait : « Les vieillards feront des rêves, et les jeunes auront des visions. » De ces deux catégories, quelle est la plus puissante et la plus dangereuse ? Les rêves ne sont nullement destructeurs ; les visions, par contre, peuvent ouvrir des mondes nouveaux tout en détruisant les mondes déjà existants.

James Kleek se tourna vers Lord Altamont.

— Je me demande, dit-il, s'il vaut la peine de signaler le fait. Mais vous m'aviez raconté autrefois l'histoire d'une jeune femme de l'ambassade de Berlin...

— Ah oui ! Cela m'avait paru fort intéressant, à l'époque. Et on peut effectivement considérer que c'est en rapport avec le problème qui nous occupe en ce moment. Voici de quoi il s'agit, Sir Stafford. Une jeune femme, employée à l'ambassade américaine de Berlin, intelligente et d'excellente éducation, désirait depuis longtemps aller entendre parler le Führer. Cela se passait immédiatement avant la guerre de 1939. La personne en question était impatiente de savoir pourquoi tout le monde subissait l'emprise de son éloquence. Et, un beau jour, elle alla entendre Hitler en personne. « C'est extraordinaire, me déclara-t-elle à son retour, je ne l'aurais jamais cru. Je ne connais pas parfaitement l'allemand, et pourtant j'ai été, moi aussi, littéralement transportée. Et j'ai compris pourquoi les gens le sont. Le Führer exposait des idées merveilleuses qui vous enflammaient, et vous aviez l'impression, en l'écoutant, qu'il n'existait pas d'autre façon de penser que la sienne et qu'un monde nouveau surgirait si on le suivait. Je ne puis exprimer convenablement ce que j'ai ressenti, mais je mettrai par écrit tout ce dont je me souviens, et ensuite je vous le ferai lire. Vous pourrez ainsi juger de l'effet produit par ses paroles. » Je lui répondis que c'était là une très bonne idée, et le lendemain, elle revenait. « Je me demande, me dit-elle, si vous allez me croire. J'ai

commencé à mettre sur le papier ce que j'ai entendu, tout ce qu'a dit Hitler. Mais c'est affreux, je n'ai pratiquement rien à écrire, je ne puis arriver à retrouver une seule phrase émouvante. J'ai les mots dans ma tête, mais quand je les écris, ils ne me paraissent plus avoir le même sens. En fait, ils semblent même complètement dépourvus de sens. Je ne comprends vraiment pas. » Lord Altamout marqua un temps d'arrêt.

— Cela vous montre, reprit-il, au bout d'un instant, un des dangers dont on n'a pas toujours conscience. Danger réel, cependant. Il existe des gens capables de communiquer aux autres un enthousiasme délirant, une sorte de vision extraordinaire de la vie et des événements à venir. Et ce n'est pas véritablement par ce qu'ils disent qu'ils parviennent à ce résultat. Ce ne sont pas les mots que vous entendez qui agissent, ce ne sont même pas les idées exposées. C'est autre chose : le pouvoir magnétique que possèdent un petit nombre d'hommes et qui leur permet de créer une vision et de la communiquer aux auditeurs. C'est le ton de la voix, peut-être même une émanation, un fluide qui vient directement de leur chair, je ne sais pas. Mais cela existe, c'est incontestable. De telles personnes possèdent une puissance réelle. Ils peuvent ainsi créer une croyance en un certain mouvement, en certains actes à accomplir et qui conduiront à un nouveau paradis terrestre. Et les gens accepteront cette croyance, lutteront et même se feront tuer pour elle s'il le faut.

Il baissa un peu la voix et ajouta :

— Jan Smuts[8] disait : « La puissance peut être une grande force créatrice, mais elle peut aussi être diabolique. »

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire, intervint Sir Stafford. C'est intéressant, et il se peut, effectivement, qu'il y ait une part de vérité dans tout cela.

— Bien entendu, vous pensez que c'est exagéré.

— Je me garderai bien de me prononcer. Il arrive fréquemment que les choses qui paraissent exagérées ne le soient pas du tout. Ce sont probablement des idées qu'on n'avait jamais entendu exprimer auparavant et auxquelles on n'avait même pas songé. Mais puis-je poser une simple question ? Que fait-on pour lutter contre cet état de choses ?

— Dès qu'on soupçonne leur existence, il faut découvrir la vérité, répondit Lord Altamout. Il faut trouver d'où vient l'argent, d'où émanent les idées, et qui dirige la machine, si je puis ainsi m'exprimer. Il faut qu'il y ait un chef du personnel aussi bien qu'un directeur général. C'est cela que nous essayons de faire. Et nous aimerions que vous acceptiez de nous aider.

Ce fut une des rares occasions où Sir Stafford se sentit pris au dépourvu. Quoi qu'il eût éprouvé en d'autres circonstances, il était

toujours parvenu à rester imperturbable. Il n'en fut pas de même cette fois. Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui : Mr. Robinson était impassible, la bouche entrouverte sur ses fausses dents ; Sir James Kleek, qui était pourtant un brillant causeur, se taisait ; Lord Altamont était immobile dans son grand fauteuil dont le haut dossier encadrait sa tête, et il ressemblait, dans la lumière tamisée de la pièce, à quelque saint dans une niche de cathédrale. Ascétique, tout à fait Quatorzième siècle. Oui, il avait été célèbre, en son temps, mais il était maintenant bien vieux. D'où probablement, la nécessité d'avoir recours à Kleek et de se reposer sur lui. Les yeux de Sir Stafford se posèrent ensuite sur la froide et énigmatique créature qui l'avait conduit jusque-là : la comtesse Renata Zerkowski, alias Daphné Theodofanous, alias Mary Ann. Son visage ne laissait rien transparaître de ses pensées, et elle ne le regardait même pas. Il ne restait plus que Horsham, de la Sécurité du Territoire. Sir Stafford fut surpris de lui voir arborer un léger sourire.

— Voyons, dit Sir Stafford, qu'est-ce que je viens faire dans tout cela ? Que suis-je censé connaître ? Je ne me distingue nullement dans ma profession, vous le savez, et on ne pense pas grand bien de moi aux Affaires Étrangères.

— Nous ne l'ignorons pas, répondit Lord Altamont.

Ce fut au tour de Kleek de sourire.

— Cela vaut peut-être aussi bien, déclara-t-il.

Puis, apercevant Lord Altamont qui fronçait un peu les sourcils en le regardant, il s'empressa d'ajouter :

— Excusez-moi.

— Il n'est pas question de savoir ce que vous avez fait dans le passé, ni de s'occuper de l'opinion que les gens peuvent avoir de vous. Nous ne sommes pas, en ce moment, assez nombreux au sein de cette commission, et si nous vous demandons de vous joindre à nous c'est parce que nous pensons que vous possédez certaines qualités qui peuvent s'avérer utiles.

Stafford Nye se tourna vers Horsham.

— Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il. Je ne puis croire que vous soyez d'accord.

— Et pourquoi donc ?

— Où sont donc mes « qualités », pour reprendre le terme qui vient d'être employé ? Bien franchement, je ne parviens pas moi-même à les voir.

— Vous n'avez pas le culte des héros, vous ne considérez pas les autres avec la valeur qu'on leur octroie ou qu'ils s'octroient eux-mêmes. Vous savez les juger et percer à jour les mystifications. Voilà pourquoi nous faisons appel à vous.

Ce n'est pas un garçon sérieux[9]. Cette phrase traversa aussitôt

l'esprit de Sir Stafford, et il se dit que c'était là une bien curieuse raison de le choisir pour l'accomplissement d'une tâche délicate.

— Je me dois de vous prévenir, dit-il, que j'ai un défaut que l'on a fréquemment mis en lumière et qui m'a coûté plusieurs missions importantes. Je ne puis être considéré comme suffisamment sérieux pour que l'on m'emploie à une tâche de cette importance.

— Croyez-le si vous voulez, reprit Horsham, c'est précisément là une des raisons qui militent en votre faveur. C'est bien exact, n'est-ce pas, my lord ?

Lord Altamount approuva d'un signe.

— Laissez-moi vous dire que, bien souvent, dans la vie publique, un des ennuis les plus graves provient du fait que, parmi les gens qui occupent un poste en vue, beaucoup se prennent trop au sérieux. Nous pensons que ce ne sera pas votre cas. Et Mary Ann est du même avis.

Sir Stafford tourna la tête. La jeune femme n'était donc plus la comtesse Zerkowski, elle était redevenue simplement Mary Ann.

— Excusez-moi de vous poser cette question, dit-il, mais qui êtes-vous réellement ? Êtes-vous une authentique comtesse ?

— Tout ce qu'il y a de plus authentique. Mon père était de haute naissance, excellent chasseur, tireur d'élite, et il possédait en Bavière un château très romantique mais quelque peu délabré, château qui existe encore, d'ailleurs. Je suis donc apparentée à cette caste du monde européen qui est restée horriblement snob en ce qui concerne la naissance.

— Que vient faire Daphné Theodofanous dans tout cela ?

— C'est un nom très utile sur un passeport. Ma mère était grecque.

— Et Mary Ann ?

Un léger sourire apparut sur les lèvres de la jeune femme, et elle regarda Lord Altamount, puis Mr. Robinson.

— C'est peut-être, répondit-elle, parce que je suis une sorte de bonne à tout faire, qui va d'un endroit à l'autre, observe, transporte des objets divers, balaie sous le paillason, fait n'importe quoi pour démêler la situation.

Elle se tourna encore vers Lord Altamount.

— Ai-je raison, oncle Ned ?

— Entièrement, mon enfant. Vous êtes Mary Ann, et vous le resterez toujours, en ce qui vous concerne.

— Transportiez-vous un objet quelconque, le jour où je vous ai rencontrée à Francfort ? reprit Sir Stafford.

— Oui. Et on ne l'ignorait pas. Si vous n'étiez pas venu à mon aide, si vous n'aviez pas bu cette bière qui aurait pu être empoisonnée, après m'avoir prêté votre manteau, je ne serais pas ici en ce moment.

— Que transportiez-vous ? Mais peut-être n'ai-je pas le droit de

poser cette question ? Y a-t-il des choses que je ne saurai jamais ?

— Des quantités, oui. Et des quantités d'autres sur lesquelles vous n'aurez pas le droit de poser des questions. Cependant, je crois que je vais répondre à celle-ci. Du moins, si on m'y autorise.

À nouveau, ses yeux se portèrent sur Lord Altamount.

— Je fais entièrement confiance à votre jugement, répondit le vieillard.

— J'apportais un acte de naissance, annonça la jeune femme. Je ne vous en dis pas plus, et il sera inutile de me demander d'autres précisions à ce sujet.

Les yeux de Sir Stafford firent le tour de l'assemblée.

— Fort bien, dit-il. J'accepte de me joindre à vous. Je suis flatté que vous ayez sollicité mon concours. Que faisons-nous maintenant ?

— Dès demain, répondit Mary Ann, nous partons tous les deux pour le continent. Vous savez peut-être qu'un festival musical a lieu en Bavière. C'est une chose relativement nouvelle, puisqu'il a été créé il y a seulement deux ans. Il porte un nom allemand interminable qui signifie *La Compagnie des Jeunes Chanteurs*. L'association est patronnée par les gouvernements de plusieurs pays. Elle est en opposition avec les festivals et les productions de Bayreuth, car la musique qu'on y exécute est principalement moderne. On donne ainsi aux jeunes compositeurs l'occasion de faire connaître leurs œuvres. Naturellement, certains pensent beaucoup de bien de cette organisation, tandis que d'autres la répudient et la traitent avec mépris.

— J'ai, en effet, lu quelque chose à ce sujet. Devons-nous assister à un de ces concerts ?

— Nous avons déjà des places retenues pour deux d'entre eux.

— Ce festival a-t-il donc une signification particulière pour notre enquête ?

— Non, mais cela nous permet de nous rendre dans cette région avec un but avoué.

Sir Stafford jeta un coup d'œil à ses compagnons.

— Dois-je prendre des instructions, obtenir un ordre de mission ?

— Pas dans le sens où vous l'entendez, répondit Lord Altamount. Vous partez en voyage d'exploration, sans rien savoir d'autre que ce que vous savez en ce moment. C'est plus sûr.

— L'Allemagne et l'Autriche sont-elles donc le centre des activités qui nous intéressent ?

— Il s'y trouve, en tout cas, un des centres d'intérêt.

— Mais pas le seul ?

— En vérité, même pas le principal. Il y a, dans le monde, d'autres points chauds, si je puis ainsi m'exprimer. Et notre travail consiste précisément à découvrir l'importance de chacun d'eux.

— Et je ne dois rien savoir de ces autres centres d'intérêt ?

— Il est inutile que vous en sachiez trop. Nous avons des raisons de supposer que le plus important d'entre eux a son quartier général en Amérique du Sud. Deux autres se trouvent aux États-Unis – l'un en Californie, l'autre à Baltimore. Il y en a aussi un en Suède, et un autre en Italie. Au cours des dix derniers mois, les choses ont pris une certaine extension, puisque le Portugal et l'Espagne possèdent aussi des centres, mais de moindre importance. Et il ne faut pas oublier de mentionner Paris, bien entendu. En dehors de ces centres, d'autres sont en formation mais n'ont pas encore atteint leur plein développement.

— Voulez-vous parler de la Malaisie et du Vietnam ?

— Non. Cela appartient plutôt au passé, et il n'y avait là qu'un prétexte pour soulever l'indignation et déclencher la violence dans les milieux d'étudiants. Ce que l'on cherche à provoquer – il faut bien vous pénétrer de cette idée – c'est la révolte des jeunes contre les différents gouvernements, contre l'autorité des parents, contre les religions au sein desquelles ils ont été élevés. On veut établir le culte sans cesse croissant de la violence. La violence non point comme un moyen de gagner de l'argent, mais pour l'amour de la violence elle-même. C'est là-dessus que l'on veut mettre l'accent, c'est cela qui a, pour les gens intéressés, la plus haute signification.

— Et la drogue ?

— Le culte de la drogue a été créé et stimulé de propos délibéré. Des sommes considérables ont été ramassées de cette façon, mais nous ne pensons pas que ce soit là le seul et unique but.

— Non, intervint Mr. Robinson. Il y a des gens qui sont appréhendés et traduits devant les tribunaux, les trafiquants sont poursuivis, mais il y a, derrière tout cela, autre chose qu'une simple affaire de drogue. La drogue n'est qu'un moyen de se produire de l'argent qui sera ensuite utilisé à d'autres fins.

— Mais qui...

Sir Stafford laissa en suspens la question qu'il allait poser.

— QUI, QUOI, POURQUOI et OÙ ? Tels sont les quatre aspects de ces affaires et les questions que l'on peut se poser. Eh bien ! c'est ce qu'il vous faut découvrir, en collaboration avec Mary Ann. C'est là votre mission, et elle n'est pas des plus faciles. Rappelez-vous surtout qu'une des choses les plus difficiles qu'il y ait au monde c'est de garder un secret.

Stafford Nye considéra avec intérêt le visage adipeux et jaunâtre de son interlocuteur. Peut-être la raison de la puissance de cet homme dérivait-elle précisément du fait qu'il savait garder les secrets qu'il détenait.

— Si vous êtes au courant d'une chose, poursuivit Mr. Robinson

avec un sourire de ses grandes dents, la tentation est grande de faire étalage de vos connaissances. Ce n'est pas que vous vouliez délibérément fournir des renseignements, ce n'est pas que vous ayez été payé pour le faire, c'est simplement que vous souhaitez montrer votre importance. Ce n'est pas plus compliqué que cela. En fait, tout est simple, en ce monde. *Très* simple. C'est ce que les gens ne comprennent pas.

La comtesse se leva, aussitôt imitée par Sir Stafford.

— J'espère que vous dormirez bien, dit Mr. Robinson avec un sourire.

— J'en suis certain, répondit Sir Stafford avant de quitter la pièce en compagnie de Renata.

LIVRE 2
VOYAGE VERS SIEGFRIED

CHAPITRE X

La châtelaine

Ils sortirent du Théâtre du Festival pour respirer l'air frais de la nuit. Renata portait une splendide robe de velours noir, et Sir Stafford était, lui aussi, en tenue de soirée.

— Le public est très distingué, murmura le diplomate anglais. Tous ces gens paraissent avoir beaucoup d'argent, et cependant il y a parmi eux une grande quantité de jeunes. On ne croirait pas qu'ils puissent se permettre de telles folies.

— Oh ! ces choses-là peuvent s'arranger aisément. Et c'est ce qu'on a fait. Incontestablement.

— Une sorte de subvention pour l'élite de la jeunesse ?

— Quelque chose comme cela, oui.

Ils se mirent en route pour le plus petit des deux restaurants qu'ils apercevaient au-dessus d'eux, à flanc de colline.

— Nous avons environ une heure pour le repas, je crois ? dit Sir Stafford.

— Théoriquement, oui. Mais, en réalité, nous pouvons compter sur une heure un quart.

— J'ai eu l'impression que la plupart des spectateurs sont de vrais mélomanes.

— La plupart, oui. C'est important, vous savez.

— Pourquoi est-ce important ?

— Je veux dire que l'enthousiasme doit être sincère. Aux deux extrémités de l'échelle.

— Je ne saisis pas très bien, je l'avoue.

— Ceux qui organisent la violence et la pratiquent doivent aussi l'aimer, la désirer ardemment. Il en va de même pour la musique. Les oreilles doivent savoir apprécier chaque instant de l'harmonie et de la beauté de l'œuvre. C'est un jeu où il est pratiquement impossible de feindre.

— Peut-on combiner la violence et l'amour de l'art ?

— Ce n'est peut-être pas toujours facile, mais je suis persuadée que bien des gens peuvent y parvenir. Mais il est plus sûr, en vérité, de ne pas jouer les deux rôles.

— Oui, mieux vaut la simplicité, comme dirait notre ami Robinson. Que les amateurs de musique aiment la musique, et que les adeptes de la violence aiment la violence. C'est cela que vous voulez

dire ?

— Oui.

— J'ai beaucoup apprécié les deux journées que nous venons de passer ici, ainsi que les deux concerts auxquels nous avons assisté. Pourtant, je n'ai pas goûté toute la musique que nous avons entendue, car mon éducation en la matière n'est peut-être pas assez moderne. Par contre, les vêtements m'ont plu.

— Vous voulez parler des costumes de scène ?

— Non. Je veux parler des vêtements des spectateurs. Les soies et les velours, les chemises à jabot des hommes, les coiffures des femmes, ce luxe très Dix-septième siècle qui fait penser aux tableaux de Van Dyck.

— Oui, vous avez raison.

— Cependant, je ne vois toujours pas ce que cela signifie et pourquoi nous sommes ici. Je n'ai rien appris, je n'ai rien découvert.

— Il ne faut pas faire preuve d'impatience. Nous sommes en présence d'un spectacle somptueux, soutenu et demandé – exigé, peut-être – par la jeunesse, et organisé par...

— Par qui ?

— Nous l'ignorons encore. Mais nous le saurons.

— J'admire votre assurance.

Ils entrèrent au restaurant.

La chère était savoureuse, quoique sans recherche excessive. À plusieurs reprises, on leur adressa la parole. Deux personnes reconnurent Sir Stafford et exprimèrent leur surprise et leur plaisir de le retrouver là. Renata avait, elle, un cercle de connaissances plus étendu, notamment parmi les étrangers : la plupart étaient allemands ou autrichiens, mais il y avait aussi deux Américains qui vinrent la saluer. On n'échangea, d'ailleurs, que des banalités sur la musique ou sur les personnes rencontrées. Personne, en effet, n'avait de temps à gaspiller, puisque l'entracte prévu pour le repas ne devait guère dépasser une heure.

La jeune comtesse et son chevalier servant regagnèrent leurs places dès après le dîner, afin d'entendre les deux derniers morceaux du programme : un poème symphonique d'un jeune compositeur du nom de Solukonov et intitulé *Désintégration de la Joie*, et, pour terminer, l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*.

Lorsqu'ils ressortirent, la voiture mise à leur disposition les attendait pour les ramener à l'unique hôtel du village. Au moment où Sir Stafford souhaitait bonne nuit à Renata, devant la porte de sa chambre, elle se pencha vers lui pour lui murmurer :

— Quatre heures du matin. Soyez prêt.

Il était en effet quatre heures moins trois minutes, le lendemain matin, lorsque Sir Stafford perçut un léger grattement à sa porte.

— La voiture nous attend, annonça la jeune femme dès qu'il eut ouvert.

À midi, ils déjeunèrent dans une petite auberge de campagne. Le temps était splendide, ainsi que le paysage. Pourtant, Sir Stafford ne pouvait encore s'empêcher de se demander ce qu'il faisait là. Il comprenait de moins en moins sa compagne qui ne prononçait que de rares paroles. Où le conduisait-elle, et dans quel but ? Enfin, comme le soleil commençait déjà à descendre à l'horizon, il se hasarda à l'interroger.

— Où allons-nous ? Puis-je vous le demander ?

— Bien sûr.

— Je puis le demander, mais vous ne répondrez pas. C'est cela, n'est-ce pas ?

— Je pourrais répondre, vous faire part de certaines choses, mais que signifieraient-elles pour vous ? Je crois, au contraire, que si vous me suivez sans que je vous aie préparé par des explications, votre impression première n'en sera que plus valable.

Il la regarda pensivement, assise auprès de lui dans son manteau de tweed bordé de fourrure.

— Mary Ann ? murmura-t-il.

Elle secoua doucement la tête.

— Non, répondit-elle à mi-voix. Pas maintenant.

— Oui, je comprends. Vous êtes encore la comtesse Zerkowski.

— Pour l'instant, je suis encore la comtesse Zerkowski, c'est vrai.

— Est-ce que nous nous trouvons ici dans votre pays ?

— Plus ou moins. Lorsque j'étais petite fille, nous venions chaque année, à l'automne, passer un certain temps dans un château situé à quelques milles seulement d'ici.

— C'est aussi le pays d'Hitler, n'est-ce pas ? Nous ne devons pas être loin de Berchtesgaden.

— Berchtesgaden se trouve, en effet, un peu au nord-est.

— Vos parents, vos amis avaient-ils accepté Hitler ? Croyaient-ils en lui ? Mais peut-être ne devrais-je pas poser des questions de cet ordre ?

— Ils le détestaient, ainsi que tout ce qu'il représentait. Mais ils criaient « Heil Hitler ! » comme tout le monde. Ils acceptaient l'état de fait. Que pouvaient-ils faire d'autre ? Qui, à cette époque, aurait pu agir autrement ?

— Nous nous dirigeons vers les Dolomites, me semble-t-il.

— Qu'importe l'endroit où nous sommes et celui où nous allons.

— Ne faisons-nous pas un voyage d'exploration ?

— Certes. Mais ce n'est pas la géographie qui nous intéresse. Nous allons rendre visite à une personnalité.

Stafford leva les yeux vers les hauteurs qui se dressaient fièrement vers le ciel.

— Vous me donnez presque l'impression que nous allons rencontrer le fameux Homme des Montagnes.

— Vous voulez parler du Maître des Assassins qui tenait ses disciples sous l'empire des drogues afin qu'ils puissent tuer pour lui, sachant qu'eux-mêmes seraient tués à leur tour, mais croyant fermement qu'ils seraient aussitôt admis au paradis des Musulmans où ils trouveraient de belles femmes, du hachisch, des rêves érotiques et un bonheur sans fin.

Elle s'interrompt pour reprendre au bout d'un instant :

— Je suppose qu'au cours des siècles, il y a toujours eu de par le monde des tribuns qui soulevaient l'enthousiasme des foules, des hommes capables de faire croire en leur génie et de faire mourir les autres pour eux. Et pas seulement les Assassins. Des Chrétiens aussi.

— Des Chrétiens ? Lord Altamount, par exemple.

— Pourquoi citez-vous Lord Altamount ?

— L'autre soir, il m'est soudain apparu comme sculpté dans la pierre, au milieu d'une cathédrale gothique.

— Il se peut, effectivement, que l'un de nous vienne à mourir. Peut-être plusieurs...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Je pense parfois à autre chose. À un passage du Nouveau Testament. Je crois que cela se trouve dans l'Évangile selon saint Luc. Le Christ, durant la dernière cène, dit à ses disciples : « Cependant voici que la main de celui qui me livre est avec moi à cette table. » L'un des disciples du Christ était habité du démon. Et, selon toute probabilité, l'un d'entre nous l'est aussi.

— Croyez-vous que ce soit possible ?

— Presque certain. Et c'est quelqu'un que nous connaissons et en qui nous avons confiance, quelqu'un qui s'endort la nuit en rêvant non point de martyrs mais de trente deniers, et qui s'éveille avec la sensation de les avoir dans sa main.

— Un homme poussé par l'amour de l'argent ?

— Ou peut-être par l'ambition.

La jeune femme se tut un moment pour continuer sur un ton pensif :

— J'avais autrefois, dans les services diplomatiques, une amie qui avait dit un jour à une Allemande combien elle avait été émue par une représentation de la Passion. Et l'Allemande lui avait répondu d'un ton méprisant : « Vous ne comprenez pas. Nous autres, Allemands, n'avons

nul besoin d'un Jésus-Christ. Nous avons Adolf Hitler. » Il s'agissait d'une femme fort ordinaire, et très sympathique, au demeurant. Mais elle éprouvait ces sentiments, comme des quantités de gens à cette époque. Hitler était un orateur étonnant. Il parlait, et le peuple écoutait, acceptant le sadisme, les chambres à gaz, les tortures de la Gestapo.

Mary Ann haussa les épaules, puis ajouta d'une voix plus calme :

— C'est tout de même étrange que vous ayez dit cela.

— Que j'aie dit quoi ?

— L'Homme des Montagnes.

— Allez-vous prétendre qu'il existe véritablement un Homme des Montagnes ?

— Pas un homme. Mais peut-être une femme.

— Une femme ! Comment est-elle ?

— Vous la verrez ce soir.

— Où devons-nous donc aller, ce soir ?

— Dans le monde.

— Il me semble qu'il y a longtemps que vous avez cessé d'être

Mary Ann...

— Il vous faudra attendre que nous reprenions l'avion.

— J'ai l'impression qu'il est très mauvais pour le moral de vivre dans les hauteurs, répondit Stafford d'un air pensif.

— Sur le plan social ?

— Non. Sur le plan purement géographique. Si vous habitez un château situé au sommet d'une montagne et dominant le reste du monde, cela vous conduit à mépriser les gens du commun, ne croyez-vous pas ? Vous êtes au sommet, vous êtes donc le maître. C'est ce sentiment que devait éprouver Hitler, à Berchtesgaden, et c'est peut-être ce que ressentent ceux qui escaladent les montagnes lorsqu'ils abaissent leurs regards vers la vallée et les gens qui y habitent.

— Il vous faudra faire très attention, ce soir, car la partie risque d'être délicate à jouer.

— Avez-vous des instructions particulières, en ce qui me concerne ?

— Vous êtes simplement un mécontent. Un homme dressé contre l'ordre établi et les conventions. Un révolté, mais un révolté discret. Pensez-vous pouvoir jouer ce rôle ?

— J'essaierai.

Le paysage devenait de plus en plus désolé et aride. La grosse voiture gravissait les routes tortueuses, traversant de temps à autre de petits villages de montagne.

— Où allons-nous, Mary Ann ?

— Dans un nid d'aigle.

Après un dernier virage en épingle, la route s'enfonça dans la

forêt. Par instants, on apercevait des daims et d'autres animaux sauvages. On entrevoyait aussi des hommes en vestes de cuir, armés de fusils. Des gardiens, se dit Sir Stafford. Et soudain, on arriva en vue d'un énorme château qui se dressait, imposant, au haut de la montagne. Une partie était en ruine, mais une autre, très importante, avait été restaurée. La construction était à la fois massive et magnifique. On avait l'impression de se trouver devant les vestiges d'une puissance passée, une puissance appartenant à des siècles révolus.

— C'était là, autrefois, le grand-duché de Liechtenstolz, expliqua Renata. Et le château a été construit en 1790 par le grand-duc Ludwig.

— Qui l'habite maintenant ? Le grand-duc actuel ?

— Non. Les grands-ducs ont disparu depuis longtemps.

— Alors, qui ?

— Une personne qui possède la puissance moderne.

— L'argent ?

— Oui, bien sûr.

— Y rencontrerons-nous Mr. Robinson, arrivé par la voie des airs pour nous accueillir ?

— C'est bien la dernière personne au monde que vous risquiez de rencontrer ici, je vous le certifie.

— Dommage. Il me plaît assez. Il est très important, n'est-ce pas ? Mais qu'est-il véritablement ? De quelle nationalité ?

— Je ne crois pas que personne ne l'ait jamais su d'une façon formelle, car chacun semble avoir une opinion différente sur la question. Certains le disent turc, d'autres arménien, d'autres encore hollandais, et beaucoup affirment qu'il est tout simplement anglais. J'ai aussi entendu suggérer que sa mère aurait pu être une esclave circassienne, une grande-duchesse russe, une bégum hindoue... Vous voyez que vous avez le choix. Mais, en réalité, personne n'en sait rien. On m'a également assuré un jour que sa mère était une certaine Miss McLellan, originaire d'Écosse. Et je crois que cette affirmation est aussi vraisemblable que n'importe quelle autre.

La voiture venait de s'arrêter devant un portique monumental. Le chauffeur se précipita pour ouvrir la portière. Deux domestiques en livrée descendirent les marches du perron et saluèrent les arrivants avec ostentation, avant de se charger des bagages, lesquels étaient nombreux. Stafford Nye s'était demandé, à son départ d'Angleterre, pourquoi on lui avait conseillé d'en emporter une telle quantité, mais il commençait à en comprendre la nécessité, dans certaines circonstances.

Le gong du dîner ramena Renata et son compagnon dans le hall du rez-de-chaussée. La jeune femme était vêtue d'une longue robe de velours rouge sombre, elle portait un collier de rubis et une tiare de rubis également.

Un domestique ouvrit une porte et annonça :

— Comtesse Zerkowski, Sir Stafford Nye.

Stafford s'immobilisa un instant sur le seuil, le souffle coupé, car il ne s'attendait à rien de tel. La salle dans laquelle il pénétrait en compagnie de Renata, immense et de style rococo, comprenait une profusion de fauteuils et de sofas, et les murs étaient couverts de riches tentures de velours et de brocart. Tout autour, étaient accrochés des tableaux de valeur inestimable parmi lesquels il reconnut immédiatement un Cézanne, un Matisse et un Renoir.

Assise dans un immense fauteuil qui ressemblait quelque peu à un trône, se tenait une femme énorme. Une vraie baleine, songea Sir Stafford qui ne trouva pas de terme plus approprié. Elle avait un gros visage bouffi et adipeux, aussi blême qu'un fromage frais et agrémenté de trois ou quatre mentons tremblotants. Elle était vêtue d'une robe de satin orange et coiffée d'une tiare compliquée ornée de pierres précieuses. Ses mains, qui reposaient sur les bras de son fauteuil, étaient également énormes et grasses, avec des doigts boudinés et quasi informes, dont chacun portait une bague ornée d'une grosse pierre. Sir Stafford distingua un rubis, un saphir, un diamant, une pierre d'un vert pâle qu'il ne connaissait pas et qui pouvait être une chrysoprase, ainsi qu'une autre de couleur paille qui devait être une topaze ou un diamant jaune.

Dans ce visage informe brillaient deux petits yeux noirs, qui faisaient penser à deux raisins enchâssés dans un énorme beignet. Et ces yeux dévisageaient le nouveau venu que Renata venait d'amener, le jugeant, le jaugeant, l'examinant sous toutes ses coutures. Sir Stafford se demandait encore pour quelle raison il avait été conduit jusque-là. « Il faut, se disait-il, que je sache ce que veut cette femme. Il faut que je m'y emploie, de mon mieux, sinon... »

Sinon, il imaginait presque l'énorme et imposante châtelaine levant sa main chargée de bagues et ordonnant d'une voix impitoyable en s'adressant à ses robustes valets : « Qu'on l'emmène et qu'on le précipite par-dessus les créneaux. »

Mais c'était ridicule. De telles choses ne se produisaient plus, de nos jours, et Sir Stafford se demandait une fois de plus dans quelle pièce, dans quelle mascarade il était en train de jouer.

— Vous êtes extrêmement ponctuelle, mon enfant.

La voix était rauque et asthmatique. Et cependant, elle avait dû, autrefois, avoir de la force et peut-être même une certaine beauté.

Renata s'avança, esquissa une révérence, prit la main de la vieille femme et la baisa avec déférence.

— Permettez-moi de vous présenter Sir Stafford Nye, dit la jeune femme. La comtesse Charlotte von Waldausen.

Sir Stafford vit se tendre vers lui la grosse main adipeuse sur laquelle il se pencha, lui aussi, tandis que la vieille comtesse faisait une remarque qui ne laissa pas de le surprendre.

— Je connais votre grand-tante.

Il prit un air stupéfait, ce qui parut amuser son interlocutrice qui fit entendre un rire étrange et discordant.

— Ou plutôt, je la connaissais autrefois. Mais il y a bien des années que je ne l'ai vue. Nous étions jeunes filles, en ce temps-là, et nous habitions Lausanne. Elle est plus âgée que moi, d'ailleurs. Est-elle en bonne santé ?

— En excellente santé, compte tenu de son âge. Mais elle est affligée d'arthrite et de rhumatismes.

— Ce sont là les misères de la vieillesse. Elle devrait se faire faire des piqûres de procaine. C'est le traitement que pratiquent les médecins d'ici, et cela donne des résultats surprenants. Sait-elle que vous êtes venu me rendre visite ?

— Je suppose qu'elle n'en a pas la moindre idée. Elle sait seulement que nous devons nous rendre à ce festival de musique moderne.

— Ces concerts vous ont-ils plu ?

— Énormément. Et la salle est splendide, n'est-ce pas ?

— C'est une des plus belles qui soient. Savez-vous combien en a coûté la construction ?

La comtesse Charlotte mentionna une somme énorme, se chiffrant par plusieurs millions de marks, et elle parut satisfaite de voir la stupéfaction se peindre sur le visage de son visiteur.

— Il n'y a rien que l'argent ne puisse faire, reprit-elle, à condition de savoir en user avec habileté et discrimination. On peut tout avoir avec de l'argent.

Elle avait prononcé ces dernières paroles avec une joie intense et un petit mouvement des lèvres que Sir Stafford trouva déplaisant et même un peu sinistre.

— Je m'en aperçois ici, dit-il en jetant autour de lui un regard admiratif.

— Je constate avec plaisir que vous êtes amateur d'art. Là, sur ce mur, se trouve le plus beau Cézanne qu'il y ait au monde. Certains prétendent que celui du Metropolitan Opera de New York est plus beau, mais c'est inexact. Le meilleur Cézanne, le meilleur Matisse, les meilleurs tableaux de cette grande école sont ici. Dans ce repaire de montagne.

— C'est merveilleux. Absolument merveilleux.

On servit des rafraîchissements, mais la vieille comtesse ne but rien. Sans doute devait-elle surveiller sa tension.

— Et où donc avez-vous rencontré cette enfant ? demanda-t-elle.

Était-ce un piège ? Sir Stafford n'en savait rien. Il fallait pourtant prendre une décision.

— À l'ambassade américaine de Londres, répondit-il.

— Ah oui ! C'est, en effet, ce que j'avais entendu dire. Et comment va Milly Jean, notre belle héritière du Texas ? Comment l'avez-vous trouvée ?

— Très séduisante. Elle a beaucoup de succès à Londres.

— Et cet ennuyé Sam Cortman ?

— Je pense que c'est un homme extrêmement valable.

Le dragon des montagnes fit entendre une sorte de gloussement.

— Ha, ha ! Vous n'êtes pas dépourvu de tact, n'est-ce pas ? Bah ! il fait ce qu'on lui dit de faire, comme tous les politiciens. Et puis, il n'est pas désagréable d'être ambassadeur à Londres. La belle Milly Jean pouvait bien faire ça pour lui. En fait, elle pourrait – avec tout l'argent qu'elle possède – lui faire obtenir n'importe quelle ambassade. Vous savez, je suppose, que son père est propriétaire de la moitié des puits de pétrole du Texas, qu'il a des terres immenses et même des mines d'or. Et de quoi a-t-elle l'air ? D'une gentille petite aristocrate, ni très brillante ni très riche. C'est suprêmement habile de sa part.

— Cela peut parfois présenter certaines difficultés, reconnut Sir Stafford.

— Et vous ? Êtes-vous riche ?

— Je le voudrais bien.

— Hum ! Le ministère des Affaires Étrangères n'est guère reconnaissant, de nos jours, n'est-ce pas ?

— Ma foi, je n'irai pas jusque-là. Après tout, on voyage, on rencontre des gens intéressants, et on a un aperçu de ce qui se passe dans le monde.

— Un aperçu, peut-être. Mais on ne voit pas tout.

— Ce serait difficile.

— Avez-vous jamais souhaité voir – comment dirai-je ? – ce qui se passe dans les coulisses ?

— On en a parfois une vague idée, répondit Sir Stafford en se tenant sur une prudente réserve.

— J'ai entendu murmurer que vous aviez parfois une vue assez peu conformiste des choses.

— Il y a certes des moments où je me sens un peu le mauvais sujet de la famille, reconnut Sir Stafford en riant.

La comtesse Charlotte se mit à rire, elle aussi.

— Vous n'avez pas de scrupules à avouer certaines choses de

temps à autre, je crois.

— À quoi bon feindre ? Les gens finissent toujours par apprendre ce que l'on voulait dissimuler.

La vieille dame le dévisagea avec attention.

— Que demandez-vous à la vie, jeune homme ?

Sir Stafford haussa les épaules. Ici, il fallait encore jouer serré.

— Rien, répondit-il.

— Allons, allons, dois-je croire cela ?

— Vous pouvez le croire. Je ne suis pas ambitieux. En ai-je donc l'air ?

— Non, je veux bien l'admettre.

— Je ne demande qu'à vivre confortablement, à manger à ma faim, à boire avec modération, et à avoir des amis qui me divertissent.

La comtesse se pencha un peu en avant sur son trône, battit deux ou trois fois des paupières et reprit d'une voix un peu sifflante :

— Êtes-vous capable d'éprouver de la haine ?

— Je considère que c'est là une perte de temps.

— Effectivement, on ne voit pas trace de ce sentiment sur votre visage. Cependant, je vous crois prêt à emprunter un certain chemin qui vous mènera en un endroit déterminé. Un chemin que vous suivrez en souriant d'un air insouciant. Et si vous trouvez les conseillers adéquats, les auxiliaires valables, vous pourriez atteindre tout ce que vous voulez. À condition d'être capable de vouloir.

— Qui n'est capable de vouloir ? dit Sir Stafford en hochant doucement la tête.

À ce moment-là, les valets de pied apparurent sur le seuil de la porte.

— Madame la comtesse est servie, annonça l'un d'eux.

Les grandes portes du fond s'ouvrirent alors, découvrant une somptueuse salle à manger brillamment illuminée par trois immenses lustres. Deux femmes d'âge moyen, vêtues de robes du soir sur lesquelles étaient épinglées des broches en diamants, s'approchèrent de la comtesse. Après s'être inclinées respectueusement, elles glissèrent chacune un bras sous son épaule et l'aidèrent à se lever.

— Allons dîner ! dit la comtesse Charlotte.

Elle se dirigea lentement vers la salle à manger, soutenue par les deux femmes. Debout, elle était encore plus imposante et plus monstrueuse. Elle ressemblait encore plus à une énorme masse de gelée tremblotante. Mais elle avait une extraordinaire personnalité, et elle s'en rendait compte. Renata suivit, escortée de Stafford.

On se serait cru dans une salle de banquet plutôt que dans une salle à manger. Il y avait là une garde du corps, composée de jeunes hommes grands et blonds et vêtus d'uniformes. À l'apparition de la comtesse Charlotte, ils tirèrent l'épée pour former une sorte de voûte

au-dessus de sa tête. La vieille dame se redressa et se dirigea d'une démarche solennelle vers une grande chaise de bois sculpté incrustée d'or et recouverte de brocart qui se trouvait à l'extérieur de la longue table.

Les jeunes gens qui composaient l'escorte de la comtesse étaient tous très beaux et robustes, et aucun ne paraissait âgé de plus de trente ans. Ils avaient l'air grave, et pas l'ombre d'un sourire n'effleurait leur visage. Il semblait à Sir Stafford qu'ils surgissaient d'un passé révolu antérieur à la guerre de 1939, ou bien qu'ils sortaient directement d'une superproduction du cinéma américain. Et, régnant sur tout cela, à l'extrémité de la table, imposante dans son fauteuil à allure de trône, se trouvait non point une reine, non point une impératrice, mais une vieille femme monumentale et d'une laideur presque repoussante. Qui était-elle ? Que faisait-elle ? Pourquoi ces gardes du corps et toute cette mise en scène qui ressemblait à une mascarade ?

D'autres convives arrivaient. Tous allèrent s'incliner devant la châtelaine avant de prendre leurs places à table, mais on ne procéda à aucune présentation. Stafford Nye, qui avait l'habitude de jauger rapidement les personnes qu'il rencontrait, essaya de classer celles-là dans son esprit. Il y avait là plusieurs hommes de loi, il en était certain, quelques financiers et deux ou trois officiers en civil. Ils faisaient partie, à n'en pas douter, de la Maison de la comtesse Charlotte, mais ils étaient aussi – dans le vieux sens féodal de l'expression – ceux qui étaient assis au « bas bout de la table ».

Le menu comprenait une hure de sanglier en gelée, de la venaison, un sorbet au citron, et un mille-feuilles monumental et somptueux. La vieille comtesse mangeait avec appétit, et même avec gourmandise. Bientôt, on perçut le ronflement du moteur d'une puissance voiture de sport qui passait sous les fenêtres. Et soudain, à l'intérieur de la vaste salle à manger, jaillit un grand cri :

— Heil ! Heil ! Heil, Franz !

Les jeunes gardes du corps s'étaient redressés, et ils s'éloignaient dans un ordre parfait, exécutant une manœuvre évidemment sue de longue date. Seule, la comtesse Charlotte resta immobile, tandis que les autres invités disparaissaient, semblables à des lézards apeurés s'enfonçant dans les fissures d'une muraille. Les jeunes gens tirèrent leurs épées pour saluer la comtesse qui inclina légèrement la tête, puis ils rengainèrent leurs armes et firent demi-tour pour quitter la pièce. La vieille dame les suivit des yeux, puis elle se tourna vers Renata et Stafford.

— Que pensez-vous de mes gardes du corps, de mes enfants ? demanda-t-elle. Mes enfants, oui. Y a-t-il un autre terme qui puisse s'appliquer à eux ?

— Ils sont vraiment magnifiques, déclara Sir Stafford.

La comtesse approuva d'un signe de tête et sourit, ce qui multiplia les rides de son visage, la faisant ressembler quelque peu à un crocodile. Mais déjà les portes se rouvraient toutes grandes pour laisser à nouveau le passage aux gardes du corps qui entrèrent en chantant, fort bien, d'ailleurs. Et Sir Stafford, après quelques années de musique pop, ressentit un indicible plaisir à écouter ces voix incontestablement cultivées. Ces hommes étaient peut-être les héros d'un monde nouveau, mais ce qu'ils chantaient, en tout cas, n'était nullement nouveau. C'était un arrangement sur des thèmes wagnériens. Et là-haut, dans la galerie qui courait autour de la pièce, était disposé un orchestre qui les accompagnait. Ils formèrent à nouveau la haie, de chaque côté de la porte. Mais, cette fois, ce n'était pas en l'honneur de la vieille châtelaine, toujours impassible sur son trône, attendant attentivement l'arrivée de quelqu'un.

L'orchestre attaqua les premières mesures du leitmotiv de Siegfried, et *il* entra, passant, très digne, entre les deux rangées de gardes. Grand et blond avec des yeux bleus, magnifique de proportions, c'était le plus beau jeune homme que Sir Stafford eût jamais vu. Il avait l'air de sortir d'un monde de légendes et de héros, tant il avait en lui de beauté et de force, d'assurance et même d'arrogance.

Parvenu devant la vieille comtesse, il s'arrêta, mit un genou en terre et lui baisa la main. Puis, se relevant, il tendit le bras, à la manière nazie, et cria :

— Heil !

Il regarda ensuite autour de lui, parut reconnaître Renata, mais ce fut Sir Stafford qui retint son attention. Prudence ! se dit le diplomate anglais. Il lui fallait maintenant jouer le rôle qu'on lui avait assigné. Mais, au fond, quel était exactement ce rôle ?

— Nous avons donc des invités, ce soir, dit le héros blond.

Et, souriant avec l'arrogance d'un jeune homme qui se sait incommensurablement supérieur aux autres, il ajouta :

— Je vous souhaite la bienvenue à tous les deux.

Quelque part, dans les profondeurs du château, une cloche se mit à sonner. On eût dit le tintement un peu lugubre d'une cloche de monastère annonçant l'office du soir.

— Il vous faut maintenant aller vous reposer, décréta la vieille comtesse en s'adressant à ses hôtes. Nous nous retrouverons demain matin à onze heures. On va vous reconduire à vos appartements, et j'espère que vous dormirez bien.

C'était un congé royal. Renata leva le bras et se tourna vers le jeune homme aux cheveux blonds.

— Heil, Franz Joseph ! dit-elle.

Il leva le bras à son tour pour répondre :

— Heil !

La vieille dame reprit la parole.

— Vous plairait-il, demanda-t-elle à Renata et à Stafford, de commencer la journée de demain par une promenade en forêt ?

— Rien ne saurait m'être plus agréable, répondit Stafford.

— Et vous, mon enfant ?

— J'en serais également ravie.

— C'est parfait. Je donnerai des ordres en conséquence. Bonne nuit, donc. Je suis heureuse de vous avoir parmi nous. Franz Joseph, donnez-moi votre bras. Nous allons passer dans le boudoir chinois, car nous avons bien des choses à débattre, et il faudra que vous partiez de bonne heure, demain matin.

Les domestiques accompagnèrent Renata et Stafford jusqu'à leurs appartements. Quand ils se furent retirés, Stafford hésita un instant sur le seuil de la chambre de sa compagne. Ne serait-il pas souhaitable d'avoir un entretien avec elle ? Mais il renonça aussitôt à ce projet. Tant qu'ils étaient entourés par les murs du château, mieux valait faire preuve de prudence, car il n'était pas impossible que des microphones fussent dissimulés dans les cloisons.

Pourtant, il lui faudrait bien, tôt ou tard, poser quelques questions à la jeune femme, car certains détails éveillaient dans son esprit une appréhension nouvelle et de sinistres présages.

Les chambres à coucher étaient luxueuses, et cependant il s'en dégageait une atmosphère oppressante. Il se demanda combien de fois Renata avait déjà séjourné dans cet antique château.

CHAPITRE XI

La jeunesse

Le lendemain matin, Renata et Stafford, en tenue de cheval, déjeunèrent dans une petite salle à manger du rez-de-chaussée. Lorsqu'ils sortirent, leurs montures les attendaient déjà devant le perron. Tout était prévu et minutieusement réglé.

Ils se mirent en selle et s'engagèrent dans la grande allée du château.

— Le laquais m'a demandé si nous désirions qu'il nous accompagne, expliqua la jeune femme. Mais j'ai refusé, car je connais parfaitement les environs.

— Vous êtes déjà venue ici, si je comprends bien.

— Pas très souvent au cours de ces dernières années. Mais autrefois, oui.

Sir Stafford lança à sa compagne un coup d'œil pénétrant, mais elle feignit de n'avoir rien remarqué. Tandis qu'elle chevauchait à ses côtés – elle se tenait d'ailleurs remarquablement bien en selle – il observait à la dérobée son profil fin et aristocratique, son nez légèrement aquilin, son cou mince et long, le port gracieux et fier à la fois de sa tête.

Elle était belle. Et cependant, ce matin – il n'aurait su dire pourquoi – il se sentait vaguement mal à l'aise. Sa pensée se reporta à ce hall de l'aéroport de Francfort où il l'avait vue pour la première fois. La jeune inconnue qui était venue s'asseoir auprès de lui. Le verre de bière sur la table. Il avait accepté un risque certain, à ce moment-là. Mais tout cela était maintenant passé depuis longtemps et n'avait donc pu éveiller en lui ce trouble qu'il ressentait présentement.

Ils trottaient maintenant dans un chemin forestier. La propriété était belle, les arbres magnifiques. Au lointain, Sir Stafford aperçut quelques daims. C'était là le vrai paradis des chasseurs. Mais ce paradis ne contenait-il pas un serpent ? Il mit son cheval au pas. Renata et lui étaient seuls, il n'y avait autour d'eux aucun mur pouvant avoir des oreilles ou dissimuler un microphone. Le moment lui semblait venu de poser un certain nombre de questions.

— Qui est-elle ? demanda-t-il d'abord. Qui est cette femme ?

— La réponse est aisée. Si aisée, en vérité, que c'est presque incroyable.

— C'est-à-dire ?

— Elle représente le pétrole, le cuivre, les mines d'or d'Afrique du Sud, les armements suédois, le cobalt, le développement nucléaire. Elle est tout cela.

— Cependant, je n'avais jamais entendu parler d'elle.

— Elle ne tient nullement à ce que l'on soit au courant de son influence.

— Ces choses-là peuvent-elles donc se garder secrètes ?

— Facilement, à condition d'avoir assez de cuivre, de pétrole, d'armements et de tout le reste.

— Mais qui est véritablement cette femme ?

— Son grand-père était américain, et je crois qu'il possédait surtout des intérêts dans les compagnies de chemins de fer et dans les usines de conserves de Chicago. Il avait épousé une Allemande dont vous avez certainement entendu parler. On l'appelait la grosse Belinda. Héritière de son père, elle possédait la plus grande partie de la richesse industrielle de l'Europe.

— À eux deux, ils devaient être à la tête d'une fortune colossale.

— Certes. Mais la comtesse Charlotte ne s'est pas contentée de recueillir l'héritage. Elle est fort intelligente et a su faire fructifier son avoir. Elle a amassé des sommes fantastiques qu'elle a investies, prenant parfois conseil des autres, mais finissant généralement par suivre sa propre inspiration. L'argent appelant l'argent, elle est parvenue à accumuler une fortune incalculable.

— Que désirait-elle, au départ, et qu'a-t-elle obtenu ?

— La puissance.

— Habite-t-elle toujours dans ce château ?

— Elle se rend parfois en Amérique ou en Suède, mais assez rarement. C'est ici qu'elle préfère résider, au centre d'une immense toile d'araignée dont elle contrôle tous les fils. Les fils de la finance internationale. D'autres aussi.

— D'autres, dites-vous ?

— Oui. Les arts, la musique, la peinture, la littérature. Des êtres humains également. Des jeunes surtout.

— J'ai constaté, en effet, qu'elle possède une admirable collection de tableaux.

— Et vous ne les avez pas tous vus. Il y a, à l'étage supérieur du château, des galeries qui en sont remplies. On y trouve des Rembrandt, des Giotto, des Raphaël. Et je ne parle pas des cassettes contenant des bijoux uniques au monde.

— Et tout cela appartient à cette affreuse vieille femme ! Est-elle satisfaite, du moins ?

— Pas encore. Mais elle est en passe de l'être.

— Quel est maintenant son but ?

— Elle aime la jeunesse, et son rêve est de la contrôler

entièrement. Le monde est, en ce moment, plein de jeunes révoltés, ainsi qu'on l'a voulu, ainsi qu'on l'a obtenu grâce à la philosophie moderne, à la pensée moderne. Grâce aussi à d'autres moyens qu'elle finance.

— Mais comment peut-elle...

— Je ne puis vous le dire, car je l'ignore. Elle contrôle d'immenses ramifications et, en même temps, soutient d'étranges œuvres de bienfaisance, des philanthropes et des idéalistes, octroie des subventions aux étudiants, aux artistes et aux écrivains. Mais son plan n'est pas encore complet, car il comprend un renversement total de l'ordre établi, renversement qui doit aboutir à la création d'un nouveau paradis terrestre. C'est ce que l'on promet à l'humanité depuis des milliers d'années.

— Contrôle-t-elle aussi la drogue ?

— Oui. Sans conviction, mais seulement pour parvenir à courber les gens sous sa volonté, car la drogue est le moyen idéal pour hâter la disparition des faibles, de ceux dont elle pense qu'ils ne peuvent servir à rien dans la nouvelle société. Bien entendu, elle n'a jamais pris de drogue elle-même.

— Et la force ? On ne peut tout obtenir par la seule propagande.

— Bien sûr que non. La propagande n'est que la première étape, et derrière elle, se constituent de vastes armements. Des armes vont aux pays sous-développés, et de là sont expédiées ailleurs. C'est ainsi que des tanks, des canons et des armes nucléaires partent en direction de l'Afrique et des Mers du Sud. En Amérique du Sud, des forces s'organisent, des jeunes hommes et des jeunes femmes sont équipés et entraînés méthodiquement. Et il y a là, également, des dépôts d'armes considérables, et des moyens énormes sont mis en œuvre pour entreprendre une guerre chimique.

— Mais c'est un véritable cauchemar. Comment êtes-vous au courant de tout cela ?

— En partie parce qu'on me l'a dit, et en partie parce que j'ai contribué à découvrir certaines choses.

— Quelles sont vos relations entre cette femme et vous ?

Renata se mit à rire.

— Voyez-vous, il y a toujours derrière les grands projets quelque chose de cocasse ou de stupide. La comtesse Charlotte a été autrefois fort éprise de mon grand-père qui vivait dans un château situé à quelques kilomètres d'ici.

— Était-ce, lui aussi, un homme de génie ?

— Pas le moins du monde. C'était surtout un excellent chasseur, et un très bel homme passablement dissolu qui avait beaucoup de succès auprès des femmes. C'est pourquoi la vieille comtesse se considère un peu comme ma protectrice. Et je suis, en quelque sorte,

son esclave. Je travaille pour elle, je découvre les gens qui peuvent lui être utiles, je transmets ses ordres dans différentes parties du monde.

— Quoi ! Vous...

— Qu'avez-vous donc ? demanda la jeune femme d'un air intrigué.

— Rien. Je me posais des questions. C'est tout.

Stafford fixait sa compagne d'un regard pénétrant, et il repensait à ce qui s'était passé à l'aéroport. Maintenant, il travaillait *avec* Renata, il travaillait *pour* elle. La jeune femme l'avait amené au château, mais qui le lui avait demandé ? La grosse Charlotte au sein de sa toile d'araignée ? Il avait la réputation, dans certains milieux diplomatiques, de manquer un peu de sérieux. Mais on avait sans doute considéré qu'il pouvait être apte à certaines autres besognes. Et, dans son esprit en proie à la plus profonde confusion, une question le harcelait, poignante : Renata ??? « J'ai pris un risque sérieux pour elle, à Francfort, se disait-il, et je ne le regrette pas, puisque cela a contribué à la sauver. Mais qu'est-elle réellement ? Je n'en sais rien. Je ne possède aucune certitude véritable. De nos jours, on ne peut être sûr de personne. Peut-être lui avait-on ordonné de mettre la main sur moi par un moyen quelconque, et, dans ce cas, cette affaire de Francfort avait pu être habilement mise au point à l'avance. Elle cadrerait avec mon goût du risque et était bien conçue pour m'inciter à accorder ma confiance à Renata. »

— Reprenons un peu le trot, voulez-vous ? suggéra la jeune femme. Les chevaux sont suffisamment reposés.

— Je ne vous ai pas demandé quel est exactement votre rôle, dans tout cela.

— J'exécute les ordres.

— Les ordres de qui ?

— Il existe une opposition. Il y en a toujours une en toutes choses. Certaines personnes soupçonnent ce qui se trame, comprennent comment, grâce à l'argent, aux armements, à la propagande, on peut amener une transformation du monde. Et parmi ces personnes, il y en a qui disent : « Non, cela n'arrivera pas ! »

— Et vous êtes parmi ces personnes ?

— Je le prétends.

Stafford se demanda ce qu'elle avait voulu dire.

— Et ce jeune homme d'hier soir ?

— Franz Joseph ?

— Est-ce là son vrai nom ?

— C'est celui sous lequel on le connaît.

— Mais il doit en avoir un autre. C'est lui le jeune Siegfried, n'est-ce pas ?

— C'est ainsi que vous l'avez vu ? Vous avez compris que c'était

cela qu'il représentait ?

— J'ai eu, en effet, l'impression qu'il représentait la jeunesse. La jeunesse héroïque. La jeunesse aryenne. Je suppose que, dans cette partie du monde, on doit encore avoir ce point de vue, cette idée de la super race.

— Oui. C'est une idée qui subsiste depuis l'époque hitlérienne, bien qu'elle ne s'étale généralement pas au grand jour.

— Quel est le rôle du jeune Siegfried ?

— C'est un orateur de premier ordre, et ses adeptes le suivraient jusqu'à la mort.

— Vraiment ?

— Il en est persuadé.

— Et vous ?

— Je serais assez portée à le croire. L'éloquence a une influence considérable, vous savez. Une influence presque effrayante. On ne peut s'imaginer ce que peut faire une voix, ce que peuvent faire les mots, même lorsqu'ils n'expriment pas une idée particulièrement originale ou convaincante. Tout est dans la façon de s'exprimer, dans le timbre de la voix. Et la sienne semble résonner comme l'airain. Il vous faudrait voir les femmes crier, hurler, s'évanouir, lorsqu'il s'adresse à elles. Vous le verrez, d'ailleurs. Hier, vous avez également aperçu les gardes du corps de Charlotte en grande tenue, mais vous pouvez les rencontrer dans le monde entier sous leur déguisement personnel : certain avec une barbe embroussaillée et une longue tignasse. Et il y a aussi des filles avec leurs longues chemises de nuit flottantes, qui parlent de paix et de beauté, du monde merveilleux qui entrera en existence quand on aura détruit l'ancien. À l'origine, le pays des jeunes, c'était un endroit tout simple, à l'ouest de la mer d'Irlande, avec du sable, des vagues et du soleil. Un endroit où l'on chantait... Maintenant, c'est l'anarchie et la destruction que l'on veut. C'est effrayant, et c'est merveilleux aussi, parce que le prix en sera payé avec de la souffrance et des larmes.

— C'est donc ainsi que vous voyez le monde ?

— Parfois.

— Et que dois-je faire, à présent, moi ?

— Suivre votre guide. Me suivre. Comme Dante l'imagina à propos de Virgile, je vous ferai visiter l'enfer. Je vous montrerai les films de sadisme calqués sur le comportement des anciens SS, l'adoration pour la cruauté et pour la souffrance, les grands rêves de paradis, de paix, de beauté. Vous saurez ainsi de quoi il retourne, et vous devrez faire votre choix.

— Puis-je vous faire confiance, Renata ?

— C'est à vous d'en décider. Vous pouvez vous enfuir si vous le désirez, ou bien rester avec moi pour voir le monde nouveau qui est

en gestation.

— Tout ça, c'est du carton-pâte ! répliqua vivement Stafford Nye.
La jeune femme leva vers lui des yeux interrogateurs.

— Cela ressemble à Alice au Pays des Merveilles, ajouta-t-il. Ce sont des chimères, des châteaux en Espagne.

— Que voulez-vous dire ?

— Que ce n'est pas réel, que tout cela n'est qu'une comédie où chacun joue un rôle. Est-ce que je ne vois pas clairement le fond des choses ?

— Oui et non.

— Il y a aussi un détail sur lequel j'aimerais être éclairé, parce qu'il m'intrigue. Pourquoi la comtesse Charlotte vous a-t-elle demandé de me conduire jusqu'à elle ? Que savait-elle de moi, et comment pensait-elle pouvoir m'utiliser ?

— Je ne sais pas exactement. Peut-être songe-t-elle à faire de vous une sorte d'éminence grise travaillant en coulisse. Cela vous irait assez bien.

— Mais elle ne sait pratiquement rien de moi !

Renata éclata soudain de rire.

— C'est risible, vraiment. Encore et toujours les mêmes vieilles sottises !

— Je ne vous comprends pas, Renata.

— Non, parce que c'est trop simple. Mr. Robinson me comprendrait, lui.

— Auriez-vous la gentillesse de m'expliquer de quoi vous parlez ?

— C'est toujours la même vieille histoire. Il ne s'agit pas de *ce que l'on est*, mais *des personnes que l'on connaît*. Votre grand-tante Matilda et la comtesse Charlotte étaient à l'école ensemble.

— Vous voulez dire que...

Stafford dévisagea sa compagne en silence pendant quelques instants, puis il se mit à rire à son tour.

CHAPITRE XII

Le bouffon du roi

À midi, ils firent leurs adieux à la comtesse Charlotte et quittèrent le château.

Quelques heures de voiture les conduisirent au cœur des Dolomites, dans un vaste amphithéâtre où se tenaient les meetings et les concerts des divers groupements de jeunesse.

Depuis le rocher sur lequel il était assis en compagnie de Renata, Stafford avait observé et écouté ce qui se passait. Il commençait à comprendre un peu mieux ce que sa compagne avait voulu exprimer au cours de leur conversation.

Franz Joseph s'était adressé à la foule. Et sa voix grave et bien timbrée, chargée de fougue et d'émotion, avait littéralement subjugué ses auditeurs. Chaque mot qu'il avait prononcé semblait lourd de sens, et tous ces jeunes avaient magnifiquement réagi, comme un orchestre sous la baguette de son chef. Cependant, qu'avait-il dit ? Quel avait été le message du jeune Siegfried ? Sir Stafford aurait été incapable de se remémorer les mots essentiels. Tout ce qu'il savait, c'est que l'orateur avait fait des promesses et soulevé un enthousiasme délirant. Des filles avaient hurlé de joie, d'autres étaient allées jusqu'à s'évanouir. Et il se demandait comme le monde était fait aujourd'hui. Il suffisait de soulever l'émotion. La discipline, la contrainte étaient désormais des vocables périmés. Rien ne comptait que les sensations...

Sa compagne lui toucha le bras, l'arrachant à ses réflexions, et ils s'éloignèrent de la foule pour rejoindre leur voiture. Le chauffeur, qui connaissait bien la région, les conduisit rapidement jusqu'à la ville voisine où, dans une petite auberge au flanc de la montagne, deux chambres avaient été retenues à leur intention. Leurs bagages déposés, ils ressortirent pour aller faire une promenade à pied dans les alentours.

Assis côte à côte sur un banc, ils gardèrent quelques instants le silence.

— Oui, c'est bien du carton-pâte ! répéta Sir Stafford à mi-voix. C'est du chiqué.

Les yeux fixés sur la vallée qui s'étendait au-dessous d'eux, la jeune femme se taisait.

— Et alors ? demanda-t-elle au bout de quelques minutes. Que pensez-vous de ce que je vous ai montré aujourd'hui ?

— Je suis loin d'être convaincu.

Renata poussa un profond soupir.

— C'est exactement la réponse que j'attendais.

— Rien de tout cela n'est réel. Il s'agit d'une gigantesque mascarade montée de toutes pièces par un producteur génial et payée par votre amie la comtesse. Mais nous n'avons pas vu le producteur. Seulement l'acteur principal.

— Que pensez-vous de lui ?

— Il n'est pas réel, lui non plus. C'est peut-être un acteur de grande classe, mais un acteur tout de même.

Renata se mit à rire et se leva. Elle avait l'air soudain excitée, heureuse, et en même temps légèrement ironique.

— Je savais, dit-elle, j'étais sûre que vous vous en aperceviez, que vous garderiez les pieds sur terre. C'est ce que vous avez fait jusqu'à présent dans toutes les circonstances de votre vie, n'est-ce pas ? Vous avez le don de déceler les mystifications et les trucages. Vous jugez les gens à leur valeur réelle. Il n'est pas besoin d'aller à Stratford^[10] voir les pièces de Shakespeare pour savoir quel rôle on doit vous attribuer. Il faut que les rois et les grands hommes aient leur fou. C'est lui qui est chargé de dire au roi ses quatre vérités, lui qui fait preuve de bon sens tout en se moquant de ce qui sert à duper les autres.

— C'est donc cela que je suis ? Un bouffon de cour.

— Ne le sentez-vous pas vous-même ? C'est ce que nous voulons, c'est ce dont nous avons besoin. Vous avez déjà déclaré que tout n'était que comédie. Et combien vous avez raison ! Mais les gens s'y laissent prendre. Ils croient toujours les choses merveilleuses, diaboliques ou suprêmement importantes. Ce n'est en général pas le cas, bien entendu. Et il faudrait trouver le moyen de montrer à ces crédules que toute cette mise en scène est aussi stupide qu'artificielle. C'est ce que vous et moi allons essayer de faire.

— Pensez-vous réellement que nous puissions y parvenir ?

— Je me rends compte que cela peut paraître hautement improbable. Mais vous savez que lorsqu'on a prouvé aux gens la fausseté d'une idée, lorsqu'on leur a démontré qu'ils se trouvent en présence d'une vaste mystification...

— Vous proposez-vous donc de prêcher un évangile de bon sens ?

— Bien sûr que non. Personne ne se laisserait convaincre de cette manière, n'est-ce pas ?

— En tout cas, pas dans l'immédiat.

— Non. Nous devons fournir des preuves, des faits. Faire éclater la vérité.

— Possédez-vous les éléments nécessaires ?

— Oui. Ce que j'ai rapporté avec moi et que vous m'avez aidé à

faire entrer en Angleterre.

— Je ne comprends pas...

— Vous comprendrez plus tard. Pour l'instant, nous avons un rôle à jouer. Nous sommes prêts et bien disposés, impatients d'être endoctrinés. Nous adorons la jeunesse. Nous sommes des adeptes du jeune Siegfried.

— Vous pouvez sans aucun doute réussir. Mais, en ce qui me concerne, c'est moins sûr. Je n'ai jamais été un adorateur de quoi que ce soit. Le fou du roi n'adore rien. Il ne fait que dégonfler les idées fausses. Et personne n'apprécie beaucoup cela, je crois.

— C'est certain. Mais vous ne laisserez pas apparaître cet aspect de votre personnalité. Sauf, naturellement, si vous parlez de vos supérieurs, des politiciens ou des diplomates, des Affaires Étrangères, de l'Église établie et autres sujets du même ordre. Là, vous pouvez faire preuve d'esprit caustique, de malice, d'amertume et même d'un peu de cruauté.

— Malgré cela, je ne parviens pas à voir clairement mon rôle dans cette croisade mondiale.

— On n'a pas su vous apprécier dans le passé, mais le jeune Siegfried fera miroiter l'espoir d'une récompense future. En échange des renseignements que vous fournirez sur votre pays, on vous promettra des postes d'autorité quand le moment sera venu.

— Ce mouvement est donc véritablement mondial.

— Bien entendu. C'est un peu comme ces tornades auxquelles on a donné des noms – Flora ou Little Annie. Elles semblent apparaître aux quatre points cardinaux à la fois, on ne sait pas exactement d'où elles viennent, mais elles détruisent tout sur leur passage. C'est un résultat de cet ordre que l'on désire obtenir avec ce mouvement qui nous occupe. Il faut que tout se passe simultanément en Europe, en Asie et en Amérique. Peut-être même en Afrique, bien qu'on n'ait pas, là-bas, fait preuve d'un très grand enthousiasme. Les états africains ont acquis le pouvoir trop récemment... Oui, nous avons affaire à un mouvement mondial, dirigé par la jeunesse. Certes, les jeunes manquent de connaissances et d'expérience, mais ils ont la vitalité, et surtout ils sont soutenus financièrement par de véritables torrents d'argent. Le matérialisme ayant été trop puissant, on a demandé autre chose, et on l'a obtenu. Mais comme ce quelque chose est basé sur la haine, il ne peut conduire nulle part. Souvenez-vous de 1919. Tout le monde allait répétant que le Communisme était la solution universelle, le remède à tous les maux. La doctrine marxiste allait édifier un nouveau paradis sur terre. Il circulait des tas d'idées nobles. Tout cela est très beau, en théorie. Mais ensuite, qui trouve-t-on pour mettre en application ces magnifiques idées ? Eh bien, on trouve des hommes identiques en tous points à ceux que l'on a connus jusque-là.

Vous pouvez bien créer un tiers monde – du moins chacun le croit-il – mais ce tiers monde sera peuplé des mêmes individus que le premier, le second, ou... appelez-les comme il vous plaira. Et lorsque vous prenez les mêmes individus pour assurer la direction du monde, ils le dirigeront de la même façon, cela va de soi. Il vous suffit, pour vous en convaincre, de vous tourner vers l'histoire.

— Se soucie-t-on, de nos jours, d'étudier les leçons de l'histoire ?

— Non. On préfère porter ses regards sur un avenir fumeux et imprévisible. À une certaine époque, la science devait avoir réponse à tout. Les théories freudiennes et la libération du sexe devaient être le remède à toutes les misères humaines, et il ne devait même plus y avoir de maladies mentales. Si quelqu'un avait prétendu, alors, que la suppression des refoulements aurait pour conséquence de faire le plein dans les asiles, personne ne l'aurait cru.

Stafford Nye interrompit sa compagne.

— J'aimerais savoir quelque chose.

— Quoi donc ?

— Où devons-nous nous rendre maintenant ?

— En Amérique du Sud. En passant peut-être par le Pakistan et l'Inde. Et nous devons aller également aux États-Unis, car il s'y déroule des événements fort intéressants à étudier. Surtout en Californie.

— Dans les universités ? soupira Stafford. On commence à en avoir assez des étudiants ! Au demeurant, leurs revendications comme leurs méthodes ne varient pas.

Ils restèrent silencieux pendant quelques minutes. Le soir tombait, mais les montagnes étaient encore encapuchonnées de pourpre.

— Si nous devons encore écouter de la musique en ce moment, reprit Stafford d'un ton rêveur, savez-vous ce que je choisirais ?

— Encore du Wagner ? Ou bien vous en êtes-vous enfin libéré ?

— Non. Vous avez vu juste : je choisirais du Wagner. Hans Sachs assis sous son grand arbre, et disant en parlant du monde : « Folie, folie, tout est folie. »

— Oui, répondit Renata. Et la musique est belle aussi. Mais nous ne sommes pas fous. Nous sommes parfaitement sains d'esprit.

— Éminemment sains. C'est bien de là que proviendra la difficulté. Mais... il y a encore autre chose que j'aimerais savoir.

— Oui ?

— Peut-être, d'ailleurs, ne voudrez-vous pas me répondre. Tirons-nous, au moins, quelque amusement de cette folle aventure dans laquelle nous nous lançons ensemble ?

— Pourquoi pas ?

— Folie, tout est folie. Mais du moins, cela nous distrairait-il. Croyez-vous que nous vivrons longtemps, Mary Ann ?

— Sans doute pas.

- À la bonne heure ! Je suis avec vous, mon amie et mon guide. Aurons-nous un monde meilleur, comme résultat de nos efforts ?
- Je ne le pense pas. Mais ce n'est pas impossible, après tout.
- C'est bon, répondit Stafford. En avant !

LIVRE 3
CHEZ NOUS ET À L'ÉTRANGER

CHAPITRE XIII

Conférence à Paris

À Paris, cinq hommes étaient réunis dans une salle qui avait déjà vu un grand nombre de conférences. Et celle qui s'y tenait en ce moment, bien que fort différente des autres, promettait d'avoir une portée historique. Elle était présidée par M. Grosjean, homme à l'esprit soucieux et inquiet, qui avait le don de glisser sur les sujets délicats mais à qui son charme avait souvent rendu service dans le passé. Aujourd'hui, cependant, cela ne paraissait pas beaucoup l'aider.

Le signor Vitelli, qui venait d'arriver d'Italie par la voie des airs une demi-heure auparavant, était en train de parler avec force gestes.

— Cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer, vraiment tout !

— Nous avons, nous aussi, à souffrir du comportement des étudiants, répondit Grosjean.

— Cela déborde du cadre de la contestation des étudiants, car ils avancent maintenant armés de mitrailleuses, et ils ont même réussi à se procurer des avions. Ils menacent de s'emparer de toute l'Italie du nord. C'est de la folie pure. Ce ne sont que des enfants, et rien d'autre. Pourtant, ils sont en possession de bombes, d'explosifs de toutes sortes, et, à Milan même, ils surpassent en nombre les forces de police. Que pouvons-nous faire ? Je vous le demande. L'armée ? Il est à craindre qu'elle se révolte aussi en se plaçant aux côtés des jeunes. Ces derniers prétendent qu'il n'y a point de salut en dehors de l'anarchie, et ils parlent de la création d'un monde nouveau.

M. Grosjean poussa un soupir.

— L'anarchie est évidemment très populaire parmi les jeunes. Ils y croient fermement. Nous le savons depuis les affaires d'Algérie et les difficultés traversées par notre pays et notre empire colonial.

— Ah ! ces étudiants ! s'écria M. Poissonnier.

C'était un membre du gouvernement français qui avait les étudiants en horreur, et si on le lui avait demandé, il n'aurait pas hésité une seconde à déclarer qu'il leur préférerait nettement une bonne épidémie de fièvre asiatique ou même de peste noire. N'importe laquelle de ces maladies était, dans son esprit, préférable à l'agitation étudiantine. Et M. Poissonnier rêvait parfois la nuit d'un monde merveilleux où il n'y aurait pas d'étudiants.

— Quant aux magistrats, voyez leur comportement, continua Grosjean. Les forces de police font encore preuve de loyauté, mais les

autorités judiciaires se refusent à prendre des sanctions contre ces jeunes, lesquels ont pourtant porté atteinte à la propriété privée aussi bien qu'à celle de l'État. Et pourquoi agissent-ils ainsi ? J'ai fait procéder récemment à une enquête sur la question. Eh bien, la Préfecture prétend que cet état de choses provient du fait que les magistrats trouvent leur niveau de vie insuffisant – spécialement en province – et demandent un relèvement général de leurs traitements.

— Allons, allons, dit M. Poissonnier, soyez prudent dans vos hypothèses.

— Pourquoi le serais-je ? Il faut que toutes ces choses soient étalées au grand jour. Il y a eu des fraudes gigantesques, et des sommes énormes sont en circulation. Nous ne savons pas d'où elles proviennent, mais la Préfecture m'a affirmé – et je suis disposé à le croire – qu'on commence à avoir une idée de l'endroit où elles vont. Pouvons-nous, je vous le demande, tolérer un État corrompu alimenté par des fonds provenant de l'extérieur ?

— La situation est identique en Italie, affirma le signor Vitelli. Mais qui est en train de corrompre ainsi notre monde ? Un groupe d'industriels, de brasseurs d'affaires ? Comment, et pourquoi ?

— Quoi qu'il en soit, il faut faire cesser cet état de choses, déclara Grosjean. Il faut prendre des mesures, faire intervenir l'Armée si c'est nécessaire, et abattre ces anarchistes, ces malandrins qui surgissent de toutes les classes de la société.

— L'action par les gaz lacrymogènes s'est montrée assez efficace, fit remarquer Poissonnier.

— Non. C'est nettement insuffisant. Vous obtiendriez sensiblement le même résultat en faisant peler des oignons par les étudiants. Croyez-moi, il faut avoir recours à d'autres moyens.

— Vous ne voulez tout de même pas faire usage des armes nucléaires ! s'écria Poissonnier d'un air effrayé.

— Les armes nucléaires ? Quelle blague ![\[11\]](#) Comment pourrait-on s'en servir ? On ne pourrait les employer dans aucun cas. Certes, elles nous permettraient de détruire la Russie, mais la Russie pourrait également détruire notre pays.

— Croyez-vous vraiment que ces groupes d'étudiants en train de manifester soient susceptibles d'annihiler les forces de l'ordre ?

— Très certainement. Il existe des dépôts d'armes de toutes sortes – y compris des armes chimiques – qui ont été dérobées un peu partout, et on peut se demander ce qui va sortir d'une telle situation.

La réponse à cette question se présenta d'une manière inattendue, et plus rapidement que n'aurait pu le prévoir M. Grosjean. La porte s'ouvrit à ce moment-là, et le chef de cabinet entra. Il s'approcha, le visage soucieux.

— N'avais-je pas précisé que je ne voulais pas être dérangé ? dit

le ministre.

— C'est vrai, monsieur le Ministre. Mais il se passe quelque chose d'inhabituel.

Il se pencha un peu vers son chef pour ajouter :

— Le Général est là, qui demande audience.

Les autres membres du conseil regardèrent M. Grosjean, puis l'Italien.

— Ne vaudrait-il pas mieux, commença M. Coin, le ministre de l'Intérieur, que nous...

Mais, au même instant, la porte s'ouvrit toute grande, et un homme pénétra dans la pièce à grandes enjambées. Un homme bien connu, dont la parole avait fait loi et même dominé la loi en France durant de nombreuses années. Et son apparition soudaine était fort désagréable.

— Messieurs, je vous salue, dit-il. Et je viens à votre secours. Notre pays est menacé. Il faut agir sans plus attendre, et je viens me mettre à votre disposition. J'assume l'entière responsabilité de l'action à entreprendre. La situation est grave, mais l'honneur et le salut de la France sont au-dessus du danger. Une horde d'étudiants, de criminels évadés des prisons comprenant des assassins et des incendiaires, est déjà en marche. Ils chantent, crient, hurlent, scandent les noms de leurs professeurs, de leurs philosophes, de tous ceux qui les ont conduits sur le chemin de l'insurrection, de tous ceux qui précipiteront la France à sa perte si nous n'agissons pas. Vous êtes ici, en train de palabrer vainement et de vous lamenter sans fin, alors que la situation présente exige une autre attitude. J'ai demandé deux régiments et alerté les forces aériennes. J'ai également transmis des messages codés à nos voisins et alliés, à mes amis allemands qui sont à nos côtés dans cette crise. L'émeute, l'insurrection, la rébellion doivent être matées, car le danger menace tout le monde : hommes, femmes et enfants. Il menace la propriété privée. Je vais de ce pas tenter d'apaiser ces jeunes, de leur parler en père. Ils m'écouteront, j'en suis certain. Mais il faudra remanier le gouvernement, afin de leur laisser reprendre leurs études sous leurs propres auspices. L'aide pécuniaire qui leur a été allouée jusqu'ici s'avère nettement insuffisante, et leur vie est dépourvue de tout agrément, de toute beauté. Je leur promettrai, en mon nom personnel, que toutes ces choses vont changer. Je leur parlerai aussi en votre nom, je leur dirai que le gouvernement a fait de son mieux, que vous avez fait le peu que vous étiez capables de faire. Mais il leur faut une autre direction que la vôtre. Il leur faut un guide. C'est de MOI qu'ils ont besoin... Eh bien, il faut maintenant que je m'en aille, car j'ai encore des dépêches à expédier. Les armes de dissuasion, utilisées en des endroits écartés, peuvent être mises en action – vous ne l'ignorez pas – sous une forme atténuée qui ne

présente aucun danger réel, mais qui sera cependant suffisante pour semer la panique et la terreur parmi les manifestants. J'ai pensé à tout, et mon plan ne peut pas échouer.

— Mon général, nous ne pouvons permettre que vous vous exposiez...

— Pas un mot de plus ! Je n'écouterai rien : je dois suivre mon destin.

Le général se dirigea vers la porte.

— Mes gardes du corps m'attendent dehors, ajouta-t-il. Je vais maintenant m'adresser à ces jeunes révoltés, à cette jeune fleur de beauté et de terreur, et leur expliquer où se trouve leur devoir.

Il franchit la porte avec la majesté d'un acteur de premier plan en train d'interpréter son rôle favori.

— Bon Dieu ![\[12\]](#) c'est qu'il a l'air de parler sérieusement ! s'écria Poissonnier.

— Il va risquer sa vie ! dit le signor Vitelli. Avec l'état d'esprit actuel des jeunes, il va se faire tuer.

M. Poissonnier ne put réprimer un soupir de satisfaction. Cela pourrait bien arriver, effectivement.

— Oui, reconnut-il, c'est possible. On pourrait parfaitement le tuer.

— On ne peut tout de même pas le souhaiter, intervint Grosjean d'un ton circonspect.

Pourtant, M. Grosjean le souhaitait vivement. Il l'espérait, bien que son pessimisme naturel lui soufflât que les choses se passent rarement comme on le voudrait. Puis, une perspective plus redoutable encore se présenta à son esprit. Étant donné les habitudes et le passé du Général, il était parfaitement possible que, d'une manière ou d'une autre, il réussît à se faire écouter d'une meute d'étudiants excités et avides de sang, qu'il les incitât à croire à ses promesses afin de reprendre le pouvoir qu'il avait détenu autrefois. Ce genre de choses avait eu lieu une ou deux fois au cours de sa carrière, et son magnétisme personnel était tel que les politiciens avaient, dans le passé, subi des défaites au moment où ils s'y attendaient le moins.

— Il nous faut l'empêcher d'agir ! s'écria Grosjean.

— On ne peut accepter qu'il soit perdu pour l'humanité, intervint l'Italien.

— Tout cela est fort inquiétant. Il a trop d'amis en Allemagne, trop de contacts outre-Rhin. Et vous savez que les Allemands sont vite en mouvement lorsqu'il s'agit de questions militaires. Ils pourraient parfaitement sauter sur l'occasion.

— Mon Dieu ! s'écria Grosjean en s'épongeant le front, qu'allons-nous faire ?... Quel est donc ce bruit ? Ne dirait-on pas des coups de feu ?

— Mais non. Ce que vous entendez, c'est le tintement des plateaux dans le bar du rez-de-chaussée.

— Il y a une citation qui me revient en mémoire, reprit M. Grosjean qui était grand amateur de théâtre. C'est une citation de Shakespeare : « Personne ne me débarrassera-t-il donc de ce... »

— « prêtre insoumis », compléta M. Poissonnier.

— Un fou comme le Général est plus dangereux qu'un prêtre. Un prêtre serait actuellement inoffensif, quoique le Pape ait reçu hier une délégation d'étudiants. Et il leur a accordé sa bénédiction en les appelant ses enfants !

— C'est un geste de chrétien, dit M. Coin.

— Même avec des gestes de chrétien, on peut aller trop loin, décréta M. Grosjean.

CHAPITRE XIV

Conférence à Londres

Au numéro 10 de Downing Street[13], Mr. Cedric Lazenby, Premier Ministre de Sa Majesté, était assis à l'extrémité de la table et considérait sans plaisir apparent les membres de son Cabinet. Il avait l'air fermé, mais c'était seulement lors de ses conseils de Cabinet qu'il prenait cette expression soucieuse et abandonnait le visage qu'il présentait habituellement au monde, image d'un optimisme béat qui l'avait si souvent servi au milieu des vicissitudes de sa carrière politique.

Il regarda Gordon Chetwynd qui fronçait les sourcils, Sir George Packham qui se tourmentait manifestement, l'imperturbable colonel Munro, le général Kenwood – commandant l'Armée de l'Air – un homme aux lèvres pincées qui ne se donnait même pas la peine de dissimuler le profond mépris qu'il éprouvait pour les politiciens. Il y avait encore l'amiral Blunt, personnage imposant qui était en train de tambouriner sur la table en attendant que vînt son tour de manifester.

— Tout cela n'est pas très rassurant, il faut le reconnaître, disait le général Kenwood. Quatre de nos avions détournés sur Milan au cours de la semaine dernière, et leurs passagers emmenés quelque part en Afrique par des noirs...

— La puissance noire, dit pensivement le colonel Munro.

— Ou rouge ! intervint Lazenby. Voyez-vous, je pense que toutes nos difficultés proviennent de l'endoctrinement soviétique. Si on pouvait entrer en contact avec les Russes, avoir avec eux une rencontre à l'échelon supérieur, je crois véritablement...

— Tenez-vous en donc aux faits, interrompit l'amiral, et ne recommencez pas à débloquer avec vos Russes. Tout ce qu'ils désirent, pour le moment, c'est se tenir à l'écart de tout ce gâchis. Ils n'ont pas autant d'ennuis avec leurs étudiants que la plupart des autres pays, et ce qui les intéresse au premier chef c'est d'avoir l'œil sur les Chinois et essayer de deviner ce qu'ils mijotent.

— Je crois tout de même que l'influence personnelle...

— Contentez-vous de vous occuper de votre propre pays. Au lieu de nous égarer dans des considérations d'ordre général, je crois que nous ferions mieux d'entendre un rapport circonstancié sur les événements qui se déroulent actuellement.

Gordon Chetwynd tourna les yeux vers le colonel Munro.

— Vous voulez des faits ? Parfait. Je vous avertis qu'ils sont passablement désagréables. Je présume que ce que vous désirez entendre ce ne sont pas tant les détails isolés que l'exposé de la situation générale en Europe ?

— C'est bien cela.

— Faisons donc un bref tour d'horizon. En France, le Général est toujours hospitalisé avec deux balles dans le bras, et il y a des remous sérieux dans les milieux politiques, car de vastes portions du territoire sont déjà aux mains de ce que l'on appelle les troupes du Jeune Monde.

— Ces jeunes possèdent-ils donc des armes ? demanda Chetwynd d'un air horrifié.

— Des quantités, affirma le colonel. On ne sait pas exactement comment ils sont parvenus à se les procurer – bien que l'on ait quelques soupçons sur la question –, mais ce qu'on n'ignore pas c'est qu'un contingent d'armes de toutes sortes a quitté récemment la Suède à destination de l'Afrique occidentale.

— Selon les rapports de nos services de Renseignements, il y a là quelque chose d'étrange. J'ai sous les yeux, une liste des armements envoyés en Afrique. Le point intéressant c'est qu'ils en sont repartis presque aussitôt. On en a pris officiellement livraison, ils ont été payés ou non – je l'ignore –, mais ce qui est certain c'est que, moins de cinq jours plus tard, ils avaient quitté le pays pour une destination inconnue.

— Comment expliquez-vous cela ?

— Il semble, répondit Munro, qu'ils n'aient jamais été réellement destinés à l'Afrique occidentale. Il est probable qu'ils ont été réexpédiés au Proche-Orient, en direction du Golfe Persique, de la Grèce ou de la Turquie. De même, un certain nombre d'avions, qui avaient été livrés à l'Égypte, sont repartis pour l'Inde et, de là, réexpédiés en Russie.

— Je croyais même qu'ils avaient aussi quitté la Russie.

— Oui, en direction de Prague. Tout cela est pure folie.

— J'avoue que je ne comprends pas, soupira Sir George. On se demande...

— Il semble y avoir quelque part une organisation centrale qui contrôle les approvisionnements de toutes sortes : avions, armes, bombes explosives et bombes utilisées pour la guerre bactériologique. Tous ces stocks sont expédiés dans les directions les plus inattendues, ils sont ensuite acheminés par des routes secondaires et utilisés par les régiments – si tant est qu'on puisse employer ce terme – des forces du Jeune Monde, ainsi que par les groupes de guérilleros et par tous ceux qui prêchent l'anarchie.

— Voulez-vous laisser entendre que nous sommes en présence

d'une véritable guerre mondiale ? s'écria Lazenby d'un air scandalisé.

Un homme impassible, au visage asiatique, assis un peu plus loin, n'avait pas encore ouvert la bouche. Il leva lentement la tête, et un sourire énigmatique passa sur ses lèvres.

— C'est ce que nous sommes bien forcés d'admettre maintenant. Nos observateurs nous ont affirmé...

— Mieux vaut abandonner vos observations et laisser l'O.N.U. s'occuper de cela.

L'homme resta impassible.

— Ce serait contraire à nos principes, déclara-t-il d'un ton calme.

Le colonel éleva un peu la voix pour poursuivre son exposé.

— Il y a des troubles dans tous les pays. L'Asie du Sud-est a proclamé depuis longtemps son indépendance et, en Amérique du Sud, à Cuba, au Pérou, au Guatemala, le pouvoir est divisé. Quant aux États-Unis, vous n'ignorez pas que Washington a été à peu près entièrement détruit par le feu. Chicago est soumis à la loi martiale, et l'Ouest tout entier est aux mains des troupes du Jeune Monde. Et je suppose que vous êtes au courant de la mort de Sam Cortman, tué hier soir d'une balle de revolver sur le perron de l'ambassade américaine.

— Il devait assister au présent conseil, afin de nous donner son point de vue sur la situation, précisa Lazenby.

— Je ne pense pas que cela nous aurait beaucoup aidés, répondit le colonel Munro. C'était un brave garçon, mais pas très énergique.

— Mais qui donc est responsable de tout cela ? s'écria le Premier Ministre. Ce pourrait être les Russes, bien entendu...

Il se voyait déjà en train d'aller faire un voyage à Moscou. Le colonel Munro hocha la tête.

— J'en doute fort.

— Les Chinois, alors ?

— Non. Vous n'ignorez pas, je suppose, qu'il y a en Allemagne une poussée néo-nazie considérable.

— Vous ne pensez pas vraiment que les Allemands pourraient...

— Je ne crois pas qu'ils soient nécessairement à l'origine des troubles actuels, mais on ne peut en écarter la possibilité. Ils ont déjà agi de cette façon dans le passé, préparant soigneusement leur plan pendant des années et attendant ensuite l'ordre d'agir. Ce sont des organisateurs remarquables, vous savez, et je ne puis m'empêcher de les admirer.

— L'Allemagne semble pourtant extrêmement pacifique et fort bien gouvernée.

— C'est vrai, mais jusqu'à un certain point seulement. Vous rendez-vous compte que l'Amérique du Sud est pratiquement menée par les Néo-Nazis et qu'il y a là-bas une puissante organisation dépendant du Jeune Monde ? Les membres se donnent le nom de

Super-Aryens et utilisent les mêmes vieux trucs hitlériens : croix gammée, salut nazi, et le reste. Ils ont à leur tête un individu qui se fait appeler le Jeune Siegfried.

On frappa légèrement à la porte, et le secrétaire passa la tête par l'entrebâillement.

— Le professeur Eckstein, annonça-t-il.

— Nous ferions bien de le faire entrer, suggéra Lazenby. Si quelqu'un peut nous fournir des renseignements sur nos armes les plus récentes, c'est bien lui. Il se peut que nous ayons dans notre manche quelque chose susceptible de mettre fin à cette folie.

Mr. Lazenby ne se contentait pas d'être un voyageur professionnel et d'aller jouer les médiateurs dans les différentes parties du monde. Il avait aussi un fonds d'optimisme intarissable que les résultats obtenus justifiaient rarement.

— Une bonne arme secrète serait certes la bienvenue, déclara l'amiral Blunt.

Le professeur Eckstein, que beaucoup considéraient comme le plus grand savant anglais contemporain, semblait à première vue, absolument insignifiant. C'était un homme de petite taille, au visage maigre et orné de côtelettes à l'ancienne mode, qui faisait sans cesse entendre une toux rauque et asthmatique. Il avait, dans la plupart des circonstances, l'attitude de quelqu'un qui chercherait à se faire pardonner son existence. Dès son entrée dans la pièce, il se mit à tousoter d'un air gêné et à agiter nerveusement les mains. Il prit place dans le fauteuil qu'on lui désignait et jeta autour de lui un coup d'œil indécis. Puis, portant une main à sa bouche, il se mit en devoir de se ronger les ongles.

— Les responsables des différents services se trouvent ici, expliqua Sir George Packham, et nous sommes tous impatients d'avoir votre opinion sur la conduite à tenir dans les circonstances dramatiques que nous traversons.

— Ah ! oui, la conduite... à tenir, bégaya le savant.

Le silence plana quelques instants sur la pièce.

— Le monde est en train de glisser rapidement vers l'anarchie complète, reprit Sir George.

— C'est du moins, ce que j'ai lu dans les journaux, mais... je ne me fie guère à ce que racontent les journalistes... Ils sont incapables de faire preuve de la moindre objectivité, de la moindre exactitude.

— J'ai cru comprendre que vous aviez fait récemment plusieurs découvertes importantes, Professeur, dit Lazenby sur un ton qu'il voulait encourageant.

— C'est exact, répondit Eckstein en s'animant quelque peu. Nous avons mis au point des armes chimiques fort dangereuses, pour le cas où nous en aurions besoin un jour. Procédés de guerre

bactériologique, gaz toxiques amenés par les conduites normales, pollution de l'air sur une grande échelle, empoisonnement des eaux de table... Oui, si vous le désiriez, on pourrait tuer la moitié de la population de la Grande-Bretagne en moins de trois jours.

Le savant se frotta les mains d'un air satisfait.

— C'est cela que vous voulez ?

— Bien sûr que non ! s'écria Lazenby horrifié.

— Ma foi, je croyais. Ce n'est pas que nous manquions d'armes meurtrières. Nous n'en possédons même que trop, et celles que nous avons sont excessivement dangereuses. La difficulté consisterait à conserver la vie à certaines personnes. À nous, par exemple. Aux gens qui sont au sommet de l'échelle, comprenez-vous ?

Il fit entendre un petit rire poussif qui révélait sa satisfaction intime.

— Je vous répète que ce n'est pas cela que nous désirons ! insista le Premier Ministre.

— Il ne s'agit pas de ce que vous désirez, mais de ce que nous possédons. Toutes nos armes sont terriblement meurtrières. Si vous voulez exterminer toutes les personnes âgées de moins de trente ans, par exemple, vous pourriez le faire aisément. Seulement, il vous faudrait aussi englober dans le nombre des victimes des gens plus âgés, car il serait difficile de séparer systématiquement les uns des autres. En ce qui me concerne, je serais contre cette méthode, car nous avons, dans les services de la Recherche, quelques jeunes savants remarquables. Sanguinaires, mais intelligents.

— Qu'est-ce qu'il s'est donc passé, pour que le monde aille si mal ? grommela le général Kenwood.

— Tout est là, répondit le professeur. Nous ignorons la réponse à cette question. Nous savons aujourd'hui bien des choses sur la lune, sur la biologie, nous savons transplanter des cœurs et des foies – et j'espère que nous pourrons bientôt en faire autant avec les cerveaux, bien que j'ignore ce que cela pourra donner –, mais nous ne savons pas qui est à l'origine des troubles actuels. Il y a pourtant un responsable, c'est évident. Quelqu'un de très puissant, qui se tient à l'arrière-plan. Oui, il faut qu'il y ait dans la coulisse un noyau de cerveaux subtils qui dirigent tout. Nous avons pu le constater dans notre pays et dans d'autres. Mais cela prend maintenant de l'extension, puisqu'il y a des troubles jusque dans l'hémisphère sud. Et on peut s'attendre à ce que cela s'étende jusqu'au cercle antarctique.

Le professeur n'avait pas l'air mécontent de son diagnostic.

— Les gens malveillants...

— Oui, ce peut être de la malveillance pour l'amour de la malveillance elle-même, ou pour l'amour de l'argent et du pouvoir. C'est difficile à déterminer. Même les pauvres moutons qui suivent ne

le savent pas. Ils aiment la violence, mais ils n'aiment ni le monde tel qu'il est ni notre attitude matérialiste, ni les méthodes que nous employons pour gagner de l'argent. Ils n'aiment pas non plus la pauvreté, et ils veulent un monde meilleur. Ce monde-là, on pourrait peut-être le faire en y réfléchissant bien. Mais l'ennui, c'est que si on veut supprimer quelque chose, il faut avoir autre chose à mettre à la place. « La Nature a horreur du vide », disait un vieil aphorisme. C'est comme pour une transplantation d'organe. Si on enlève un cœur, il faut en avoir un autre pour le remplacer. Un cœur qui fonctionne. Et il faut s'arranger pour l'avoir *avant* d'enlever l'organe en mauvais état dont il doit prendre la place. En réalité, je crois qu'il vaudrait mieux ne pas s'occuper de toutes ces choses. Mais... je suppose que personne ne voudrait suivre mes conseils. D'ailleurs, cela ne me regarde pas...

— Et les gaz ? demanda le général Munro.

Le visage du professeur Eckstein s'éclaira.

— Nous en possédons de toutes sortes, dont certains relativement inoffensifs. Des armes de dissuasion bénignes, si je puis ainsi m'exprimer.

— Et les armes nucléaires ?

— Ne vous amusez pas avec ça, à moins que vous ne souhaitiez avoir une Angleterre radioactive.

— Vous ne pouvez donc nous être d'aucune utilité, dit le colonel Munro.

— Pas avant que vous n'ayez découvert ce qui se passe exactement. J'en suis navré, mais il faut que je vous fasse bien comprendre que la plupart des choses sur lesquelles nous travaillons sont dangereuses. Vraiment dangereuses.

Il regarda autour de lui d'un air inquiet, comme un vieux tonton nerveux pourrait observer un groupe d'enfants en train de jouer avec des allumettes et susceptibles de mettre le feu à la maison.

— Eh bien, nous vous remercions, Professeur, dit Lazenby.

Eckstein, comprenant que c'était là un congé, se leva avec un sourire et sortit de la pièce en trotinant. Mr. Lazenby attendit que la porte se fût refermée avant de faire part de ses impressions.

— Tous les mêmes, ces savants ! dit-il d'un ton chargé d'amertume. Jamais le moindre sens pratique. On ne peut rien en tirer de sensé. Tout ce qu'ils sont capables de faire, c'est de désintégrer l'atome pour venir ensuite vous dire de ne pas vous servir de leurs découvertes.

— C'est aussi bien ainsi, déclara l'amiral Blunt. Ce qu'il nous faut, c'est quelque chose de simple et d'ordinaire, exactement comme un genre d'herbicide qui pourrait...

Il s'interrompit soudain pour reprendre, après avoir jeté un coup d'œil à ses compagnons :

— Mais que diable...

— Nous vous écoutons, Amiral, dit poliment le Premier Ministre.

— Cela me rappelle quelque chose. Mais je ne puis retrouver de quoi il s'agit.

Lazenby poussa un soupir.

— Y a-t-il d'autres experts qui attendent d'être introduits ? demanda Gordon Chetwynd en jetant un coup d'œil impatient à sa montre.

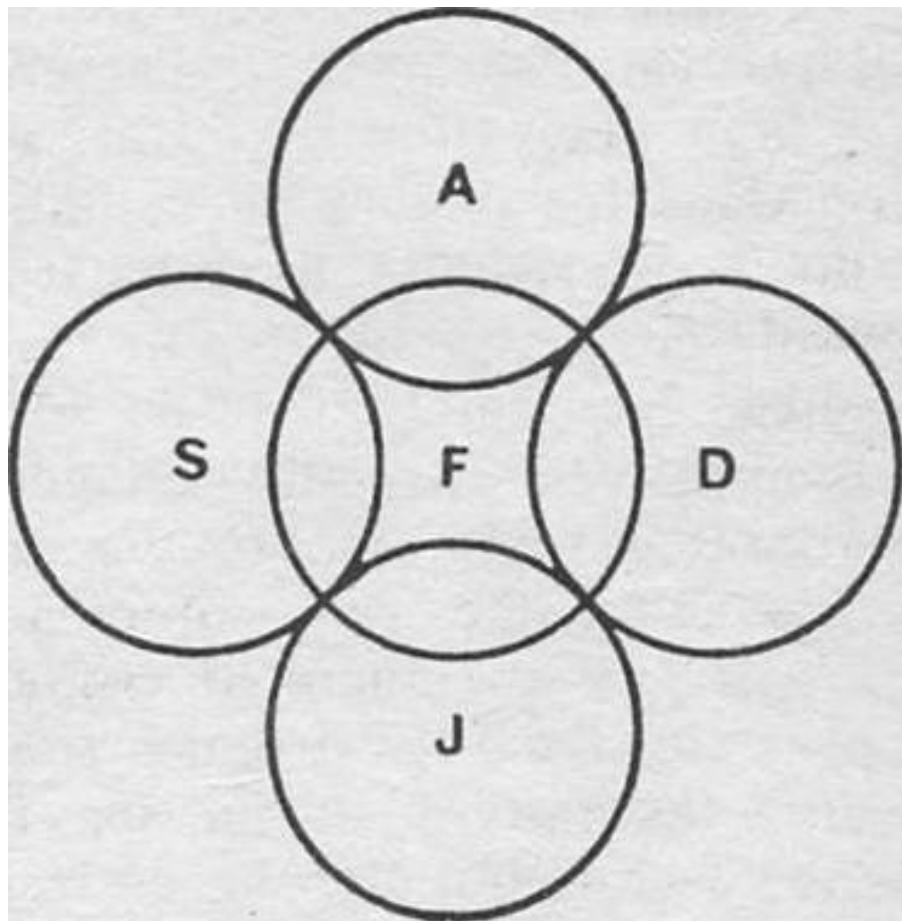
— Je suppose que le vieux Pikeaway doit être là. Il a une photo, ou un dessin, ou une carte – je ne sais pas trop – qu'il désire nous montrer.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas. Probablement des balivernes. Mais on peut toujours voir.

— Horsham l'accompagne. Il se peut qu'il ait du nouveau à nous communiquer.

Le colonel Pikeaway entra en clopinant. Il tenait dans sa main un rouleau de papier qu'il étala sur la table avec l'aide de Horsham, afin que tout le monde puisse examiner le document.



— Ce n'est pas exactement à l'échelle, mais cela nous donne une vague idée, commença le colonel Pikeaway.

— Qu'est-ce que cela représente ?

— Vous pouvez donner des explications, Horsham, puisque vous connaissez l'idée générale.

— Je ne sais que ce que l'on m'a raconté. Mais ceci paraît être le schéma d'une vaste organisation qui contrôle le monde.

— Que veulent dire les lettres inscrites dans les cercles ?

— La lettre A signifie ARMEMENTS. Une personne, ou un groupe de personnes contrôle les armements : explosifs, canons, fusils. Dans le monde entier, les armes sont fabriquées selon un plan déterminé et à la cadence voulue, puis elles sont expédiées aux nations sous-développées et aux pays en guerre. Mais elles n'y restent pas. Elles sont presque aussitôt réexpédiées ailleurs : aux guérilleros du continent sud-américain, aux émeutiers des États-Unis, à différents pays d'Europe ou dans les dépôts de la Puissance Occulte. — Le D représente la DROGUE. Un réseau de fournisseurs expédie, depuis les

différents dépôts, toutes les catégories de drogues – des plus inoffensives aux plus dangereuses. Le quartier général semble se trouver au Levant. On retire de ce trafic des sommes énormes, mais il ne s'agit pas seulement de commerce. Il y a un côté plus sinistre : les drogues sont utilisées pour éliminer les faibles parmi les jeunes, ou pour les asservir complètement et en faire de véritables esclaves prêts à tout pour pouvoir continuer à satisfaire le vice qu'on leur a inculqué.

Kenwood fit entendre un petit sifflement.

— Et vous ignorez qui sont les pourvoyeurs ?

— Nous en connaissons bien quelques-uns, mais c'est du menu fretin en comparaison des vrais responsables. Ils reçoivent la camelote du Levant ou d'Asie centrale dans des pneus de voiture, dans des sacs de ciment, ou de toute autre manière. Elle est ensuite distribuée dans le monde entier. – Le F désigne la FINANCE. L'argent ! Il vous faudra vous adresser à Mr. Robinson pour avoir des renseignements à ce sujet. D'après une note que j'ai ici, l'argent provient surtout des États-Unis. Mais il y a aussi un quartier général important en Bavière, ainsi qu'en Afrique du Sud où se trouvent des stocks d'or et de diamants. La plus grande partie de cet argent est expédiée en Amérique du Sud. Un des principaux administrateurs – si toutefois je puis me permettre d'employer ce terme – est une femme. Très puissante et intelligente, vieille mais encore active et redoutable. Elle s'appelle Charlotte Krapp, et son père possédait en Allemagne les vastes usines Krapp. C'est un véritable génie de la finance, et elle opère surtout à Wall Street. Elle a accumulé une fortune colossale en investissant ses capitaux dans le monde entier. Elle est propriétaire de compagnies de transports, d'entreprises industrielles, et elle vit en Bavière dans un château d'où elle dirige tout. – Le S représente la SCIENCE, en particulier les nouvelles connaissances concernant les armes chimiques et biologiques. Et il y a, croyons-nous, aux États-Unis, de jeunes savants qui se consacrent entièrement à la cause de l'anarchie. Quand on est jeune, on veut un monde nouveau, et il faut commencer par démolir l'ancien, exactement comme vous démolissez une vieille maison avant d'en construire une neuve à sa place. Mais si vous ne savez pas où vous allez, si vous ignorez dans quelle direction on vous attire ou on vous pousse, à quoi ressemblera ce monde nouveau, et que deviendront ceux qui y ont cru lorsqu'ils l'atteindront enfin ? Certains seront esclaves, d'autres aveuglés par la haine, la violence, le sadisme. D'autres cependant, – que Dieu leur vienne en aide ! – conserveront leur idéal, aussi crédules que les Français de 1789 qui étaient persuadés que la Révolution allait apporter au peuple la paix et le bonheur.

— Mais que pouvons-nous faire ? demanda l'amiral Blunt.

— Tout ce qui est en notre pouvoir. Nous faisons déjà

l'impossible, je puis vous l'assurer. Nous avons des gens qui travaillent pour nous dans tous les pays. Des agents, des enquêteurs qui glanent des renseignements et nous les apportent.

— Ce qui est absolument nécessaire, appuya le colonel Pikeaway, car nous devons d'abord savoir de quoi il retourne exactement. Savoir qui est avec nous et qui est contre nous. Après quoi, nous verrons comment il y a lieu d'agir. Nous appelons ce diagramme que vous venez de voir *le Cercle*. Et voici une liste des gens que nous connaissons.

LE CERCLE

F La grosse Charlotte – Bavière

A Eric Olafsson – Suède, Industriel. – Armements

D Connu sous le nom de Desmetrios – Smyrne, Drogues

S Dr Sarolensky – Colorado (États-Unis) Physicien, Chimiste. – Soupçons seulement

J Femme connue sous le nom de Juanita – Réputée dangereuse. – On ne connaît pas son identité réelle.

CHAPITRE XV

Tante Mathilde va aux eaux

— J'avais pensé entreprendre une cure, suggéra Lady Matilda.

— Une cure ? répéta le Dr Donaldson.

Il parut un peu surpris et perdit son air d'omniscience, ce qui, se dit la vieille dame, était un des inconvénients de prendre un jeune médecin, au lieu du vieux bonhomme auquel elle était habituée depuis des années.

— C'est, en tout cas, le mot qu'on employait autrefois. Dans ma jeunesse, on allait à Marienbad, à Carlsbad, à Baden-Baden, ou ailleurs. Mais, l'autre jour, j'ai lu dans un journal un article fort élogieux à propos d'une nouvelle station thermale qui se trouve, je crois, en Bavière. À moins que ce ne soit en Autriche. Ce n'est pas que je sois particulièrement avide de modernisme et follement attachée aux idées nouvelles, mais cela ne m'effraie pas. Je suppose, d'ailleurs, qu'on doit trouver dans cette station à la mode ce qu'on trouve dans les autres : de l'eau qui sent les œufs pourris, la marche à pied pour aller faire sa cure à une heure indue, le régime, les massages et tout le reste.

— Je vois de quel endroit vous voulez parler. On a fait une certaine publicité dans la presse, en effet.

— Ma foi, vous savez comment on est à mon âge. On aime bien essayer ce qui est nouveau. C'est amusant d'aller dans une station qu'on ne connaît pas, ce qui ne signifie pas que l'on se sente ensuite en meilleure santé. Pourtant, je ne crois pas que ce soit une mauvaise idée. Qu'en pensez-vous, Docteur ?

Le médecin observa un instant Lady Matilda. En réalité, il n'était pas aussi jeune que la vieille dame se plaisait à l'imaginer, puisqu'il approchait de la quarantaine. Mais c'était un homme plein de tact, qui ne voyait pas d'inconvénient à se plier aux caprices de ses malades âgés, si lesdits caprices ne devaient pas présenter pour eux un quelconque danger.

— Je suis certain que cela ne vous ferait pas de mal, répondit-il. Bien sûr, le voyage est un peu fatigant. Mais, de nos jours, avec l'avion, on se déplace plus facilement qu'autrefois. Vous emmènerez Miss Leatheran, bien entendu ?

— Amy ? Oui, naturellement. Je ne pourrais pas me passer d'elle.

Lady Matilda parcourut des yeux sa chambre d'hôtel. Elle était vaste et confortable, bien que d'aspect un peu austère. Dans un cadre accroché au mur, se trouvait une inscription en caractères gothiques. L'allemand de Lady Matilda n'était pas aussi bon qu'il l'avait été autrefois, mais elle avait l'impression délicieuse de se replonger dans sa jeunesse. La jeunesse ! Non seulement les nouvelles générations tenaient l'avenir entre leurs mains, mais les personnes d'un certain âge, soigneusement endoctrinées, finissaient par avoir l'impression de pouvoir connaître une nouvelle jeunesse.

Près du lit, une Bible rappelait à Lady Matilda ses voyages aux États-Unis, où elle avait souvent trouvé ce livre sur sa table de chevet. Elle le prit entre ses mains et l'ouvrit au hasard. Ses yeux tombèrent sur un verset qu'elle se mit à lire. Puis, comme elle avait l'habitude de le faire, elle inscrivit quelques mots sur le bloc-notes posé sur le guéridon : *J'ai été jeune, maintenant j'ai atteint la vieillesse, et cependant je n'ai jamais vu que les justes fussent abandonnés.*

Elle poursuivit son examen de la pièce. Un *Almanach de Gotha* reposait sur l'étagère inférieure de la table de chevet. Livre précieux entre tous pour ceux qui souhaitaient se familiariser avec les hautes couches de la société. Près du bureau, étaient placés un certain nombre de fascicules brochés exposant les doctrines de quelques modernes prophètes. Ceux qui étaient actuellement en train de crier dans le désert – ou qui l'avaient fait récemment – se trouvaient réunis là, pour être étudiés et approuvés par les jeunes chevelus aux accoutrements étranges. Marcuse, Guevara, Lévi-Strauss, Fanon. Lady Matilda se dit que, si elle devait entrer en conversation avec certains jeunes, elle ferait bien de se plonger un peu dans ces lectures.

Au même instant, on frappa discrètement à la porte qui s'entrouvrit pour laisser apparaître le visage de la fidèle Miss Leatheran.

— J'espère que vous avez bien dormi, dit-elle.

— Admirablement, ma chère Amy. Ah ! vous m'apportez ma feuille de régime.

Lady Matilda parcourut des yeux le papier que lui tendait sa dame de compagnie.

— Bien peu attrayant, commenta la vieille dame. Et comment est cette eau que je suis censée boire ?

— Je dois avouer qu'elle n'a pas très bon goût.

— Le contraire m'eût étonnée. Voulez-vous attendre un instant, je vous prie ? Je vais vous donner une lettre à poster.

Lady Matilda alla s'asseoir devant le bureau. Après avoir réfléchi

une minute, elle se mit à écrire.

— Voilà, dit-elle au bout d'un moment en reposant son stylo. Ça devrait faire l'affaire.

— Je vous demande pardon, Lady Matilda. Que disiez-vous ?

— J'étais en train d'écrire à cette amie dont je vous ai parlé.

— Celle que vous n'avez pas vue depuis cinquante ou soixante ans ?

— Celle-là même.

— J'espère que... enfin, je veux dire... il y a si longtemps ! Les gens ont la mémoire courte, aujourd'hui. Je souhaite qu'elle se souvienne de vous.

— Elle s'en souviendra. On n'oublie pas les gens que l'on a connus à l'âge de dix ou vingt ans. Ils se fixent à jamais dans notre mémoire. On se rappelle leurs qualités et leurs défauts, les chapeaux qu'ils portaient, comment ils riaient... Par contre, je ne puis arriver à me rappeler les personnes rencontrées il y a une dizaine d'années. Même si on m'en parle ou si je les revois. Oui, cette amie se souviendra parfaitement de moi, soyez-en sûre.

Lorsque Miss Leatheran fut sortie, emportant sa lettre, Lady Matilda s'absorba dans la lecture du *Gotha*.

*

* *

Lady Matilda Cleckheaton fut introduite dans un des grands salons de réception du château.

Bien qu'elle se fût vêtue avec soin, sa dame de compagnie n'avait pu s'empêcher de laisser échapper une remarque. Car elle était toute dévouée à sa maîtresse et tenait à ce qu'elle mît tous les atouts dans son jeu pour réussir dans son entreprise.

— Ne pensez-vous pas que cette robe est un peu... fatiguée ? avait-elle dit.

— Je sais, ma chère, je sais. Mais c'est tout de même un modèle de chez Patou. Elle est vieille, certes, mais elle a coûté un prix fou. D'ailleurs, je ne tiens pas à avoir l'air riche ou gaspilleuse. Je ne suis qu'un membre pauvre d'une famille aristocratique. Toute personne âgée de moins de cinquante ans me mépriserait sans aucun doute. Mais celle à qui je vais rendre visite vit depuis des années dans une partie du monde où l'on fait encore attendre les riches invités pour s'occuper d'une vieille dame mal habillée mais de descendance noble. Les traditions ancestrales sont des choses qui ne se perdent pas facilement. À propos, vous trouverez dans ma malle un boa en plumes d'autruche.

— Vous allez mettre ça ? Mon Dieu, mais il est bien vieux !

— C'est vrai. Mais je l'ai conservé avec soin. Charlotte pensera que l'une des descendantes d'une des plus vieilles familles d'Angleterre est contrainte de porter des vêtements fatigués. Et je prendrai aussi mon manteau de loutre. Il est un peu élimé, lui aussi, mais il était splendide en son temps.

Ce fut donc ainsi accoutrée que Lady Matilda se mit en route, accompagnée de Miss Leatheran. Une quinzaine de kilomètres en voiture amenèrent les deux femmes jusqu'au château.

Matilda Cleckheaton savait à peu près à quoi elle devait s'attendre, puisque son neveu Stafford avait osé comparer Charlotte à une baleine. Et ce fut bien une énorme et hideuse vieille femme qui l'accueillit dans cet immense salon aux murs couverts de tableaux d'une valeur inestimable.

Se levant péniblement de son fauteuil, la baleine s'avança de quelques pas.

— Matilda !

— Charlotte !

— Comme cette rencontre semble étrange, après tant d'années !

Lady Matilda parlait allemand sans trop de difficulté, et Charlotte s'exprimait en un excellent anglais, bien qu'elle eût un accent guttural assez prononcé parfois agrémenté d'une pointe d'accent américain. Lady Matilda la trouva affreusement laide. Pourtant, pendant un instant, elle éprouva, en songeant au passé, un vague sentiment d'affection envers la grosse vieille dame. Mais, presque aussitôt, elle se souvint que Charlotte avait été, autrefois, une jeune fille fort détestable. Personne ne l'aimait vraiment, et elle ne devait pas aimer beaucoup de gens. Mais, on a beau dire, un lien étrangement solide nous rattache toujours aux souvenirs des années d'école. Charlotte avait-elle ressenti pour elle une certaine amitié ? En tout cas, elle lui faisait ce qu'on appelait à l'époque de la lèche. Sans doute rêvait-elle de séjourner dans un château ducal d'Angleterre.

Le père de Lady Matilda, en effet, bien que passablement désargenté, était pair d'Angleterre. Mais son domaine n'avait été sauvé que grâce à la fortune de sa femme, qu'il traitait avec la plus grande courtoisie, bien qu'elle-même prît plaisir à le malmener toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Pourtant, Matilda avait eu la chance d'être issue d'un second mariage. Sa mère était une femme extrêmement agréable, en même temps qu'une actrice en renom, et elle savait tenir son rôle mieux que de nombreuses duchesses authentiques.

Les deux femmes échangèrent quelques souvenirs, évoquèrent les supplices infligés à certains de leurs professeurs, les mariages – heureux ou malheureux – de quelques-unes de leurs compagnes, et Matilda mentionna même des détails qu'elle avait puisés la veille au

soir dans le *Gotha*.

On apporta du café et des pâtisseries.

— Je ne devrais pas me laisser tenter, murmura Lady Matilda, car mon médecin m'a recommandé de suivre scrupuleusement la cure et de respecter le régime. Mais, après tout, aujourd'hui je suis en vacances, n'est-ce pas ? Un regain de jeunesse, si je puis dire. À propos, mon neveu vous a rendu visite, il n'y a pas longtemps. J'ai oublié le nom de la personne qui vous l'a amené. La comtesse...

— La comtesse Renata Zerkowski.

— Ah ! c'est bien cela. Une charmante jeune femme, si j'en crois l'opinion de Staffy. C'est gentil à elle de l'avoir conduit jusqu'ici. Il a d'ailleurs été très impressionné par le cadre dans lequel vous vivez et par les choses qu'il a entendues dire sur vous, sur votre mouvement de rénovation, sur tous ces jeunes gens qui vous entourent et vous adorent. Quelle vie merveilleuse vous devez mener ! Je dis cela, mais en ce qui me concerne, je ne pourrais résister à une telle activité. Il me faut le calme, avec mes rhumatismes, mon arthrite et tout le reste. Mes difficultés financières, aussi. Ce n'est pas chose aisée, actuellement, que d'entretenir le domaine de famille. Vous savez quelles sont nos difficultés, en Angleterre. Avec les impôts, en particulier.

— Je me rappelle fort bien votre neveu, en effet. Un homme fort courtois, en vérité. Il est dans les services diplomatiques, à ce que j'ai cru comprendre ?

— Oui. Mais, voyez-vous, je ne crois pas que l'on ait vraiment reconnu ses qualités. Oh ! il ne parle jamais de rien et ne se plaint pas, mais il a certainement l'impression de ne pas être apprécié à sa juste valeur. Vous savez ce qu'il faut penser des gens actuellement au pouvoir. Des intellectuels qui n'ont aucun savoir-faire, aucun sens des réalités. Ah ! il y a cinquante ans, les choses se seraient passées différemment. Mais aujourd'hui, son avancement n'a pas été aussi rapide qu'il aurait dû l'être. Je vous dirai même, en confidence, qu'on se méfie un peu de lui. On le soupçonne d'être – comment dirai-je ? – favorable aux tendances révolutionnaires. Pourtant, il faut songer à ce que pourrait être, pour l'avenir du pays, un homme capable d'adopter des idées plus avancées.

— Il n'est donc pas en accord avec le pouvoir ?

— Chut ! Il ne faut pas dire cela. Du moins ne devrais-je pas l'avouer, moi.

— Vous m'intéressez.

Matilda Cleckheaton poussa un soupir.

— Mettez cela, si vous voulez, sur le compte de l'affection d'une vieille tante. Mais Staffy a toujours été un de mes préférés. Il a du charme et de l'esprit. Et il a aussi des idées. Il envisage, pour notre

pays, un avenir qui différerait passablement du présent, et il paraît avoir été fort impressionné par certains points que vous avez exposés devant lui, par certaines choses que vous lui avez montrées. Je ne puis m'empêcher de penser que ce qui manque chez nous c'est l'idéal d'une super-race.

— Oui, il devrait et pourrait exister une super-race, et il faut reconnaître qu'Adolf Hitler avait vu juste. Il possédait, de plus, le génie du commandement. Il avait toutes les qualités d'un vrai chef.

— Ah ! un chef, c'est aussi cela qui nous fait défaut.

— Ces dernières années, vous avez mal choisi vos alliés, ma chère. Si l'Angleterre et l'Allemagne avaient marché la main dans la main, si elles avaient partagé le même idéal de jeunesse et de force, elles auraient pu former deux grandes nations aryennes. Et songez jusqu'où elles auraient pu parvenir. Mais peut-être est-ce là une vue trop étroite. En un certain sens, les communistes nous ont donné une leçon en prêchant l'association de tous les travailleurs du monde. Pourtant, les ouvriers ne sont que les exécutants. Ce sont les dirigeants du monde qui doivent s'unir. Et, pour atteindre ce but, il ne faut pas choisir des hommes d'âge mûr qui sont ancrés dans leurs vieilles habitudes et ne font que se répéter, comme le fait un disque rayé. Il nous faut prendre nos éléments parmi les étudiants, parmi les jeunes au cœur généreux, aux idées saines, désireux d'aller de l'avant, acceptant de se faire tuer le cas échéant, mais n'hésitant pas non plus à tuer si c'est nécessaire. Tuer sans scrupule ni remords, car il ne peut y avoir de victoire sans agressivité, sans violence, sans bataille.

La vieille femme parvint avec quelque difficulté à se lever, imitée par Lady Matilda.

— C'est en mai 1940, poursuivit la grosse Charlotte, que les jeunesses hitlériennes commencèrent à se transformer, lorsque Himmler obtint du Führer l'autorisation de créer les SS. Cette phalange était destinée à la destruction des peuples orientaux – esclaves prédestinés du monde – afin de faire de la place pour la race allemande.

Le silence plana quelques instants sur la vaste pièce. Un silence presque religieux.

— L'Ordre de la Tête de Mort ! reprit Charlotte.

Lentement, elle traversa la pièce et alla s'immobiliser devant un cadre doré où se trouvaient les insignes de l'Ordre, surmontés d'un crâne grimaçant.

— C'est là ce à quoi je tiens le plus, déclara la vieille femme d'une voix solennelle. Dans les archives du château, se trouvent toutes les chroniques manuscrites s'y rapportant. Certaines d'entre elles sont des lectures destinées seulement à ceux qui ont l'estomac solide. Mais il faut apprendre à accepter toutes ces choses : les chambres à gaz, les

cellules de torture et autres. On en a parlé avec colère au procès du Nuremberg, mais c'était une grande tradition que la force à travers la souffrance. Ces garçons étaient entraînés tout jeunes, afin qu'ils ne flanchent ni ne reculent, qu'ils ne se laissent aller à aucune forme de faiblesse. Lénine lui-même, prêchant la doctrine marxiste ne s'est-il pas écrié : « Bannissez toute faiblesse ! » ? C'était un de ses premiers axiomes pour la création de l'État parfait. Mais, en ce qui nous concerne, nous n'avons pas vu assez grand. Nous voulions limiter notre rêve à la race allemande, sans songer qu'il y a d'autres races qui, elles aussi, sont capables d'atteindre la grandeur par la souffrance et la violence, par la pratique réfléchie de l'anarchie. Nous devons abattre les institutions trop molles, les formes humiliantes de la religion, car il existe une religion de la force. La vieille religion des Vikings. Et nous avons un chef, jeune encore mais dont le prestige grandit de jour en jour. Qui est-ce qui a dit : « Donnez-moi les outils, et j'accomplirai l'œuvre » ? Ou quelque chose d'approchant. Notre chef possède déjà les outils, mais il lui en faudra d'autres. Il aura les avions, les bombes, les armes indispensables à la guerre chimique. Il aura les hommes pour combattre, les moyens de transport et de production, le pétrole, la richesse, la puissance. Il aura tout cela.

La vieille femme fit entendre une toux asthmatique.

— Laissez-moi vous aider, dit Lady Matilda en la reconduisant à son fauteuil.

— C'est triste d'être vieux, reprit Charlotte. Mais je durerai assez longtemps pour assister au triomphe d'un monde nouveau. C'est ce que vous souhaitez pour votre neveu, n'est-ce pas ? Il voudrait avoir la puissance dans son propre pays. Seriez-vous prête à appuyer notre action là-bas ?

Lady Matilda hocha la tête.

— Autrefois, j'avais une certaine influence. Mais c'est bien fini, maintenant.

— Cela reviendra, ma chère. Vous avez été bien inspirée de venir me voir. Car, moi, j'ai de l'influence.

— C'est une grande et noble cause, murmura Lady Matilda en poussant un soupir. Le Jeune Siegfried !...

*

* *

— J'espère que vous avez été heureuse de revoir votre vieille amie, dit Miss Leatheran tandis qu'elles retournaient à l'hôtel.

— Si vous aviez pu entendre toutes les sottises que j'ai débitées, répondit Lady Matilda, vous n'en auriez pas cru vos oreilles, ma pauvre Amy.

CHAPITRE XVI

Pikeaway parle

— Les nouvelles en provenance de France sont mauvaises, dit le colonel Pikeaway. C'est, à peu de chose près, ce que j'ai entendu dire à Winston Churchill au cours de la dernière guerre.

Il toussota, brossa de sa main le revers de son veston sur lequel venait de tomber un peu de cendre de son cigare, puis il ajouta :

— Les nouvelles d'Italie ne sont d'ailleurs pas meilleures, et j'imagine que celles de Russie seraient tout aussi mauvaises, si on les laissait parvenir librement jusqu'à nous. Car il y a des troubles, là-bas aussi. Des bandes d'étudiants parcourent les rues en hurlant et en brisant les devantures et ont mis à sac les ambassades de plusieurs pays. Par ailleurs, nous avons aussi des nouvelles alarmantes en provenance d'Égypte, de Jérusalem, de Syrie. Mais, de ce côté-là, la tension est à l'état endémique, et il ne faut pas s'en inquiéter outre mesure. En Amérique du Sud, la situation est assez spéciale. L'Argentine, le Brésil, Cuba ont formé une sorte d'union et se sont donné le nom de Jeunes États Confédérés. Ils ont une armée bien encadrée et bien entraînée, des avions, des bombes et Dieu sait quoi encore. Le pire, c'est qu'ils paraissent savoir ce qu'ils veulent. Ils ont également créé des groupes de chanteurs qui interprètent des chansons pop, de vieux airs folkloriques et des hymnes guerriers, parcourant les rues comme le faisait l'Armée du Salut. Loin de moi, d'ailleurs, l'idée de dénigrer l'Armée du Salut, qui a fait d'excellent travail.

Il s'interrompt pour reprendre au bout d'un instant :

— J'ai entendu dire qu'il se trame quelque chose de semblable dans les pays civilisés, à commencer par l'Angleterre, si tant est que nous puissions encore nous targuer d'être des gens civilisés.

— Déplorable. Absolument déplorable, dit George Packham. C'est à peine croyable. Est-ce là tout ce que vous avez appris ?

— Si vous trouvez que ce n'est pas suffisant, c'est que vous êtes vraiment très difficile à contenter. Le monde entier est en marche vers l'anarchie : oui, c'est tout ce que j'ai à vous apprendre. Certes, le mouvement est encore un peu vacillant, pas tout à fait au point, mais presque.

— Il doit pourtant y avoir un moyen de réagir !

— Ce n'est pas aussi facile que vous pourriez le croire. Les gaz

lacrymogènes n'arrêtent une émeute que pour un certain temps. Oh ! bien sûr, nous ne manquons pas de bombes biologiques ou nucléaires, mais que se passerait-il si on en faisait usage ? Ce serait le massacre de tous ces garçons et de toutes ces filles, la mort des vieillards dans leurs foyers, celle d'un bon nombre de nos politiciens pompeux, mais aussi votre mort et la mienne, Messieurs. Mais, puisque nous parlons de nouvelles, j'ai cru comprendre que vous en aviez de toutes fraîches, apportées d'Allemagne par le chancelier Henrich Spiess en personne.

— Comment diable avez-vous appris cela ? C'est strictement...

— Ici, nous savons tout : c'est notre métier ! répliqua le colonel Pikeaway. Je crois aussi savoir que vous avez ramené un certain Dr. Reichardt. Un savant, je présume ?

— Pas exactement. Il s'agit d'un médecin qui est à la tête d'un asile d'aliénés.

— Diable ! Un psychiatre ? Je suppose que vous l'avez invité pour qu'il puisse examiner les cerveaux de quelques-uns de nos jeunes énergumènes, farcis de philosophie allemande moderne et de la philosophie française du dix-huitième siècle. J'espère qu'on lui demandera aussi de procéder à l'examen de quelques-unes de ces lumières qui président nos tribunaux et se refusent à porter atteinte à la personnalité de ces jeunes gens en déclarant qu'ils *pourraient peut-être* avoir à gagner leur vie. Pourquoi ne pas les faire prendre en charge par le Secours National qui assurerait leur subsistance ? De cette manière, on leur éviterait de travailler, et ils pourraient passer leur temps en compagnie de leurs philosophes favoris. Mais je dois probablement être vieux jeu...

— Nous sommes bien forcés de prendre en considération les nouveaux modes de vie et de pensée, fit remarquer Sir George Packham. On a l'impression... je veux dire on espère... ma foi, c'est difficile à...

— Cette difficulté à vous exprimer doit être fort gênante pour vous, ricana Pikeaway.

Le téléphone se mit à sonner. Il décrocha, porta le récepteur à son oreille puis le tendit à Sir George.

— Allô ! dit ce dernier. Oh ! oui, bien sûr... Je suis d'accord. Je suppose... non, non... Pas au Ministère de l'Intérieur... Je pense que nous ferions mieux de choisir... euh...

Sir George jeta un coup d'œil circonspect autour de lui.

— Il n'y a pas de micros dans cette pièce, fit remarquer le colonel Pikeaway.

— Oui, oui, reprit Sir George, j'amènerai Pikeaway avec moi. Oui, naturellement... Mais rappelez-vous que cet entretien doit être strictement confidentiel.

— Dans ce cas, fit observer le colonel, nous ne pouvons pas

prendre ma voiture : elle est trop connue.

— Henry Horsham va venir nous chercher avec la Volkswagen. Mais, si vous me permettez un conseil, je crois que vous feriez bien de broser les revers de votre veston.

CHAPITRE XVII

Herr Henrich Spiess

Herr Heinrich Spiess était soucieux, et il n'essayait pas de le cacher. Il reconnut que la situation était grave. Mais, en même temps, il apportait avec lui ce calme et cette pondération qui avaient été ses principaux atouts au milieu des difficultés d'ordre politique traversées récemment par l'Allemagne. Le chancelier était un homme réfléchi et pourvu d'un solide bon sens. Il ne donnait pas l'impression d'être brillant, et cela était rassurant en soi. Car les politiciens brillants étaient aux deux tiers responsables de toutes les crises graves et de tous les échecs. Quant au dernier tiers, il était le fait des hommes politiques incapables de faire preuve de jugement et de sens pratique.

— Ceci n'est nullement une visite officielle, commença Heinrich Spiess. Cependant, j'ai appris certaines choses dont je dois, me semble-t-il, vous informer, car elles jettent une lumière assez intéressante sur des événements qui nous ont intrigués et même alarmés. Mais permettez-moi d'abord de vous présenter le Dr. Reichardt. Il est à la tête, dans le voisinage de Karlsruhe, d'une importante clinique psychiatrique ne comprenant pas moins de six cents malades, n'est-ce pas, Docteur ?

— C'est bien cela, en effet.

— Et vous soignez, je crois, diverses maladies mentales.

— Certes. Mais je m'intéresse surtout à une forme particulière...

Le médecin se mit à parler allemand, et Herr Spiess entreprit de traduire son exposé en anglais.

— Le docteur, expliqua-t-il, a obtenu ses réussites les plus spectaculaires dans le traitement de la mégalomanie, c'est-à-dire le délire des grandeurs qui fait croire au malade qu'il est quelqu'un d'autre ou qu'il est plus important qu'il ne l'est en réalité. Et si le malade a la manie de la persécution...

— Non, protesta Reichardt. Il n'y a pas de maniaques de la persécution dans le groupe qui nous intéresse particulièrement. Au contraire, les malades n'aspirent qu'au bonheur, et je parviens à leur donner l'illusion qu'ils sont heureux. Par contre, si je les guéris, ils risquent de ne plus l'être. Je dois donc trouver un traitement capable de leur rendre la raison sans leur ôter cette illusion d'être heureux. Nous appelons cet état d'esprit particulier...

Le Dr. Reichardt prononça un mot allemand à consonance

barbare et long d'au moins huit syllabes.

— À l'intention de nos amis anglais, reprit Heinrich Spiess, je continuerai à me servir du terme « mégalomanie », tout en sachant que ce n'est pas celui qu'on emploie aujourd'hui. Vous avez donc, dans votre clinique environ six cents malades.

— Oui. Et, à l'époque dont nous allons parler, j'en avais même huit cents. Parmi ces malades, j'ai d'abord Dieu le Père.

Mr. Lazenby parut un peu décontenancé.

— Oh !... euh... très intéressant, balbutia-t-il.

— Il y a aussi deux jeunes gens qui se prennent pour Jésus-Christ. Et puis, il y a tous les autres. À une certaine époque, je ne comptais pas moins de vingt-quatre Hitler. C'était, bien entendu, au moment où Adolf Hitler était encore en vie.

Le médecin tira de sa poche un petit carnet qu'il se mit à feuilleter.

— Voyons, reprit-il, nous avons eu également quinze Napoléon – personnage toujours très populaire – dix Mussolini, cinq Jules César, et bien d'autres. Mais je ne vais pas vous ennuyer en vous énumérant tous les cas qui ont pu se présenter. Arrivons-en à l'incident qui m'amène ici aujourd'hui.

Le docteur se remit à parler allemand, et le chancelier à traduire.

— Un jour – c'était vers la fin de la guerre – se présenta un haut fonctionnaire tenu en haute estime par le gouvernement de l'époque, et que j'appellerai pour l'instant Martin B. Vous comprendrez de qui je veux parler. Il amenait son chef avec lui. En fait, il amenait avec lui... Le Führer en personne.

— Oui, reprit le docteur. Et vous comprendrez que c'était un grand honneur pour ma clinique. Le Führer se montra fort aimable, d'ailleurs, me dit qu'il avait beaucoup entendu parler de mes réussites et me confia qu'il y avait eu, peu de temps auparavant, quelques difficultés au sein de l'Armée. À plusieurs reprises, des hommes s'étaient pris pour Napoléon ou pour l'un de ses maréchaux, et certains s'étaient conduits en conséquence, donnant des ordres qui avaient déclenché des troubles assez graves. J'aurais bien volontiers exposé au Führer mon opinion de spécialiste sur ces cas si cela avait dû lui être utile, mais Martin B. m'assura que ce n'était pas nécessaire. Notre grand Führer...

Ici, le Dr Reichardt s'interrompit quelques secondes pour jeter un coup d'œil un peu gêné au chancelier Spiess, puis il reprit :

— Notre Führer ne voulait pas être importuné par de tels détails. Ce qu'il souhaitait pour l'instant, c'était visiter ma clinique. Et je ne tardai pas à comprendre ce qu'il désirait particulièrement. Cela ne me surprit d'ailleurs pas outre mesure, et j'y décelai un symptôme caractéristique. L'effort, la fatigue commençaient à produire leurs

effets sur lui.

— Je suppose, intervint le colonel Pikeaway avec un petit rire étouffé, qu'il commençait déjà à se prendre pour Dieu le Père, lui aussi.

Cette remarque parut choquer légèrement le médecin.

— Martin B. lui avait raconté que j'avais plusieurs malades qui se prenaient pour le Führer, et je lui expliquai que la chose était assez courante. Ces gens ayant une véritable adoration pour le chef de l'État, il ne fallait pas trouver leur conduite autrement surprenante, leur vœu le plus cher étant de lui ressembler, de s'identifier à lui. J'étais un peu gêné en faisant cette remarque, mais je fus aussitôt rassuré et ravi de constater que le Führer montrait des signes d'une évidente satisfaction. Loin de prendre la chose en mauvaise part, il considérait que le désir de s'identifier à lui était un hommage qu'on lui rendait. Il me demanda ensuite s'il lui serait possible de rencontrer un certain nombre de ces malades. Comme j'avais l'air d'hésiter, Martin B. me prit à part et m'affirma que le Führer souhaitait vivement tenter cette expérience. Mais, en ce qui le concernait, il voulait être sûr que son chef ne courrait aucun risque. Il n'eût pas fallu que l'un de ces malades, croyant passionnément en lui-même, fît preuve d'agressivité ou de violence. Je lui assurai qu'il n'y avait pas lieu de redouter une telle éventualité, et je précisai en outre que je choisirais les pensionnaires les plus calmes et les plus inoffensifs. Martin B. ajouta alors que le Führer était désireux de rencontrer ces hommes en dehors de ma présence, car il craignait que leur comportement ne fût pas naturel si leur médecin assistait à l'entretien. Et puisqu'il n'y avait aucun danger... Je lui affirmai à nouveau qu'il n'y avait pas le moindre risque, mais lui précisai cependant que je serais heureux s'il voulait bien demeurer auprès du Führer. La chose ne présentait aucune difficulté, et j'envoyai chercher quatre de mes « führers » que je rassemblai dans une pièce en leur annonçant qu'un visiteur de marque souhaitait s'entretenir avec eux. Martin B. et le Führer furent donc introduits dans la salle où attendaient les quatre malades, et je me retirai en fermant la porte, pour aller bavarder dans le couloir avec les deux aides de camp. Le Führer, je me dois de le préciser maintenant, avait l'air particulièrement soucieux, car il avait traversé récemment un certain nombre d'épreuves et de difficultés. Cela se passait, en effet, peu de temps avant la fin de la guerre, alors que les choses commençaient à aller franchement mal pour l'Allemagne. Hitler avait été, disait-on, fort alarmé, mais il restait tout de même persuadé qu'il pouvait encore l'emporter si ses propres idées sur la conduite des opérations étaient acceptées par le haut commandement et mise en pratique sans plus attendre.

— Le Führer, intervint George Packham, était sans doute, à cette

époque déjà, dans un état qui...

— Nous n'avons pas à nous étendre sur cette question, répliqua Heinrich Spiess. Il n'était plus tout à fait lui-même, c'est vrai, et on avait dû lui ôter certaines responsabilités. Mais je suppose que les recherches que vous avez faites dans notre pays après la guerre ont dû vous apprendre ces détails.

— On se rappelle qu'au procès de Nuremberg...

— Point n'est besoin de revenir sur le procès de Nuremberg, trancha Mr. Lazenby. Tout cela appartient au passé. Nous devons maintenant considérer notre avenir au sein de la communauté européenne, en collaboration avec l'Allemagne et la France, ainsi qu'avec d'autres pays.

— Très juste, approuva le chancelier. Donc, pour en revenir à notre exposé, Hitler et Martin B. ne restèrent que très peu de temps dans la salle où on les avait fait entrer, puisqu'ils en ressortirent au bout de sept minutes seulement. Martin B. exprima au Dr. Reichardt toute sa satisfaction et déclara que le Führer et lui-même devaient prendre congé, car ils avaient un autre rendez-vous important. La voiture attendait devant la porte de la clinique et les deux hommes partirent en toute hâte.

Herr Heinrich Spiess s'interrompit, et le silence plana quelques instants sur la pièce.

— Et ensuite ? demanda enfin le colonel Pikeaway. S'est-il passé quelque chose de spécial ?

Ce fut le médecin qui reprit la parole.

— À dater de ce jour, l'un de mes quatre malades commença à se comporter d'une manière inhabituelle. Il s'agissait d'un homme qui ressemblait étonnamment à Hitler, détail qui, naturellement, lui avait toujours donné une confiance toute particulière en lui-même. Il se mit à affirmer, d'une manière encore plus véhémence que par le passé, qu'il était bien le Führer, et qu'il devait se rendre immédiatement à Berlin pour prendre part à un conseil du grand État-major. En fait, les signes de légère amélioration qu'il avait manifestés précédemment avaient disparu, et il était si différent de lui-même que je ne comprenais absolument rien à ce changement soudain. C'est pourquoi je fus soulagé lorsque, deux jours plus tard, ses parents vinrent le chercher avec l'intention de lui faire poursuivre son traitement à domicile.

— Vous l'avez donc laissé partir.

— Bien entendu. Ses parents étaient accompagnés d'un médecin responsable, et comme il s'agissait non pas d'un aliéné interdit mais d'un pensionnaire volontaire, je n'avais aucun droit de le retenir.

— Je ne vois pas... commença George Packham, ce que...

— Herr Spiess a une théorie...

— Ce n'est pas une théorie, répliqua le chancelier. Les Russes ont caché le fait, nous l'avons caché aussi, mais il y a maintenant des témoignages et des preuves qui permettent d'affirmer que le Führer est resté ce jour-là, de son propre gré, dans la clinique du Dr Reichardt, et que l'un des malades est reparti en compagnie de Martin. C'est donc le corps de cet homme qui a été découvert plus tard dans l'abri souterrain de la Chancellerie. Mais il est inutile d'entrer dans tous les détails.

— Il nous faut cependant connaître la vérité, déclara Lazenby.

— Le vrai Führer est parti incognito pour l'Argentine, selon un plan secret minutieusement mis au point, et il a vécu encore plusieurs années dans ce pays. C'est là qu'il a eu un fils d'une jeune femme aryenne de bonne famille. Puis l'état d'Hitler s'est mis à empirer, et il est mort fou, en se croyant à la tête des armées sur le champ de bataille.

— Et vous prétendez que, durant toutes ces années, rien n'a transpiré de ces événements ?

— Il y a eu des rumeurs, bien sûr, comme il y en a toujours. On dit bien que l'une des filles du Tzar a échappé au massacre de la famille impériale, souvenez-vous-en.

— Mais c'était faux ! se récria George Packham.

— Certains ont, en effet, prétendu que la chose était fausse. Mais d'autres, qui avaient également connu la princesse tiennent le fait pour véridique. Anastasia était-elle vraiment la Grande-duchesse de Russie ? N'était-elle qu'une simple paysanne ? Laquelle de ces deux théories est la vraie ? Il est impossible de se prononcer d'une manière catégorique. Mais, pour en revenir à Hitler, on a souvent fait courir le bruit qu'il était vivant, en se basant sur le fait que personne n'a jamais pu prouver que le corps découvert à la Chancellerie eût été examiné avec soin et impartialité. Les Russes ont déclaré l'avoir fait, mais ils n'en ont apporté aucune preuve formelle.

— Voyons, Dr Reichardt, soutenez-vous véritablement cette extraordinaire théorie ?

— Je vous ai exposé les faits. Ce qui est incontestable, c'est que Martin B. en personne est venu à ma clinique en compagnie du Führer. En ce qui me concerne, j'ai déjà vécu avec une bonne centaine d'Hitler, de Napoléon ou de Jules César. Enfin, vous devez comprendre que les « führers » qui résidaient chez moi avaient tous une ressemblance physique avec Hitler. Et la plupart d'entre eux auraient pu être Adolf Hitler lui-même. Ces hommes n'auraient jamais pu croire en eux-mêmes avec la fougue et la véhémence dont ils faisaient preuve s'ils n'avaient eu, avec le Führer une ressemblance manifeste. Je n'avais jamais eu l'occasion, jusqu'à ce jour, de voir Hitler en personne. On voyait des photos de lui dans les journaux et

les magazines, on savait vaguement comment était notre grand génie, mais on ne le savait que d'après les photos qu'il voulait bien laisser publier. Or, Martin B. m'ayant affirmé venir en compagnie du Führer, je ne pouvais que le croire. Ensuite, je n'ai fait qu'obéir aux ordres. Hitler voulant rester seul avec certains de ses sosies, que pouvais-je objecter ? Il est entré, il est ressorti au bout de quelques minutes seulement, mais ce bref intervalle de temps était suffisant pour procéder à un échange de vêtements, et il m'est impossible d'affirmer que c'est Adolf Hitler en personne qui a quitté ma clinique. Martin B. a parfaitement pu emmener un des sosies. Ensuite, il ne restait plus au Führer qu'à jouer son rôle, car il devait savoir que c'était là sa seule chance de quitter un pays qui pouvait être contraint de capituler d'un moment à l'autre. Hitler était déjà un peu diminué et, de plus, en proie à la rage et à la colère en constatant que les ordres qu'il donnait n'étaient plus, comme par le passé, exécutés sans murmure. Il sentait déjà qu'il n'avait plus le commandement suprême. Mais il lui restait tout de même une poignée de fidèles qui avaient formé le projet de lui faire quitter le pays d'abord, l'Europe, ensuite, pour le conduire en un endroit où il pourrait rallier ses adeptes nazis, les jeunes en particulier qui croyaient passionnément en lui. La croix gammée pourrait alors se dresser à nouveau sur un autre continent. Cette attitude était parfaitement compréhensible, de la part d'un homme dont la raison commençait à chanceler. C'est la seule façon dont je puisse voir les choses.

— Fantastique ! dit le Ministre de l'Intérieur.

— Oui, répondit Heinrich Spiess. Mais il se produit parfois des événements fantastiques, aussi bien dans l'histoire que dans la vie de chaque jour.

— Et il ne s'est trouvé personne, à l'époque, pour soupçonner la supercherie ?

— Tout avait été minutieusement préparé, l'itinéraire soigneusement choisi à l'avance, et, si on ignore encore les détails exacts de l'opération, on peut en avoir une idée assez nette. Quelques-unes des personnes impliquées qui faisaient passer un certain personnage d'un endroit à un autre sous divers déguisements et sous différents noms, quelques-unes de ces personnes, dis-je – nos enquêtes ultérieures nous l'ont appris – n'ont pas vécu aussi longtemps qu'elles l'auraient dû.

— Sans doute parce qu'elles auraient pu dévoiler le secret.

— Naturellement. On leur avait promis de somptueuses récompenses, des postes en vue et des honneurs, mais c'était la mort qui les attendait en fin de compte. Les SS étaient des spécialistes de la question. Ils savaient quelles mesures il convenait de prendre et comment ils pourraient se débarrasser des cadavres. Ainsi que je le

disais il y a un instant, on a effectué des enquêtes et découvert des documents qui, peu à peu, nous ont conduits à la vérité : Adolf Hitler s'est très certainement réfugié en Amérique du Sud. On a dit également que, de son mariage, était né un enfant qui avait été marqué de la croix gammée.

Des témoins dignes de foi affirment avoir vu cette croix sur le pied de l'enfant. Ce garçon, élevé en Amérique du Sud, aurait été soigneusement gardé, protégé, préparé à son destin. Il ne s'agissait plus seulement de créer un nouveau mouvement nazi, une super-race allemande, mais encore et surtout une super-race de tous les jeunes des différents pays d'Europe qui doivent s'unir, rejoindre les rangs de l'anarchie afin de détruire le vieux monde matérialiste avant de se hisser au pouvoir. Et ces jeunes ont maintenant leur chef. Un chef qui a dans les veines le sang qu'il faut pour mener à bien cette tâche, bien qu'il ait le type blond nordique vraisemblablement hérité de sa mère. Un garçon que les jeunes du monde entier pourraient accepter, élevé dans le seul but de marcher à leur tête pour les conduire à la terre promise.

— Sottises que tout cela ! déclara Mr. Lazenby. C'est proprement ridicule. Qu'est-ce que ces jeunes veulent donc faire ?

Herr Spiess hocha la tête.

— Puisque vous posez la question, je vais vous répondre : *Ils n'en savent rien*. Ils ignorent où ils vont et ce qu'on va faire d'eux. Ce sont de jeunes héros en marche vers la gloire par le truchement de la haine et de la violence. Ils ont maintenant des adeptes dans toute l'Europe et en Amérique. Car, aux États-Unis aussi, les jeunes s'agitent et se révoltent, se mettent en marche, se rangent sous la bannière du Jeune Siegfried. On leur enseigne à tuer, à aimer la souffrance, on leur enseigne les principes de l'ordre de la Tête de Mort, les principes de Himmler. On les endoctrine, on les entraîne, mais ils ignorent dans quel but. Nous, nous le savons. Du moins certains d'entre nous le savent-ils.

— Je suppose, intervint Pikeaway, qu'en Angleterre, nous devons aussi être quatre ou cinq à le savoir.

— En Russie, on est également au courant. Aux États-Unis, on commence à comprendre, à se rendre compte qu'il y a un peu partout des partisans du Jeune Siegfried. Mais, naturellement, derrière tout cela, se cachent des personnalités puissantes : un grand financier, un gros industriel, une personne qui a la haute main sur le pétrole, les mines, les stocks d'uranium, qui a à sa disposition des savants hors pair. Et ces savants décident des jeunes qui seront employés à tuer et des faibles que la drogue asservira. Dans chaque pays, il y aura ainsi des garçons et des filles qui, passant progressivement des drogues relativement inoffensives à d'autres de plus en plus nocives, seront

complètement asservis, dépendront complètement d'hommes qu'ils ne connaîtront même pas mais à qui ils appartiendront corps et âme.

— Mon cher chancelier, je ne puis arriver à vous croire. Ou, plus exactement, il me semble que ces tendances – si elles existent réellement – doivent pouvoir être détruites en adoptant des mesures énergiques et sévères. Il est impossible d'accepter cet état de choses.

— La meilleure solution, suggéra Lazenby qui revenait à son idée fixe, serait de me laisser partir pour la Russie, puisque les Russes sont au courant de ce qui se trame.

— Ils en savent assez, dit Heinrich Spiess, mais jusqu'à quel point voudront-ils l'admettre ? Il n'est jamais très aisé d'amener les Russes à se découvrir. Ils ont leurs propres ennuis, sur la frontière de Chine, et ils croient peut-être moins que nous à la progression de ce mouvement et au danger qu'il représente.

— Je pourrais être chargé d'une mission officielle...

— À votre place, je n'en ferais rien, Cedric.

C'était la voix calme de Lord Altamont qui venait de s'élever.

— Nous avons besoin de vous ici. Vous êtes à la tête du gouvernement, et c'est dans notre pays que vous avez votre rôle à jouer. Pour accomplir des missions à l'étranger, nous avons des agents spécialement entraînés et fort compétents.

— Des agents ? répéta George Packham. Que peuvent faire des agents, à ce stade ? Il nous faudrait un rapport de...

Il se tourna vers Horsham.

— Dites-moi donc quels sont les agents que nous possédons et ce qu'ils peuvent faire.

— Nous en avons d'excellents, je puis vous l'assurer. Herr Spiess vient de nous apporter des renseignements qu'il tient, lui aussi, de ses propres agents. L'ennui – et il en a toujours été ainsi – c'est qu'on ne veut jamais se fier à ce qu'ils disent. Il suffit de se reporter à la dernière guerre pour s'en convaincre. Personne ne veut se persuader que ce sont des hommes intelligents et bien entraînés. Leurs rapports, neuf fois sur dix, sont le reflet de la vérité. Seulement, les hauts fonctionnaires refusent de leur accorder crédit.

— Vraiment, mon cher Horsham, je ne puis...

Horsham se tourna vers le chancelier allemand.

— Les choses ne se passent-elles pas ainsi dans votre pays ? Des rapports n'ont-ils pas été fournis dont on n'a tenu aucun compte ? *Si la vérité est désagréable, on préfère l'ignorer.* C'est bien connu.

— Je veux bien reconnaître que cela peut arriver, et même que cela arrive parfois. Mais ce n'est tout de même pas la règle.

— Nous nous trouvons en présence d'une crise non seulement nationale mais internationale, reprit Lazenby, et les décisions doivent être prises à l'échelon supérieur. Il nous faut agir. La police doit être

appuyée par l'Armée, des mesures d'ordre militaire doivent être prises... Herr Spiess, vous qui appartenez à un pays qui a toujours été une grande nation militaire, ne pensez-vous pas que ces révoltes doivent être matées par les forces armées avant qu'elles n'échappent à notre contrôle ?

— Elles ont déjà échappé à notre contrôle, pour reprendre votre expression, puisque les rebelles sont en possession de fusils, de mitrailleuses, de grenades, d'explosifs, de gaz, de bombes chimiques...

— Mais nous avons des armes nucléaires. Et la simple menace...

— Ces gens-là ne sont pas tous des gamins. Avec cette Armée du Jeune Monde, il y a des savants – chimistes, biologistes, physiciens. Déjà, à Cologne, on a tenté d'empoisonner les eaux, de leur faire véhiculer le bacille de la typhoïde.

— Tout cela est incroyable ! se lamenta Cedric Lazenby en jetant un coup d'œil à la ronde. Chetwynd, Munro, Blunt, qu'en pensez-vous ?

À la surprise du Premier Ministre, l'amiral Blunt fut le seul à répondre.

— Je ne vois pas très bien en quoi la chose concerne l'Amirauté. Mais si vous songez à déclencher une guerre nucléaire, croyez-moi, prenez donc votre pipe, une provision de tabac suffisante et allez camper dans l'Antarctique, ou dans un autre endroit où la radioactivité mettra un certain temps à vous rattraper. Le professeur Eckstein nous en a avertis, et il sait de quoi il parle !

CHAPITRE XVIII

La conclusion de Pikeaway

La réunion ayant pris fin, le chancelier d'Allemagne et le Premier Ministre de Sa Majesté s'en allèrent déjeuner à Downing Street, escortés de George Packham, de Gordon Chetwynd et du Dr. Reichardt.

L'amiral Blunt, le colonel Munro, le colonel Pikeaway et Henry Horsham restèrent dans la pièce pour échanger leurs idées avec plus de liberté qu'ils n'eussent pu le faire en présence des autres.

— Dieu merci, ils ont amené Packham ! commença par s'écrier le colonel Pikeaway.

— Vous auriez dû les suivre, Amiral, dit Munro. Parce que je ne crois pas que Chetwynd et Packham soient capables d'empêcher notre Cedric de partir pour une confrontation à l'échelon supérieur – selon son expression favorite – avec les Russes, les Chinois, les Éthiopiens, les Argentins, ou tout autre peuple de la terre.

— J'ai d'autres chats à fouetter, grommela l'amiral. Je pars pour la campagne rendre visite à une de mes vieilles amies.

Puis, levant son regard chargé de curiosité sur le colonel Pikeaway :

— Cette histoire au sujet d'Hitler vous a-t-elle réellement surpris ?

Le colonel secoua lentement la tête.

— Pas vraiment. Nous sommes au courant depuis des années des rumeurs selon lesquelles notre Adolf aurait filé en Amérique du Sud, et il y a une chance sur deux pour que ce soit exact. En tout cas, que cet homme fût un fou, un imposteur, ou que ce fût le véritable Hitler, il semble qu'il n'ait pas fait long feu. Il a circulé, à ce sujet aussi, de drôles d'histoires, car même aux yeux de ses partisans, il ne constituait plus une valeur sûre.

— Quel est donc le cadavre que l'on a retrouvé dans l'abri souterrain de la Chancellerie ? demanda Blunt. Cela reste un point obscur, car les Russes se sont arrangés pour qu'il soit impossible de l'identifier.

L'amiral se leva, salua ses compagnons d'un signe de tête et se dirigea vers la porte.

— Je suppose, répondit Munro, que le Dr. Reichardt connaît la vérité, bien qu'il ait fait preuve d'une prudente réserve.

— Et le chancelier ?

— C'est un homme fort sensé, répondit l'amiral en se retournant sur le seuil de la porte. Il dirigeait remarquablement le pays, avant que ne commencent tous ces troubles.

Il lança un regard perçant au colonel Munro et reprit :

— Que pensez-vous de ce jeune prodige aux cheveux blonds ? Le fils d'Hitler. En aviez-vous entendu parler ?

— Inutile de vous faire du souci à son sujet, répliqua le colonel Pikeaway.

L'amiral repoussa la porte et revint s'asseoir.

— C'est une immense blague, déclara tout net Pikeaway. Hitler n'a jamais eu de fils.

— Vous ne pouvez en être sûr.

— Il se trouve que nous le sommes.

— Expliquez-vous.

— Franz Joseph – le jeune Siegfried – est un vulgaire charlatan, un imposteur de belle taille. Il n'est, en réalité, que le fils d'un charpentier argentin nommé Aguileros et d'une blonde Allemande qui chantait de petits rôles au théâtre. Il a hérité de sa mère son physique avenant et sa voix mélodieuse, et il avait déjà fait ses débuts comme acteur de profession lorsqu'il a été choisi pour le rôle qu'on veut lui faire jouer. C'est à ce moment-là qu'il s'est fait marquer de la croix gammée.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Nous sommes en possession de toute une documentation, réunie par un de nos meilleurs agents. Certificats, photocopies, déclaration signée de la mère elle-même, témoignage médical concernant la date de la fameuse croix gammée, copie de l'acte de naissance de Karl Aguileros... Bref, tout y est. Notre agent s'en est d'ailleurs tirée de justesse. On était à sa poursuite et on l'aurait peut-être prise si elle n'avait eu un coup de chance à Francfort.

— Où sont maintenant ces documents ?

— En lieu sûr, en attendant que l'heure soit venue de démasquer cet imposteur de grande classe.

— Le gouvernement et le Premier Ministre sont-ils au courant ?

— Je ne raconte pas tout ce que je sais aux politiciens, à moins d'y être obligé, ou à moins d'être sûr qu'ils agiront d'une manière sensée.

— Vous êtes véritablement un vieux démon, dit le colonel Munro.

— Il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour jouer ce rôle, soupira Pikeaway d'un air chagrin.

CHAPITRE XIX

Sir Stafford Nye reçoit

Sir Stafford Nye recevait des visiteurs. Il les avait déjà rencontrés, excepté l'un d'eux qu'il connaissait cependant de vue. C'étaient de jeunes hommes de bonne apparence, sérieux et intelligents, autant qu'il pût en juger. Leurs cheveux étaient bien coiffés, leurs vêtements bien coupés sans pour autant être démodés, et ils firent la meilleure impression sur leur hôte. Pourtant, ce dernier se demandait ce qu'ils pouvaient bien vouloir. Il savait que l'un d'eux était le fils d'un des rois du pétrole. Un autre, depuis sa sortie de l'université, s'intéressait à la politique. Quant au troisième, aux sourcils touffus, la suspicion avait l'air d'être chez lui une seconde nature.

— C'est très aimable à vous, Sir Stafford, d'avoir accepté de nous recevoir, dit celui qui avait l'air d'être le chef du petit groupe.

Il s'appelait Clifford Blent, et était doté d'une voix agréable et bien timbrée.

— Je vous présente Roderick Ketelly et Jim Brewster. Nous sommes tous les trois fort anxieux au sujet de l'avenir, si je puis ainsi m'exprimer.

— Je crois que nous le sommes tous, répondit Sir Stafford.

— Nous n'aimons pas la tournure que prennent les événements. La rébellion, l'anarchie, c'est très joli comme philosophie, mais en ce qui nous concerne, nous voulons pouvoir poursuivre des carrières – universitaires ou autres – sans risquer d'être interrompus. Nous voulons bien accepter certaines manifestations, mais non point des scènes de violence organisées par la voyoucratie. Et, bien franchement, nous souhaiterions voir se former un nouveau parti politique. Jim Brewster, ici présent, s'est penché avec une attention toute particulière sur des idées et des projets entièrement nouveaux concernant les questions syndicales. On a bien essayé de le huer et de le faire taire, mais sans succès, n'est-ce pas, Jim ?

— La plupart de ces gens-là sont complètement stupides, déclara Brewster.

— Nous voulons une politique sérieuse et sensée en faveur de la jeunesse. Nous sommes prêts à accepter des conceptions différentes dans le domaine de l'éducation, mais rien de fantasque ou d'aberrant. Si nous obtenons un nombre suffisant de sièges, si nous pouvons former un gouvernement – et je ne vois pas pourquoi nous n'y

parviendrions pas –, nous mettrons nos idées en application. Notre mouvement comprend déjà de nombreux sympathisants, car nous représentons la jeunesse, nous aussi, sans pour autant aller grossir les rangs des violents et des exaltés. Nous sommes pour la modération. Nous souhaitons avoir un gouvernement pourvu de sens pratique, une réduction du nombre des parlementaires, et nous accepterons les hommes qui sont déjà dans la politique à la condition expresse qu'ils soient capables de faire preuve de bon sens. C'est pourquoi nous sommes venus voir si vous pourriez être intéressé par le but que nous poursuivons. Nous aurons besoin, un jour peut-être plus proche que vous ne le pensez, d'un homme qui comprenne la politique étrangère. Le reste du monde connaît des difficultés plus graves encore que les nôtres. Washington a été entièrement détruit. En Europe, on manifeste, on se bat, on démolit les installations portuaires... Mais je n'ai pas besoin de vous brosser un tableau de ce qui s'est passé au cours des six derniers mois. Je précise encore que notre but n'est pas tant de relever le monde entier que d'assurer le redressement de l'Angleterre. Pour cela, il nous faut des gens jeunes et dynamiques. Beaucoup de jeunes. Il y en a qui ne sont ni des révolutionnaires ni des anarchistes et qui seront prêts à tout tenter pour gouverner convenablement notre pays. Mais il nous faut aussi quelques hommes d'âge mûr – de quarante à cinquante ans –, et si nous sommes venus aujourd'hui, c'est parce que nous avons entendu parler de vous. Nous sommes persuadés que vous êtes le genre d'homme dont nous avons besoin.

— Croyez-vous que vous ayez été bien avisés ?

— Nous le croyons fermement.

— Et nous espérons, dit l'un des deux autres jeunes gens, que vous serez de notre avis.

— Je n'en suis pas si sûr. Vous me paraissez parler bien librement.

— Nous sommes dans votre salon.

— C'est vrai. Il n'en reste pas moins que ce que vous dites ou ce que vous vous apprêtez à dire pourrait être imprudent et dangereux. Aussi bien pour vous que pour moi.

— Je crois comprendre où vous voulez en venir.

— Vous venez m'offrir quelque chose. Un mode de vie, une nouvelle carrière, et vous me suggérez de briser certains liens, c'est-à-dire de faire preuve de déloyauté.

— Nous ne vous demandons pas de vous inféoder à un pays étranger quel qu'il soit.

— Certes, ce n'est pas une invitation à me rendre en Russie, en Chine ou en tout autre endroit du monde. Mais je crois tout de même que votre proposition est plus ou moins liée à des intérêts étrangers.

J'ai accompli récemment un voyage fort intéressant dans certains pays. J'ai, en particulier, passé trois semaines en Amérique du Sud. Et il y a quelque chose que je voudrais vous dire : depuis mon retour en Angleterre, j'ai constamment eu l'impression d'être suivi.

— Suivi ? Ne pensez-vous pas que c'est là un effet de votre imagination ?

— Je ne le pense pas. Au cours de ma carrière, j'ai appris à me rendre compte de ce genre de chose. Vous avez voulu me rendre visite pour me sonder relativement à certaines propositions. Mais il aurait été plus prudent de nous rencontrer ailleurs.

Sir Stafford se leva, ouvrit la porte de la salle de bains et alla tourner le robinet.

— Dans les films que je voyais il y a quelques années, si on voulait parler librement dans une pièce pourvue de micros, on ouvrait les robinets de la baignoire. Mais je suis sans doute un peu vieux jeu, et il doit exister maintenant de meilleurs moyens pour parvenir au même résultat. Quoi qu'il en soit, nous pourrions peut-être maintenant parler plus clairement, ce qui ne nous empêche pas de faire preuve de prudence... L'Amérique du Sud est une partie du monde fort intéressante, avec sa Fédération des États Sud-Américains qui comprend désormais l'Argentine, le Brésil, le Pérou et deux ou trois autres pays.

— Et quelle est votre opinion sur ce sujet ? s'enquit Jim Brewster, l'air toujours soupçonneux.

— Je continuerai à me montrer prudent. Vous aurez une plus grande confiance en moi si je ne parle pas inconsidérément. Mais, tout compte fait, je crois que je pourrai me faire comprendre même quand j'aurai fermé le robinet.

— Va le fermer, Jim ! dit Cliff Blent.

Jim ébaucha un sourire et s'empressa d'obéir, tandis que Stafford Nye ouvrait un tiroir pour y prendre un petit flageolet.

— Vous voudrez bien m'excuser si je ne suis pas un très bon interprète, dit-il.

Portant l'instrument à ses lèvres, il attaqua un air.

— Qu'est-ce que ça signifie ? grommela Brewster. On nous offre un concert ?

— Tais-toi donc, ignorant, répondit Blent. Tu n'entends rien à la musique.

Stafford Nye sourit.

— Je constate, reprit-il, que vous partagez mon admiration pour la musique de Wagner. J'ai assisté, cette année, au festival de la *Compagnie des Jeunes Chanteurs*, et j'ai beaucoup apprécié les concerts qu'on y a donnés.

Il répéta les quelques mesures qu'il avait déjà jouées.

— Je ne connais pas cet air, reprit Jim Brewster. Ça pourrait être l'*Internationale*, le *Drapeau Rouge*, le *God save the Queen*, la *Bannière Étoilée*, ou tout autre chose.

— C'est un motif d'opéra, dit Ketelly. Et maintenant, tais-toi. Nous savons tout ce que nous voulions savoir.

— Le leitmotiv du jeune héros, dit Sir Stafford.

Il leva la main et esquisssa le salut nazi en murmurant :

— Le jeune Siegfried.

Les trois jeunes gens se levèrent.

— Vous avez raison, dit Clifford Blent. Nous devons faire preuve de prudence. Nous sommes heureux que vous soyez avec nous. Un des hommes dont notre pays aura le plus besoin, dans un avenir proche, c'est un ministre des Affaires Étrangères à la hauteur de sa tâche.

Lorsque les visiteurs eurent pris congé. Sir Stafford leva les yeux vers la pendule murale et se laissa tomber dans un fauteuil pour attendre...

*

* *

Son esprit se reporta à ce jour de la semaine précédente où Mary Ann et lui s'étaient séparés, à l'aéroport Kennedy. Ils étaient restés un long moment immobiles et silencieux, ne sachant pas quoi dire.

— Croyez-vous que nous nous reverrons ? avait demandé enfin Stafford.

— Y a-t-il donc une raison qui pourrait nous en empêcher ?

— Maintes raisons, j'en ai peur.

La jeune femme l'avait dévisagé un instant avant de détourner rapidement les yeux.

— Ces séparations font partie de notre travail, avait-elle murmuré.

— Le travail ! Seul le travail compte pour vous, n'est-ce pas ?

— Je ne puis faire autrement.

— Moi, je ne suis qu'un amateur. Et vous êtes...

Il s'était interrompu pour continuer au bout de quelques secondes.

— Qu'êtes-vous, et qui êtes-vous, au fond ? Je ne le sais pas vraiment, n'est-ce pas ?

— Non.

Il avait cru déceler de la tristesse, presque de la douleur, dans les beaux yeux de sa compagne.

— Il faut donc que je continue à me poser des questions. Et je suppose que je dois vous faire confiance ?

— Non, pas cela. C'est une des choses que j'ai apprises, que la vie

m'a enseignées. Il n'y a personne en qui on puisse avoir confiance. Rappelez-vous toujours cela.

— C'est là votre monde... Un monde de méfiance, de crainte, de danger.

— Je tiens à rester en vie.

— Je le conçois.

— Et je veux que *vous* restiez en vie aussi.

— Moi, je vous ai fait confiance, à Francfort.

— Vous avez pris un risque.

— C'était un risque qui valait la peine d'être couru, vous le savez aussi bien que moi.

— Vous voulez dire parce que...

— Parce que cela nous a rapprochés. Et maintenant... Voici qu'on annonce le départ de mon avion. Faut-il donc que nous nous séparions, tout comme nous nous sommes rencontrés, dans un hall d'aéroport ? Où allez-vous maintenant ? Et qu'allez-vous faire ?

— Je me rends à Baltimore, à Washington, au Texas, pour exécuter les ordres que j'ai reçus.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens ? On ne m'a rien demandé. Je retourne à Londres. Et ensuite ?

— Vous devez attendre.

— Attendre quoi ?

— Les avances que l'on ne manquera pas de vous faire.

— Et quelle doit être mon attitude, à ce moment-là ?

Elle lui avait souri, de ce sourire empreint de gaieté et de malice qu'il connaissait maintenant si bien.

— Vous devrez vous adapter aux circonstances. Vous savez mieux que personne comment il faut agir. Les gens qui prendront contact avec vous auront été soigneusement choisis. Il est important, très important, que vous sachiez qui ils sont.

— Je dois maintenant vous quitter. Au revoir, Mary Ann.

— *Auf Wiedersehen*[\[14\]](#).

*

* *

Dans son appartement de Londres, le téléphone se mit à sonner, le rappelant à la réalité, l'arrachant à ses souvenirs.

— *Auf Wiedersehen*, murmura-t-il en se levant.

Il traversa la pièce pour aller décrocher le récepteur.

— Stafford Nye ? dit une voix essoufflée qu'il reconnut aussitôt.

Il fournit la réponse requise :

— Il n'y a pas de fumée sans feu.

— Mon docteur prétend que je devrais cesser de fumer, reprit le

colonel Pikeaway. Pauvre garçon ! Il peut bien en faire son deuil. Alors, des nouvelles ?

— Oh ! oui ! Trente deniers. Du moins... sous forme de promesses.

— Les sacrés salauds !

— Allons, ne vous énervez pas.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Je leur ai joué le leitmotiv de Siegfried. C'est une idée qui m'avait été soufflée par ma tante. Et ça a très bien marché.

— Je trouve le procédé un peu étrange, mais enfin...

— Connaissez-vous une chanson qui s'intitule *Juanita* ? Il faudra aussi que je l'apprenne. Je pourrais en avoir besoin.

— Savez-vous qui est Juanita ?

— Je le crois.

— Hum ! Sa présence a été signalée à Baltimore il n'y a pas longtemps.

— Et notre jeune Grecque, Daphné Theodofanous ? Je me demande où elle se trouve en ce moment.

— Probablement dans le hall de quelque aéroport d'Europe, en train de vous attendre...

— La plupart des aéroports sont fermés. Détruits ou gravement endommagés. On commence par parler d'idéalisme, et on finit par la mort. Toujours la mort...

CHAPITRE XX

L'amiral rend visite à une vieille amie

— Je vous croyais morte, dit l'amiral Blunt après avoir salué sa vieille amie Lady Matilda. J'ai téléphoné au moins quatre fois la semaine dernière.

— J'étais en Bavière, en compagnie d'Amy, et nous venons juste de rentrer.

— Toujours par monts et par vaux, si je comprends bien.

— Je faisais une cure, mon cher Philippe. Et maintenant, si vous me disiez pourquoi vous aviez une telle hâte de me voir, après m'avoir passablement négligée pendant plusieurs mois ?

— Je voulais vous consulter sur un sujet important.

— De quoi s'agit-il ? De votre santé, ou du choix de nouveaux domestiques ?

— Rien de tout cela. Je me demandais si vous ne pourriez pas vous souvenir de quelque chose qui m'intéresse au premier chef.

— Mon cher Philippe, vous me faites beaucoup d'honneur. Malheureusement, ma mémoire devient de plus en plus mauvaise. J'en suis venue à la conclusion qu'on ne se rappelle bien que les événements de sa jeunesse. Même les filles épouvantables avec qui on était à l'école. Tenez, j'ai rencontré récemment une vieille compagne de classe que je n'avais pas vue depuis quelque cinquante ans. Et pourtant, je me souvenais parfaitement d'elle.

— Comment l'avez-vous trouvée ?

— Énorme, et encore plus laide que je ne l'imaginais. Mais dites-moi donc de quoi vous souhaiteriez que je me souvienne.

— Vous n'avez certainement pas oublié un autre de vos vieux amis, Robert Shoreham.

— Robbie Shoreham ? Bien sûr que non. C'est le genre d'homme qu'il est impossible d'oublier.

— Dites-moi, Matilda, on vous a confié bien des choses, dans votre vie, n'est-ce pas ? Moi-même, je vous ai souvent entretenue de mes activités...

— Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs, car vous ne pouviez espérer que je sois apte à tout comprendre. Et avec Robbie, c'était encore plus difficile.

— J'aimerais savoir s'il ne vous a jamais parlé – à l'époque où il était capable de s'exprimer correctement, le pauvre diable – de

quelque chose qui se serait appelé le Plan B.

Lady Matilda réfléchit quelques secondes.

— Le plan B ! Oui, je me rappelle. Mais il y a bien longtemps de cela. Pendant un certain temps, ce pauvre Robbie sembla tenir passionnément à ce projet. À tel point que je lui demandais parfois : « Et comment se porte le Plan B ? »

— J'aimerais, si possible, en apprendre un peu plus.

— La première fois, il avait mentionné cela après avoir parlé de certaine opération que l'on pratiquait sur le cerveau des gens. Vous savez, les hypocondriaques, ceux qui ont des idées de suicide, ceux qui sont affligés de complexes d'anxiété. Les malades, après l'opération, retrouvaient le bonheur de vivre et étaient débarrassés de leurs angoisses. À tel point que, parfois, ils devenaient trop sûrs d'eux-mêmes et inconscients du danger. Je m'exprime sans doute très mal, mais vous comprenez certainement ce que je veux dire. Et Robbie prétendait qu'il se produirait peut-être le même inconvénient avec son projet.

— Vous avait-il, cependant, fourni quelques précisions ?

— Il m'a dit un jour que c'était moi qui lui en avais donné l'idée, déclara Lady Matilda d'une manière tout à fait inattendue.

— Comment ? Vous prétendez que vous avez mis une idée dans le cerveau d'un savant comme Shoreham. Mais vous ne connaissez rien aux questions scientifiques !

— Bien sûr que non. Mais je m'efforce toujours de mettre un peu de bon sens dans l'esprit des gens. Car plus ils sont intelligents et moins ils en ont. À mon avis, les personnes qui ont vraiment de l'importance sont celles qui ont pensé à des choses très simples, telles que les perforations des timbres-poste, par exemple. Elles ont fait œuvre bien plus utile que certains grands savants qui n'offrent bien souvent à l'humanité que des inventions destinées à détruire. C'était là le genre de réflexions que je faisais à Robbie. Gentiment, bien sûr comme en manière de plaisanterie. Il venait de me dire que l'on avait fait des découvertes sensationnelles concernant la guerre bactériologique, les expériences biologiques et certains gaz toxiques. Il m'avait également affirmé que les imbéciles qui protestaient contre les bombes atomiques seraient fort étonnés s'ils savaient que ce n'étaient là que des jouets en comparaison d'autres inventions mises au point plus récemment. Je déclarai alors qu'il vaudrait mieux mettre au point des choses plus sensées. Il me regarda alors avec cette petite lueur qui brille parfois dans ses yeux et de demanda : « Que considérez-vous comme sensé ? » Je lui répondis : « Eh bien, au lieu d'inventer des armes bactériologiques, des gaz mortels et autres choses du même ordre, pourquoi ne pas chercher un moyen de donner aux gens la sensation du bonheur ? Ce ne serait certainement pas plus difficile.

Vous m'avez parlé de cette opération qui consiste, je crois, à enlever une parcelle infime du cerveau, opération qui change totalement le caractère et le comportement des patients. Ils peuvent ainsi se débarrasser de leurs angoisses, de leurs tendances au suicide. Si vous pouvez transformer les êtres humains en procédant à une intervention comme celle-là, pourquoi ne pas inventer quelque chose qui les rendrait aimables ou provoquerait le sommeil ? Non pas un soporifique ou un narcotique, mais un produit qui procurerait un rêve agréable, pendant vingt-quatre heures par exemple, au cours desquelles le patient se réveillerait de temps à autre pour s'alimenter. Ce serait une bien meilleure idée, me semble-t-il. »

— Et c'était cela le Plan B ? demanda l'amiral Blunt.

— Ma foi, Robbie ne m'a jamais dit exactement en quoi il consistait. Tout ce dont il me souvient, c'est que j'avais parlé de gaz hilarants, comme ceux que certains dentistes vous font respirer avant de vous arracher une dent. Mais, dans ce cas, l'action ne dure que cinquante secondes environ. On pourrait certainement mettre au point un procédé qui aurait une action plus prolongée.

— C'est donc sur cette idée qu'aurait travaillé Shoreham ?

— Je ne crois pas qu'il ait mis au point un narcotique ou un gaz hilarant. C'était autre chose. Le Plan B, c'était le Plan Bonté. Robbie voulait rendre les gens bienveillants, leur donner la conviction qu'ils étaient empreints de bonté. Parfois, je lui demandais des nouvelles de son projet. Puis, un jour, il m'annonça qu'il avait rencontré une difficulté et qu'il songeait à abandonner. Effectivement, au cours d'une autre visite, il me déclara qu'il avait tout mis de côté. « Ce n'est pas, me dit-il, que je ne puisse parvenir au but que je m'étais fixé, car je sais maintenant à quel endroit j'avais commis une erreur, et j'ai la certitude que je pourrais tout mettre au point. » « — Dans ce cas, qu'est-ce qui vous arrête ? » demandai-je. À quoi il me répondit : « J'ignore l'effet exact que cela produirait sur les gens. On ne peut jamais prévoir si les choses seront bénéfiques ou non. Elles peuvent même souvent avoir un côté utile et un côté nuisible, tout comme les sulfamides, la pénicilline, les greffes du cœur et bien d'autres choses. » Je lui demandai alors : « Voulez-vous dire que vous ne tenez pas à courir un risque de ce genre ? » « — C'est bien cela, me répondit-il. Mais l'ennui c'est que j'ignore de quelle nature pourrait être ce risque. C'est ce qui nous arrive souvent, à nous pauvres savants. » « — Cependant, insistai-je, si vous vous proposez de donner aux humains la bonté et la bienveillance, qu'avez-vous à craindre ? » « — Vous ne comprenez pas, Matilda, et il est probable que mes collègues ne comprendraient pas davantage. Et ne parlons pas des politiciens, naturellement ! Voyez-vous, c'est un trop gros risque à affronter, et il faudrait réfléchir longtemps avant de s'engager dans

cette voie. » « — Cependant, vous pourriez ensuite tirer les gens de cet état, exactement comme pour les gaz hilarants. Je veux dire que vous pourriez les rendre bons pendant un temps déterminé. Ensuite, ils redeviendraient ce qu'ils étaient, ou bien ils resteraient bons. » « — Non, me répondit-il. Cet état serait permanent, parce qu'il affecterait le... » Et il prononça, dans son jargon de savant, un mot impossible à retenir.

— Qu'ont pensé ses collègues de l'arrêt de ses expériences ?

— J'imagine que très peu d'entre eux étaient au courant. Il y avait son assistante autrichienne – Lisa... Quelque chose – qui travaillait avec lui, un jeune homme du nom de Leadenthal, je crois, qui est mort tuberculeux, et c'est à peu près tout. Les autres n'étaient que des assistants de laboratoire qui ne savaient pas exactement le but des recherches. Mais je vois où vous voulez en venir. Non, je ne pense pas que Robbie ait jamais fourni à qui que ce soit des détails sur ses travaux. Je crois même qu'il a détruit toutes ses notes et ses formules après avoir abandonné le projet. Ensuite, il a eu cette attaque d'hémiplégie qui l'a laissé paralysé. Et il passe maintenant le plus clair de son temps à écouter de la musique.

— Il ne travaille donc plus du tout ?

— On m'a affirmé qu'il ne voyait même plus ses amis.

— Cependant, il est toujours en vie. Avez-vous son adresse ?

— Je dois l'avoir dans mon carnet. Je vais vous la rechercher, si vous le désirez. Je sais que c'est quelque part dans le nord de l'Écosse.

CHAPITRE XXI

Le plan B

Le professeur John Gottlieb, assis dans son fauteuil, considérait avec intérêt l'élégante jeune femme qui lui faisait face. Il était pourvu d'une grosse tête au grand front et à la mâchoire prognathe qui contrastait étrangement avec son corps malingre et rabougri. Il se gratta l'oreille, un peu à la manière des singes.

— Ce n'est pas tous les jours, dit-il, qu'une jeune femme m'apporte une lettre du président des États-Unis. Mais les présidents ne savent pas toujours exactement ce qu'ils font. De quoi s'agit-il ?

— Je suis venue dans l'intention de vous demander ce que vous pourriez m'apprendre au sujet d'un projet qui avait reçu le nom de Plan B.

— Êtes-vous réellement la comtesse Renata Zerkowski ?

— Officiellement, c'est fort possible. Mais je suis plus connue sous le nom de Mary Ann.

— C'est, en effet, ce que l'on m'a écrit sous pli séparé. Et vous voulez des détails sur le Plan B ? C'est une chose qui a effectivement existé, à une certaine époque, mais qui est morte et enterrée, ainsi que l'homme qui l'avait conçue, je suppose.

— Vous voulez parler du professeur Shoreham ?

— C'est bien cela. Un des plus grands génies de notre siècle, avec Einstein, Neils Bohr et quelques autres. Mais il n'a pas duré aussi longtemps qu'il l'aurait dû, et c'est une énorme perte pour la science.

— Il n'est pas mort, cependant.

— En êtes-vous sûre ? Il y a bien longtemps qu'on n'a entendu parler de lui.

— Il habite en Écosse, mais il est paralysé et peut à peine marcher et parler. Vous disiez donc que ce Plan B a réellement existé.

— Oui. Et Shoreham semblait y tenir beaucoup.

— Vous en avait-il parlé ?

— Il nous en avait touché quelques mots, à moi et à certains collègues, tout au début de ses recherches. Mais... je suppose que vous ne vous occupez pas vous-même de choses scientifiques.

— Non, je suis...

— Agent de renseignements, j'imagine. Et j'espère que vous êtes du bon côté. Nous souhaitons tous voir s'accomplir un miracle, de nos jours, mais je doute que vous tiriez quelque chose du Plan B.

— Pourquoi ? Vous avez bien dit que Shoreham avait travaillé dessus. Et cela aurait pu être une grande découverte, n'est-ce pas ?

— Une des plus grandes découvertes du siècle, et je ne vois pas ce qui a pu accrocher. Mais, bien sûr, ce sont là des choses qui arrivent. Tout va bien jusqu'au dernier moment, et puis brusquement on rencontre une difficulté inattendue et parfois insurmontable. Alors, on abandonne tout. Et on agit comme l'a fait Shoreham.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a tout détruit, brûlé ses notes, ses formules... tout. Il me l'a déclaré lui-même. Et c'est trois semaines plus tard, qu'il a été frappé d'une attaque d'hémiplégie. Je le regrette beaucoup, mais je ne puis vous aider en aucune façon. Je n'ai jamais connu les détails de ce projet. Seulement l'idée générale...

CHAPITRE XXII

Juanita

Lord Altamount était assis derrière son bureau, en train de dicter. Sa voix, autrefois autoritaire, claire et bien timbrée, s'était considérablement affaiblie mais avait, en même temps, acquis une douceur qui n'était pas dépourvue d'un certain attrait.

James Kleek écrivait, s'arrêtant de temps à autre lorsque son supérieur marquait un temps d'hésitation.

— L'idéalisme, disait Lord Altamount, surgit généralement comme antagonisme de l'injustice. C'est le contrepoids naturel du matérialisme grossier. L'idéalisme de la jeunesse est de plus en plus nourri du désir de détruire ces deux bastions de la vie moderne : l'injustice et le matérialisme. Mais ce désir légitime de vouloir détruire ce qui est mauvais conduit malheureusement parfois à l'amour de la destruction en soi. Il peut amener certains êtres à trouver une satisfaction et un plaisir sadiques dans la violence et même dans la souffrance infligée à autrui. Et ces actes peuvent être favorisés et encouragés par ceux qui sont pourvus des qualités innées de chefs et de meneurs d'hommes. Cet idéalisme apparaît généralement avant l'âge adulte, et il pourrait et devrait conduire au désir d'un monde nouveau dans lequel les êtres se montreraient bons et bienveillants. Mais ceux qui ont appris à aimer la violence pour elle-même...

Le vibreur de l'interphone se fit entendre. Lord Altamount fit un geste, et James Kleek appuya sur un bouton.

— Mr. Robinson est arrivé...

— C'est bon. Faites-le entrer.

James Kleek rangea son bloc-notes et son stylo, puis se leva pour aller ouvrir la porte. Robinson entra et vint s'installer en face de Lord Altamount, dans un fauteuil suffisamment large pour contenir sa volumineuse carcasse.

— Eh bien, avez-vous du nouveau pour nous ? s'enquit Lord Altamount. Des diagrammes, des cercles... que sais-je encore ?

Il esquaissa un sourire amusé.

— Pas exactement, répondit Robinson d'un air imperturbable. Cette fois, il s'agirait plutôt d'une rivière.

— Une rivière ? De quelle espèce ?

— Une rivière d'argent. L'argent, c'est un peu comme un cours d'eau : il vient d'un endroit déterminé, et il s'en va vers un autre

endroit précis. Très intéressant, je vous assure. Il raconte sa propre histoire.

— Oui, je comprends. Continuez, voulez-vous ?

— Il vient de Scandinavie, de Bavière, des États-Unis, du Sud-est asiatique, par de petits affluents qui se rejoignent pour le conduire...

— Où ?

— Principalement en Amérique du Sud, pour répondre à la demande de l'état-major des Jeunesses Militantes.

— Et il représente un des cinq cercles entrelacés que nous avons vus récemment : Armements, Drogue, Science, Finance...

— Oui. Nous croyons connaître à présent d'une façon assez précise ceux qui contrôlent ces divers groupes.

— Et le cercle J – Juanita ? intervint James Kleek.

— Nous ne pouvons encore nous prononcer à ce sujet.

— James a certaines idées sur la question, déclara Lord Altamount. J'espère qu'il se trompe... Oui, je l'espère vraiment.

— Cette initiale désigne une meurtrière entièrement dévouée à la cause, expliqua James Kleek. Et vous savez que la femelle de l'espèce est plus dangereuse que le mâle.

— Il y a certes des précédents historiques, reconnut Lord Altamount, Jaël, faisant boire du lait à Sisara avant de lui enfoncer un clou dans la tempe, Judith, tranchant la tête d'Holopherne...

— Vous croyez donc savoir qui est Juanita, dit Robinson. Voilà qui ne manque pas d'intérêt.

— Ma foi, je me trompe peut-être. Mais certains détails m'ont amené à penser...

— Nous sommes tous amenés à penser. Vous feriez mieux de me dire tout de suite qui, d'après vous, est Juanita.

— La comtesse Renata Zerkowski.

— Qu'est-ce qui vous fait porter votre choix sur elle ?

— Les lieux où elle s'est rendue récemment et les personnes avec qui elle est entrée en contact. Il y a trop de coïncidences dans la manière dont elle a soudain surgi en certains endroits. Elle est allée en Bavière et a rendu visite à la grosse Charlotte. Qui plus est, elle était accompagnée de Stafford Nye. Le fait me semble assez caractéristique.

— Vous les croyez donc tous les deux compromis dans cette affaire ? demanda Lord Altamount.

— Je n'irai pas jusque-là, car je ne connais pas suffisamment Stafford Nye. Mais...

Il s'interrompt brusquement.

— Oui, reconnut Lord Altamount, on s'est posé des questions à son sujet, c'est vrai. Il a été soupçonné dès le début.

— Par Henry Horsham ?

— D'abord par Horsham. Et il paraîtrait que le colonel Pikeaway n'est pas très sûr, lui non plus. On le tient en observation, et je pense qu'il doit s'en rendre compte, car ce n'est pas un imbécile.

— Encore un ! s'écria Kleek d'un air furieux. C'est extraordinaire. On les met au courant, on leur fait confiance, on leur confie des secrets, on proclame : « S'il y a quelqu'un dont je sois absolument sûr, c'est bien Untel... » Et puis, vous voyez ce qui arrive. Maintenant, c'est Stafford Nye !

— Endoctriné par Renata, alias Juanita, dit Robinson.

— Il y a eu ce curieux incident de l'aéroport de Francfort, reprit Kleek, et ensuite cette visite à Charlotte. Depuis lors, il est allé en Amérique du Sud, toujours en compagnie de sa Renata, bien entendu. Quant à cette dernière, savez-vous où elle se trouve en ce moment ?

— Je pense que Mr. Robinson ne doit pas l'ignorer, répondit Lord Altamont.

— Elle est encore aux États-Unis. Après avoir séjourné chez des amis, non loin de Washington, elle s'est rendue à Chicago, puis en Californie et au Texas. De là, elle est allée voir un savant bien connu.

— Dans quel but ?

— Il est à présumer, dit Robinson, qu'elle essaie d'obtenir des renseignements.

— De quel ordre ?

Robinson poussa un soupir.

— C'est ce qu'on voudrait bien savoir. Je suppose qu'il s'agit de ceux que nous sommes nous-mêmes avides d'obtenir. Et il est évident qu'elle opère en votre nom. Mais on ne sait jamais... Ça peut-être au profit de l'autre camp.

Il se tourna vers Lord Altamont.

— J'ai cru comprendre que vous vous proposiez de partir pour l'Écosse dès ce soir.

— C'est exact.

— Je crains que ce ne soit pas très prudent, intervint James Kleek en regardant son patron d'un air anxieux. Vous n'êtes pas très bien, depuis quelque temps, et ce voyage va encore vous fatiguer. Ne pouvez-vous laisser le colonel Munro et Mr. Horsham s'occuper seuls de cela ?

— À mon âge, prendre des précautions est une perte de temps. Si je puis me rendre utile, j'aimerais mourir sous le harnais, comme on dit.

Et, se tournant vers Robinson :

— Vous feriez bien de nous accompagner...

CHAPITRE XXIII

Voyage en Écosse

Le commandant se demandait ce que tout cela signifiait, mais il était certain qu'il s'agissait d'une affaire concernant la sécurité du territoire. Ce n'était pas la première fois qu'il conduisait son avion en un lieu invraisemblable, chargé de passagers inhabituels. Il connaissait d'ailleurs, aujourd'hui, certains de ces hommes. Lord Altamount, qui avait l'air en bien mauvaise santé et paraissait ne se maintenir en vie que par un immense effort de volonté. L'homme au profil d'oiseau de proie qui l'accompagnait était sans aucun doute son garde du corps. Mais il veillait moins à sa sécurité qu'à son bien-être, tel un chien fidèle qui ne le quittait jamais. Le commandant se dit qu'il aurait dû y avoir aussi un docteur parmi les passagers, car Lord Altamount avait véritablement un visage cadavérique, un peu comme ces visages de cire que l'on voit dans les musées. Il y avait ensuite Henry Horsham, qui faisait partie de la Sécurité, et le colonel Munro qui paraissait un peu moins féroce qu'à l'ordinaire mais plus soucieux. Enfin, un autre passager au teint jaunâtre et de forte corpulence paraissait être étranger.

Le commandant s'approcha du colonel Munro.

— La voiture est prête, annonça-t-il.

— Quelle distance avons-nous à parcourir ?

— Dix-sept milles. La route est un peu cahoteuse, mais pas trop mauvaise tout de même. Il y a des couvertures supplémentaires dans la voiture.

Le commandant regarda s'éloigner ses passagers, se demandant ce qui pouvait bien pousser ces gens-là à s'aventurer à travers cette lande solitaire pour se rendre à un vénérable vieux château, habité seulement par un malade depuis longtemps retiré du monde, un homme sans amis ni visiteurs d'aucune sorte.

*

* *

La voiture s'arrêta à l'extrémité d'une longue allée de gravier, devant le porche d'un vaste bâtiment de pierre garni de tourelles. La porte s'ouvrit sans même que les visiteurs eussent besoin de sonner, et une vieille Écossaise au visage sévère et froid apparut sur le seuil.

James Kleek et Horsham aidèrent Lord Altamount à descendre de voiture, puis à gravir les marches du perron. La vieille femme s'effaça et esquissa une révérence à son passage.

— Bonsoir, Votre Seigneurie, dit-elle. Monsieur vous attend.

Une autre femme venait de faire son apparition dans le hall. Grande, mince, avec un visage bronzé au nez aquilin, un front haut, des cheveux noirs, elle était encore fort belle, bien qu'elle parût proche de la cinquantaine.

— Miss Neumann va s'occuper de vous, reprit la vieille domestique.

— Merci, Janet. Assurez-vous que les feux brûlent bien dans toutes les chambres, n'est-ce pas ?

Lord Altamount fit quelques pas en avant et serra la main de Miss Neumann.

— J'espère, dit celle-ci, que le voyage ne vous a pas trop fatigué.

— Non. Le trajet n'a pas été trop pénible. Je vous présente le colonel Munro, Mr. Robinson. Sir James Kleek, et Mr. Horsham, de la Sécurité du Territoire.

— Je me rappelle avoir déjà rencontré Mr. Horsham il y a quelques années.

— Je ne l'avais pas oublié, répondit Horsham. C'était à la Fondation Leveson, et vous étiez déjà à cette époque la secrétaire du professeur Shoreham, si je ne me trompe.

— J'ai été d'abord assistante de laboratoire, puis secrétaire. Et je le suis encore, bien qu'il n'ait plus guère besoin de secrétaire. Il lui faut surtout une infirmière à domicile. Miss Ellis, qui est ici en ce moment, a remplacé Miss Bude il y a seulement deux jours. J'ai suggéré qu'elle reste dans la pièce attenante à celle où nous serons nous-mêmes, au cas où j'aurais besoin de l'appeler.

— Le professeur est-il vraiment en très mauvaise santé ?

— Il ne souffre pas vraiment. Mais si vous ne l'avez pas vu depuis le début de sa maladie, attendez-vous à le trouver changé. Il n'est plus que l'ombre de lui-même.

— Un instant, je vous prie, avant que vous ne nous introduisiez auprès de lui. Je suppose que ses facultés mentales ne sont pas trop diminuées. Il comprend ce qu'on lui dit ?

— Ne vous inquiétez pas à ce sujet. Ses facultés sont intactes, et il comprend parfaitement. Mais, étant hémiplégique, il ne peut s'exprimer avec une parfaite clarté et est incapable de marcher sans aide. Son cerveau, par contre, fonctionne aussi bien qu'autrefois. La seule différence, c'est qu'il se fatigue plus vite. Avant que je vous conduise jusqu'à lui, aimeriez-vous manger ou boire quelque chose ?

— Non, merci, répondit Altamount. Nous venons discuter d'un sujet important et urgent. J'aime donc mieux voir le professeur sans

tarder, si toutefois il est prêt à nous recevoir.

— Il vous attend.

Lisa Neumann conduisit les visiteurs jusqu'au premier étage, leur fit longer un couloir et ouvrit une porte. La pièce dans laquelle elle les fit entrer était tendue de tapisseries. Un bon feu brûlait dans une vaste cheminée, et, contre le mur du fond, on apercevait un gros électrophone.

Le professeur était assis dans un fauteuil, près du feu. Sa tête était agitée d'un léger tremblement, ainsi que sa main gauche, et la peau de son visage était un peu tirée d'un côté. Autrefois grand et robuste, il n'était plus maintenant – Miss Neumann n'avait pas exagéré – que l'ombre de ce qu'il avait été. Ses yeux, néanmoins, brillaient d'intelligence. Il essaya de parler. Sa voix était encore assez forte, mais les sons qu'il émettait n'étaient pas parfaitement clairs.

Lisa Neumann alla se placer devant lui, observant ses lèvres, afin de pouvoir interpréter ses paroles si c'était nécessaire.

— Le professeur vous souhaite la bienvenue et est très heureux de vous voir, dit-elle. Il me charge de vous préciser que son ouïe est encore bonne, et qu'il est capable de saisir chacune des paroles que vous prononcerez. S'il est trop fatigué pour parler à haute voix, je lirai sur ses lèvres et vous transmettrai sa pensée.

— Je m'efforcerai, commença le colonel Munro, de ne pas perdre de temps et de vous fatiguer le moins possible.

Le professeur inclina la tête pour exprimer qu'il avait compris.

— Vous avez sans doute déjà reçu la lettre que je vous ai envoyée, poursuivit Munro.

— C'est exact, répondit Miss Neumann. Le professeur a reçu votre lettre et est au courant de son contenu.

L'infirmière entrebâilla la porte, mais sans entrer dans la pièce.

— N'avez-vous besoin de rien, Miss Neumann ? demanda-t-elle. Soit pour le professeur, soit pour les invités.

— Non, merci, Miss Ellis. Mais je serais heureuse que vous restiez si possible dans le petit salon, pour le cas où j'aurais à vous appeler.

— Certainement, Miss Neumann.

Elle disparut et referma la porte sans bruit.

— Je suppose, reprit Munro, que le professeur n'ignore pas les événements actuels.

— Il est parfaitement au courant, affirma la secrétaire.

— Se tient-il en rapport avec les milieux scientifiques ?

Robert Shoreham secoua lentement la tête de droite à gauche et répondit lui-même à la question.

— J'en ai fini avec tout cela.

— Cependant, vous connaissez, grosso modo, l'état actuel du monde ? Le succès de ce qui a été appelé la Révolution de la Jeunesse,

la prise du pouvoir, en plusieurs pays, par les forces armées de cette organisation.

— Le professeur, répondit Miss Neumann, n'ignore rien des conditions politiques actuelles.

— Le monde est maintenant soumis à la violence, à la souffrance, aux doctrines révolutionnaires, à une incroyable philosophie de domination au profit d'une minorité d'anarchistes.

Un rien d'impatience passa dans les yeux du professeur.

— Il sait tout cela, intervint Mr. Robinson. Inutile de revenir sur ces choses.

— Vous rappelez-vous l'amiral Blunt ? reprit Munro.

Robert Shoreham inclina à nouveau la tête, et une ombre de sourire passa sur ses lèvres.

— L'amiral s'est souvenu des travaux que vous aviez faits sur un certain projet que vous aviez appelé, je crois, le Plan B.

Une flamme brilla dans le regard du professeur Shoreham.

— Le Plan B ! dit Miss Neumann. Vous revenez bien loin en arrière, me semble-t-il.

— C'était bien là un de vos projets, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit la secrétaire.

— Il nous est impossible de nous servir des armes nucléaires ou des gaz, mais cette découverte serait certainement utilisable.

Le silence plana un moment sur la pièce. Puis le professeur se mit à parler, mais d'une façon peu intelligible.

— Il reconnaît, traduisit Miss Neumann, que le plan serait utilisable dans les circonstances actuelles.

Le professeur s'était tourné vers sa secrétaire et continuait à parler.

— Il me demande, reprit Miss Neumann au bout d'un instant, de vous en toucher quelques mots. Le Plan B était un projet sur lequel il avait travaillé durant des années, mais que, pour des raisons personnelles, il avait fini par abandonner.

— N'était-il donc pas parvenu à le mener à bien ?

— Si. Je travaillais déjà avec lui, à cette époque, et je suis bien placée pour savoir que tout avait parfaitement réussi. Nous étions sur la bonne voie, et les expériences entreprises avaient été parfaitement concluantes.

Elle se tourna à nouveau vers Shoreham et ébaucha une série de gestes étranges, portant successivement la main à ses lèvres, à ses oreilles, en une sorte de code.

— Je lui demande s'il m'autorise à vous expliquer plus en détail en quoi consistait son projet.

— Nous serions très heureux si vous pouviez nous mettre au courant.

— Le professeur voudrait savoir, auparavant, comment vous avez entendu parler de ses travaux.

— C'est une de vos vieilles amies, Professeur, qui a parlé de vos recherches à l'amiral Blunt. Une amie à qui vous aviez, autrefois, confié votre projet : Lady Matilda Cleckheaton.

Miss Neumann se tourna à nouveau vers lui, et un faible sourire passa sur ses lèvres.

— Le professeur, dit-elle, croyait Lady Matilda morte depuis plusieurs années.

— Elle est parfaitement vivante, et c'est elle qui a voulu que nous soyons au courant de cette découverte du professeur Shoreham.

— Le professeur veut bien vous en exposer les points principaux, tout en vous avertissant que ces connaissances ne vous seront d'aucune utilité. Les notes, les formules, les comptes rendus d'expériences, tout a été détruit. Mais puisque vous y tenez, je vais néanmoins vous indiquer les grandes lignes de ce plan. Vous savez l'usage que fait la police des gaz lacrymogènes pour disperser les émeutes.

— La découverte du professeur était-elle du même ordre ?

— Pas le moins du monde, mais elle aurait pu remplir le même but. Les savants ont pensé qu'il était possible de modifier non seulement les réactions essentielles des hommes et leurs sensations, mais encore leurs caractéristiques cérébrales. Il y a des gaz, des drogues diverses, des opérations glandulaires qui peuvent provoquer un changement de cette nature. Mais le professeur ne souhaite pas révéler les détails de son Plan B. Il veut seulement préciser qu'il s'agit d'un procédé pouvant changer les conceptions qu'un homme a de la vie et modifier profondément ses relations avec autrui. Même s'il se trouve dans un état de fureur homicide, même s'il fait preuve d'une violence pathologique, le Plan B peut en faire quelqu'un de totalement différent. Il devient bienveillant, il ne souhaite que faire du bien aux autres et déteste leur causer de la peine. Le produit peut être déversé sur une vaste étendue et affecter des centaines et des milliers de personnes, à condition d'être fabriqué en assez grande quantité et distribué dans de bonnes conditions.

— Combien de temps l'effet dure-t-il ?

— Il est définitif.

— Définitif ? Vous voulez dire que vous aurez ainsi modifié le comportement d'un homme, sa nature profonde d'une manière permanente et que vous ne pouvez ensuite le ramener à son état primitif ?

— C'est bien cela. Au début, cette découverte était surtout d'ordre médical. Mais ensuite, le professeur l'avait conçue comme une sorte de préventif à utiliser en cas de guerre, d'émeutes, de soulèvements

massifs, de révolutions, d'anarchie. Le traitement – si toutefois je puis employer ce terme – ne donne pas le bonheur aux gens auxquels il est appliqué, mais seulement le désir de voir les autres heureux et en bonne santé. Donc, pour que les gens puissent éprouver de tels sentiments après ce traitement, il nous faut admettre qu'ils ont dans leur corps un organe qui contrôle ces désirs. Et si l'on met cet organe en action, il doit ensuite poursuivre ses fonctions d'une manière permanente.

— Merveilleux ! dit Mr. Robinson d'un air plus pensif qu'enthousiaste. C'est merveilleux d'avoir fait une telle découverte. Quelle chose extraordinaire à utiliser...

— Mais c'est exactement ce qu'il nous faut ! s'écria James Kleek, en proie à un enthousiasme délirant.

Miss Neumann secoua doucement la tête.

— Le Plan B, déclara-t-elle, n'est ni à vendre ni à offrir. Il a été abandonné.

— Voulez-vous dire que vous refusez ? demanda Munro d'un air incrédule.

— Oui. Le professeur Shoreham refuse catégoriquement, car il est parvenu à la conclusion que ce projet était contraire à...

Lisa Neumann s'interrompt pour reporter son attention sur le professeur. Ce dernier fit un signe de la main, agita la tête et émit quelques sons gutturaux.

— Le professeur a eu peur, reprit Miss Neumann. Peur des résultats auxquels est parvenue la science, peur des choses qu'elle a découvertes et données au monde, des drogues qui devaient être miraculeuses et qui ne l'ont pas toujours été, de la pénicilline qui a sauvé des vies humaines et qui en a perdu d'autres, des greffes d'organes qui ont apporté la désillusion d'une mort qu'on n'attendait pas. Le professeur a vécu l'époque de la fission nucléaire, il a vu les nouvelles armes horriblement meurtrières, les tragédies causées par la radioactivité, les pollutions apportées par les récentes découvertes industrielles. Il a eu peur des résultats auxquels peut conduire la science si elle est appliquée sans discrimination.

— Cependant, le Plan B serait bénéfique pour tout le monde ! s'écria Munro.

— Beaucoup d'autres choses ont paru bénéfiques, au départ. Certaines ont été saluées comme des bienfaits pour l'humanité. Et puis, on en a vu les résultats secondaires, et même souvent on s'est aperçu que, loin d'être bénéfiques, elles étaient franchement désastreuses. C'est pourquoi le professeur a pris la résolution d'abandonner le projet. Certes, il est heureux d'être parvenu au but qu'il s'était fixé et d'avoir réalisé cette découverte, mais il a décidé de ne pas la divulguer. Il fallait qu'elle fût détruite, et elle l'a été. La

réponse à votre demande ne peut donc qu'être négative.

Robert Shoreham se mit alors à parler d'une voix rauque.

— J'ai détruit le fruit de mon cerveau, et personne ne sait comment j'étais parvenu à cette découverte. Un seul homme m'avait aidé, mais il est mort de la tuberculose un an à peine après notre réussite. Vous voyez donc que je ne puis vous aider en aucune façon.

— Et pourtant, cette découverte pourrait sauver l'humanité.

Le professeur se mit à rire, d'un rire rauque comme ses paroles.

— Sauver l'humanité ! Quelle expression ! Mais c'est ce que veulent faire vos jeunes énergumènes. Du moins le croient-ils. Ils avancent au milieu de la haine et de la violence avec l'intention de sauver le monde ! Ils ignorent, bien sûr, comment ils vont s'y prendre, mais ils devront le faire eux-mêmes, par leurs propres moyens. Nous n'avons à leur fournir aucun procédé artificiel pour y parvenir. Une bonté, une bienveillance artificielles ? Non. Voilà qui ne signifierait rien. Ce serait aller contre les lois de la Nature. Ce serait aller contre Dieu lui-même.

Les derniers mots tombèrent avec plus de force que les autres de la bouche du professeur.

— J'avais parfaitement le droit de détruire ce que j'avais créé, dit-il en promenant ses regards sur l'assemblée.

— Je n'en suis pas aussi sûr, répondit Robinson. Le savoir, c'est le savoir. On ne doit pas détruire ce qu'on a engendré.

— Vous avez parfaitement le droit d'avoir cette opinion, mais vous serez bien obligé d'accepter le fait.

— Non ! déclara Robinson avec force.

Lisa Neumann tourna vers lui un regard chargé d'irritation.

— Que signifie ce non, je vous prie ?

Ses yeux lançaient des éclairs. Une belle femme, songea Robinson. Une femme qui avait dû être, toute sa vie, amoureuse de Robert Shoreham, qui s'était entièrement consacrée à lui et lui était dévouée corps et âme.

— On apprend bien des choses, au cours d'une vie, répondit Robinson. Shoreham, vous êtes un honnête homme, et je suis sûr que vous n'auriez pas détruit votre œuvre. Vous n'auriez pu vous y résoudre. Je suis certain d'être dans le vrai. Vous avez mis vos documents en lieu sûr, mais probablement pas dans cette maison même. Je suppose qu'ils sont déposés dans un coffre de votre banque, et Miss Neumann le sait parfaitement, car elle est la seule personne au monde en qui vous avez confiance.

— Qui diable êtes-vous donc ? demanda Shoreham d'une voix presque claire.

— Simplement un homme qui s'occupe de questions financières, mais je connais les habitudes et les manies des gens. Et je sais que, si

vous le désiriez, vous pourriez parfaitement récupérer les documents que vous avez déposés en lieu sûr. Certes, je ne prétends pas que vous poursuivriez les mêmes recherches aujourd'hui, dans les circonstances que nous traversons, car je reconnais qu'il y a du vrai dans ce que vous nous avez exposé il y a un instant. Peut-être avez-vous raison, je veux bien l'admettre, lorsque vous dites que les bienfaits envers l'humanité sont choses délicates à manier. Pauvre vieux Beveridge[15] qui avait pensé créer un paradis sur terre. Il n'y est nullement parvenu, et je ne crois pas que votre Plan B y parviendrait mieux, car la bonté a ses dangers comme tout autre chose. Mais il pourrait supprimer la souffrance, la violence, l'anarchie, l'esclavage de la drogue. Il pourrait empêcher certains événements de se produire, changer les habitudes des jeunes. Naturellement, en rendant les gens bienveillants, il risquerait de les rendre en même temps condescendants, suffisants et contents d'eux-mêmes. Et il y aussi une chance pour que, si vous changez la nature des humains par la force et d'une manière définitive, un certain nombre d'entre eux découvrent qu'ils avaient la vocation innée de ce qu'on leur a fait accomplir par la contrainte...

— Je ne comprends pas de quoi vous êtes tous en train de discuter, intervint le colonel Munro.

— Ce ne sont là que sottises, déclara sans ambages Miss Neumann. Messieurs, il vous faut accepter la réponse du professeur Shoreham. Il fera de sa découverte ce qu'il voudra, et je ne vois pas que vous ayez aucun droit de lui forcer la main.

— C'est juste, dit doucement Lord Altamont. Nous n'avons nullement l'intention de vous obliger à nous révéler votre cachette si elle existe, Robert. Vous ferez ce que vous jugerez bon de faire, je vous en donne ma parole.

— Edward...

La voix lui manqua à nouveau, et Miss Neumann se mit à traduire d'après le mouvement de ses lèvres.

— Lord Altamont, le professeur vous demande si vous souhaitez véritablement, de tout votre cœur et de tout votre esprit, prendre le Plan B sous votre responsabilité.

Elle observa encore Shoreham pendant quelques secondes avant d'ajouter :

— Il dit que vous êtes le seul homme public de toute l'Angleterre en qui il ait confiance. Si vous souhaitez véritablement...

James Kleek se leva soudain et s'approcha vivement du fauteuil occupé par Lord Altamont.

— Laissez-moi vous aider à vous redresser, dit-il. Vous n'avez pas l'air bien du tout. Miss Neumann, voudriez-vous vous écarter un peu, je vous prie ? J'ai ses médicaments sur moi, et je sais ce qu'il faut

faire...

Il plongeait la main dans sa poche et en tira une seringue hypodermique.

— Si je ne lui administre pas cela tout de suite, il sera ensuite trop tard.

Déjà, il avait saisi le bras de Lord Altamont, retroussé la manche de sa veste, et il lui pinçait la peau entre le pouce et l'index, prêt à pratiquer l'injection.

Mais quelqu'un d'autre venait d'apparaître : Horsham qui, bousculant le colonel Munro, s'avança d'un pas rapide. Sa main se referma sur le bras de Kleek. L'homme se débattait, essayait de résister, mais son adversaire était beaucoup plus fort que lui. Munro venait de s'approcher à son tour.

— C'était donc *vous*, James Kleek ! s'écria-t-il. C'était vous qui nous trahissiez !

Miss Neumann s'était avancée vers la porte qu'elle ouvrit d'un seul coup pour appeler l'infirmière.

— Miss Ellis ? Venez vite...

L'infirmière apparut presque aussitôt et jeta un coup d'œil au professeur Shoreham. Mais il l'éloigna d'un geste pour lui désigner l'endroit de la vaste pièce où le colonel et Horsham avaient entraîné Kleek, lequel se débattait toujours comme un forcené. La jeune femme plongeait la main dans la poche de sa blouse.

— Lord Altamont ! bégaya le professeur. Une attaque... cardiaque.

— Vous parlez d'une attaque ! rugit Munro. Une tentative d'assassinat, oui. Ne lâchez surtout pas ce gars-là, Horsham.

Le colonel traversa la pièce comme un bolide.

— Mrs. Cortman ? depuis combien de temps avez-vous embrassé la profession d'infirmière ? Vous nous avez filé entre les doigts à Baltimore, n'est-ce pas ? Mais il n'en sera pas toujours de même.

Milly Jean tira soudain la main de sa poche. Elle tenait un petit automatique entre ses doigts crispés. Elle jeta un coup d'œil en direction du professeur, mais Munro lui barra le passage, et Lisa Neumann alla se placer devant le fauteuil de Shoreham.

— Descends Altamont, Juanita ! hurla James Kleek.

La jeune femme leva vivement le bras et tira.

Lord Altamont, qui avait reçu une formation classique, leva les yeux vers son ancien protégé et murmura :

— Jamie ? *Et tu Brute*[\[16\]](#) ?

Et il s'affala contre le dossier de son fauteuil.

Le Dr McCulloch jeta un coup d'œil autour de lui, ne sachant pas très bien le comportement qu'il lui fallait observer. Lisa Neumann s'approcha et posa un verre près de lui.

— C'est un grog, dit-elle.

— J'ai toujours su que vous étiez une femme d'exception, Miss Neumann, dit-il en portant le verre à ses lèvres. J'avoue que j'aimerais bien savoir ce que tout cela signifie. Mais je suppose que c'est une affaire confidentielle dont personne ne voudra me parler.

— Le professeur va bien, n'est-ce pas ? s'enquit Miss Neumann d'une voix chargée d'anxiété.

— Le professeur ? Mais certainement.

— Je craignais que le choc...

— Je vais très bien, ma chère Lisa, murmura Shoreham. C'est précisément de ce choc que j'avais besoin. Je me sens... revivre.

— Remarquez comme sa voix est plus forte, reprit le médecin. Dans ce genre d'affection, c'est l'apathie qui est la grande ennemie. Ce dont il a besoin, c'est de se remettre au travail, de faire agir son cerveau. La musique, c'est fort bien. Elle l'a apaisé et lui a permis de profiter un peu de la vie. Mais le professeur est un homme d'une grande puissance intellectuelle, et il lui manque cette activité mentale qui a été l'essence même de sa vie. Poussez-le dans cette voie, si vous le pouvez.

Et il adressa un sourire d'encouragement à la secrétaire qui le regardait avec une nuance d'incrédulité.

— Je crois, Dr McCulloch, dit le colonel Munro, que nous vous devons quelques explications sur les événements qui se sont déroulés ce soir, même si on veut garder, en haut lieu, le secret sur cette affaire. La mort de Lord Altamount...

— Ce n'est pas la balle qui l'a tué, expliqua le docteur. La mort est simplement due au saisissement. La seringue aurait joué le même rôle. Ce jeune homme...

— Je l'ai retenu juste à temps, dit Horsham. C'est le fils d'un des plus vieux amis de Lord Altamount qui, depuis plus de sept ans, avait en lui une confiance absolue.

— Ce sont des choses qui arrivent. Et la jeune femme était aussi du complot, j'imagine ?

— Oui. Elle avait obtenu cet emploi d'infirmière grâce à de faux certificats, et elle était déjà recherchée par la police pour le meurtre de son mari, Sam Cortman, l'ambassadeur des États-Unis à Londres. Elle l'a tué d'un coup de revolver sur le perron de l'ambassade, puis est allée raconter une histoire de jeunes gens masqués qui l'auraient attaqué.

— L'a-t-elle tué pour des raisons personnelles ou politiques ?

— Il avait découvert quelques-unes de ses activités, croyons-nous.
— Je pense, précisa Horsham, qu'il la soupçonnait d'infidélité.
Mais, au lieu de cela, il a découvert tout un réseau d'espionnage dirigé par sa femme. Il ne savait quelles mesures il convenait de prendre, car si c'était un fort brave garçon, par contre il était un peu lent quand il s'agissait de prendre une décision, à l'inverse de sa femme qui, elle, savait agir avec la rapidité qu'imposaient les circonstances.

*

* *

Le médecin parti, le professeur Shoreham se redressa un peu dans son fauteuil.

— Et maintenant, dit-il, au travail...

Lisa eut aussitôt la réaction de toutes les femmes.

— Il faut être prudent, Robert.

— Prudent ? Certes non, car le temps presse. J'aimerais bien avoir Gottlieb auprès de moi. Il me serait agréable de travailler avec lui. Mais peut-être est-il mort.

— Il est en vie, intervint Robinson. Il se trouve à la Fondation Baker, à Austin, dans le Texas.

— Lisa, reprit le professeur, il faut aller à la banque retirer ces documents du coffre.

— Mon Dieu ! Mais... qu'allons-nous donc faire ?

— Reprendre l'étude du Plan B. C'est pour cela qu'est mort Edward Altamont. Et nul ne doit mourir en vain.

ÉPILOGUE

Sir Stafford Nye achevait de rédiger un télégramme.

ZP 354 XB 91 Dép. S.Y.

PRIS DISPOSITIONS POUR CÉRÉMONIE MARIAGE JEUDI PROCHAIN ÉGLISE ST. CHRISTOPHE 14 H 30 STOP ÉGLISE D'ANGLETERRE SI DÉSIREZ CATHOLIQUE OU ORTHODOXE PRIÈRE CABLER INSTRUCTIONS STOP OÙ ÊTES-VOUS QUEL NOM SOUHAITEZ-VOUS EMPLOYER POUR MARIAGE STOP PETITE NIÈCE CINQ ANS TERRIBLEMENT DÉSOBÉISSANTE RÉPONDANT NOM CHARMANT DE SYBIL VOUDRAIT ÊTRE DEMOISELLE HONNEUR STOP LUNE DE MIEL SUR PLACE CAR AVONS ASSEZ VOYAGÉ RÉCEMMENT STOP SIGNÉ PASSAGER FRANCFORT.

Quelques heures plus tard.

À STAFFORD NYE BXY 42698

ACCEPTE SYBIL COMME DEMOISELLE HONNEUR ACCEPTE AUSSI PROPOSITION MARIAGE BIEN QUE NON RÉDIGÉE DANS LES FORMES ÉGLISE ANGLETERRE CONVIENT PARFAITEMENT AINSI QUE DISPOSITIONS POUR LUNE DE MIEL STOP INSISTE POUR QUE PANDA SOIT AUSSI PRÉSENT STOP INUTILE DIRE OÙ ME TROUVE PUISQUE N'Y SERAI PLUS QUAND TÉLÉGRAMME PARVIENDRA STOP SIGNÉ MARY ANN.

— Suis-je présentable ? demanda Stafford tout en s'observant dans la glace.

Il était en train d'essayer le complet qu'il devait porter à son mariage.

— Tout autant que n'importe quel autre marié, répondit Lady Matilda avec un léger haussement d'épaules. Les hommes sont toujours nerveux en cette occasion, alors que les jeunes filles débordent ordinairement d'allégresse.

— Et si elle ne venait pas ?

— Elle viendra.

— Je me sens... tout chose.

— Ne te tracasse donc pas. Tu te sentiras parfaitement bien le soir de... Je veux dire quand tu arriveras à l'église.

— Cela me fait penser...

— Tu n’as pas oublié d’acheter les anneaux, au moins ?

— Non. Mais j’avais oublié que j’ai un cadeau pour vous, tante Matilda.

— C’est très gentil à toi, Staffy.

— Vous avez bien dit que l’organiste est parti ?

— Oui, Dieu merci.

— Eh bien, je vous en ai amené un autre.

— Vraiment, Staffy, quelle étrange idée ! Et où l’as-tu trouvé ?

— En Bavière... Il chante merveilleusement.

— Ce n’est pas d’un chanteur dont nous avons besoin, mais d’un organiste.

— Il sait aussi jouer de l’orgue, naturellement. Il a même beaucoup de talent.

— Pourquoi a-t-il quitté la Bavière pour venir en Angleterre ?

— Il a perdu sa mère.

— Ah ! mon Dieu ! C’est aussi ce qui est arrivé au nôtre. Les mères d’organistes paraissent être de santé bien délicate...

La porte s’ouvrit soudain toute grande devant une angélique petite fille vêtue d’un pyjama rose.

— C’est moi ! annonça-t-elle d’un ton suave, comme quelqu’un qui s’attend à une réception enthousiaste.

— Sybil, pourquoi n’es-tu pas couchée ?

— La nursery n’est pas très gaie, ce soir.

— Ce qui signifie sans doute que tu as encore été vilaine, et que Nannie n’est pas contente de toi. Qu’as-tu fait ?

Sybil leva les yeux au plafond et fit entendre un petit rire cristallin.

— C’était une chenille, expliqua-t-elle. Une avec de la fourrure, tu sais ? Je l’avais posée sur l’épaule de Nannie, et elle est descendue... ici.

Le doigt de Sybil indiqua un endroit de son pyjama que l’on désigne généralement sous le nom de décolleté.

— Hum ! Je ne m’étonne pas que Nannie se soit fâchée, dit tante Matilda.

La gouvernante entra au même instant pour déclarer que Miss Sybil était ce soir horriblement surexcitée, qu’elle refusait de dire ses prières et ne voulait absolument pas se coucher.

La fillette s’approcha de Lady Matilda.

— Je veux dire mes prières avec toi, Tilda.

— Très bien. Mais ensuite, tu iras tout droit au lit.

— Oh ! oui, Tilda.

Sybil se laissa tomber à genoux, joignit ses petites mains et émit plusieurs petits bruits étranges qui semblaient être les préliminaires indispensables pour entrer en communication avec le Tout-Puissant.

Elle poussa un soupir suivi d'une sorte de gémissement, se racla la gorge, puis se lança d'un seul coup :

— Mon Dieu, bénissez papa et maman qui sont à Singapour, tante Tilda, oncle Staffy, Amy et la cuisinière, Ellen et Thomas, tous les chiens et mon poney Grizzle, Margaret et Diana qui sont mes meilleures amies, et aussi Joan ma nouvelle amie. Rendez-moi bien sage, pour l'amour de Jésus. Ainsi soit-il. Et, s'il vous plaît, faites que Nannie soit gentille.

Sybil se releva, lança un coup d'œil à la gouvernante avec la conviction d'avoir remporté une victoire, puis elle dit bonne nuit et disparut.

— Quelqu'un a dû parler du Plan B. à cette enfant, dit Matilda. À propos, Staffy, qui va être garçon d'honneur ?

— Ma foi, j'ai complètement oublié cela aussi. Est-ce qu'il faut absolument en avoir un ?

— C'est la coutume.

— Eh bien, avec la permission de Sybil et de Mary Ann, ce sera Panda. Après tout, il a été témoin de tous les événements depuis le début. Depuis Francfort...

FIN

[1] Grands magasins de Londres. (N. du T.)

[2] Aéroport de Londres. (N. du T.)

[3] En français dans le texte.

[4] Situé sur la rive droite de la Tamise, le Royal Festival Hall est l'une des plus belles salles de concert du monde. (N. du T.)

[5] En français dans le texte.

[6] Personnages de *La Nuit des Rois* (*Twelfth Night*). (N. du T.)

[7] Place de Londres où se trouve l'ambassade des États-Unis, ainsi que la statue du Président F.D. Roosevelt. (N. du T.)

[8] Homme d'État et général sud-africain (1870-1950). (N. du T.)

[9] En français dans le texte.

[10] Stratford-on-Avon : ville natale de William Shakespeare. (N. du T.)

[11] En français dans le texte.

[12] En français dans le texte.

[13] Résidence du Premier Ministre britannique. (N. du T.)

[14] Au revoir.

[15] Lord Beveridge, économiste anglais à qui on doit le *Plan Beveridge* (1942) qui posait les bases de l'actuel système de Sécurité Sociale. (N. du T.)

[16] *Toi aussi, Brutus ?* Paroles de Jules César à son protégé Marcus Brutus qui vient de le poignarder. (N. du T.)